Digitized by Google

BIBLIOTECA NACIONAL DE MANILA
253
3 D
22

G.H. V.11.27.

9.— 3. e - 18

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

A L'USAGE

DES FAMILLES ET DES ÉCOLES;

d'après l'allemand de Barth

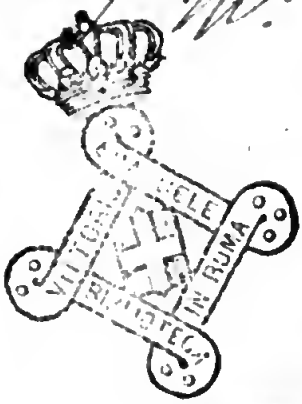
avec de nombreuses additions sur la Suisse française et sur la France

PAR

S. Descombaz.

PASTEUR.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



LAUSANNE,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX.

ÉDITEUR.

1839.

Digitized by Google

AU LECTEUR.

Cet ouvrage, comme le titre l'indique, est surtout destiné aux familles et aux écoles. L'auteur raconte avec simplicité l'histoire du peuple de Dieu aux personnes dont les études n'exigent pas des recherches approfondies : c'est un père qui parle à ses enfans, un instituteur à ses élèves, des événemens les plus saillans de cette histoire si riche et si féconde en instructions salutaires. Si l'on a dû signaler les erremens déplorables dans lesquels la chrétienté s'est jetée et entr'autres les ravages que la superstition romaine y a produits, on s'est tenu essentiellement à décrire *l'église chrétienne*, seule digne de ce nom, cette église qui a poursuivi sa marche à travers dix-huit siècles de persécutions et d'opprobres: c'est avant tout l'histoire des soldats de Jésus, restés fidèles à leur unique Chef, qui est Christ.

La grande popularité dont l'ouvrage de Barth jouit en Allemagne est bien justement méritée. Il serait difficile de renfermer dans un cadre aussi étroit plus de tableaux vivants et plus de résumés complets, que ne l'a fait notre auteur : ce n'est point un abrégé chronologique, un amas de dates et de noms propres, mais un récit animé des scènes si émouvantes que nous offre, à toutes les époques, *la vie* des ch rétiens évangéliques. Une telle lecture nous paraît propre à donner une idée fort juste de la perpétuité de l'église de Christ, de ses combats, de ses joies, de ses douleurs. Ce livre est un manuel court et complet, présenté au père, à la mère de famille, à l'instituteur, à l'enfant, en un mot à toute personne qui ne peut lire de volumineux ouvrages et qui pourtant doit connaître l'histoire de l'église chrétienne. L'attachement de l'auteur aux doctrines vitales de la Bible, sa profonde piété, le zèle infatigable qu'il déploie depuis longtemps à l'avancement du règne de Dieu, sont une garantie de la pureté des principes qui ont présidé à la rédaction de cet écrit. On sent, en le lisant, qu'il est sorti de la plume d'un homme qui aime Dieu, qui non seulement croit à la divine origine du Christianisme, mais qui en a saisi par le cœur les vivifiantes doctrines. Le docteur Barth a écrit pour l'Allemagne. On conçoit donc pourquoi il s'est étendu plus longuement sur l'église de ce pays-là que sur d'autres portions du vaste champ du Seigneur. Mais en transportant cet écrit dans notre langue, nous avons dû en agrandir le

cadre et y faire entrer plus de détails sur l'église en France et dans la Suisse française.

Il nous semble superflu d'insister sur les grands avantages attachés à la connaissance de l'histoire de l'église chrétienne. Des vues plus larges, plus dégagées de l'esprit d'exclusion et de secte, des leçons pratiques de la foi, des preuves nombreuses en faveur de l'accomplissement d'une foule de prophéties contenues dans la Révélation, un stimulant donné au chrétien pour servir plus fidèlement le Seigneur, ne sont-ce pas là des résultats assez précieux pour nous faire désirer que cette étude se popularise chez nous, qu'elle descende dans les masses et qu'elle devienne une partie intégrante d'une bonne instruction primaire ou moyenne? Quoi! on enseignerait à la jeunesse des écoles l'histoire de la patrie et on lui laisserait ignorer l'histoire de l'église de Jésus-Christ! On regarderait cette connaissance comme une affaire d'amateur ou de théologien! Nous comprenons fort bien qu'on n'ait pas voulu la faire assister aux tristes débats qui ont divisé les docteurs, débats qui, dans bien des cas, n'ont guères contribué aux progrès de la vérité. Mais qu'on lise Barth ou Wilhelm Leipoldt, ou tel autre ouvrage populaire et évangélique sur cet intéressant sujet, on se convaincra que l'histoire de l'église chrétienne n'est pas l'histoire des papes et des conciles, et qu'un écrivain éclairé saura la dégager de toute matière ardue que le théologien peut avoir besoin de connaître, mais qui n'a aucun prix pour le

commun des fidèles. Les chrétiens d'Allemagne nous paraissent bien plus avancés que nous sous ce rapport: non seulement ils font lire dans les écoles primaires l'histoire de l'église chrétienne, mais encore les pasteurs la font entrer dans l'instruction religieuse qu'ils donnent aux cathécumènes. Toutefois nous le répétons, il ne sagit pas d'un cours tel que celui que doivent faire des candidats au saint Ministère, mais d'un résumé semé de traits frappants et authentiques, puisés dans les volumineuses annales de l'église de Jésus-Christ.

Pères et mères, instituteurs de la jeunesse, ne craignez donc pas de consacrer quelques momens à l'histoire du peuple de Dieu. Vous portez le beau nom de *chrétiens*; vous ne voulez pas que ce soit un nom seulement, mais une réalité. L'histoire que nous venons vous offrir vous montrera qu'ils ne se bornèrent pas à porter ce nom, tous ces milliers de fidèles qui dans tous les siècles ont combattu le bon combat de la foi. La lecture de ces feuilles vous transportera dans ces beaux temps où tout membre de l'église chrétienne n'avait qu'une seule pensée, un seul désir, savoir de glorifier son Sauveur et son Dieu. Il est d'ailleurs en France et en Suisse une foule de descendans des bienheureux martyrs de la foi. N'y aurait-il dans ce souvenir rien qui parlât à leur cœur! Sous le seul point de vue historique et national, aucun d'eux ne devrait ignorer les luttes glorieuses de leurs ancêtres et leur fidélité à toute épreuve.

Et vous, chers enfans, on ne vous a point oubliés en écrivant ce livre : c'est aussi à vous qu'il s'adresse. Vous verrez que des enfans de votre âge, de votre condition et peut-être moins instruits que vous sur beaucoup de points, ont vécu pour Jésus, sont morts pour Jésus, et ont été introduits, par ce bon Sauveur, dans les demeures de votre Père céleste. Après avoir lu les actes des Apôtres, vous vous êtes sans doute demandé plus d'une fois : « Que devint l'apôtre Paul après les deux ans qu'il passa à Rome ?[1] Où alla-t-il dès lors ? Où est-il mort ? Que sont aussi devenus les autres apôtres et les évangélistes ? Quel fut le sort de cet Evangile qu'ils ont reçu l'ordre de porter par toute la terre ? Comment nous est-il parvenu ? Comment se fait-il qu'il y ait aujourd'hui des catholiques-romains, des protestans, des luthériens, tandis qu'il n'en est pas dit un mot dans la Bible ? » Eh bien ! ce livre peut répondre à toutes ces questions. Vous verrez que Dieu a voulu qu'il y eût à toutes les époques des hommes qui écrivissent l'histoire de son église, pour l'instruction des générations suivantes et parconséquent pour la vôtre propre. — A votre âge on aime les histoires, les voyages, les anecdoctes. Ce livre vous en offrira plusieurs : vous y trouverez des récits pleins du plus haut intérêt, des récits parfaitement vrais, et qui, en ornant votre esprit de connaissances utiles, contribueront à développer dans vos cœurs le germe précieux

[1] Actes XXVIII. 30.

de la Parole que vos parens et vos maîtres y ont déjà déposé. Oh! puissiez-vous, chers enfans, après avoir lu cet écrit, dire avec sincérité: « Moi aussi je veux être à mon Sauveur; moi aussi je veux lui donner mon cœur tout entier et lui demander chaque jour de vivre et de mourir comme un membre fidèle de l'église chrétienne! »

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE
A
L'USAGE DES FAMILLES ET DES ÉCOLES.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS LA PREMIÈRE PENTECÔTE JUSQU'A L'EMPEREUR CONSTANTIN.

(Depuis l'an 33 jusqu'à l'an 324 de Jésus-Christ.)

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de l'Eglise.

(33-35).

Jésus venait d'achever son œuvre d'amour sur la terre : il avait donné sa vie pour le salut de plusieurs. Son corps, déposé dans le sépulcre, avait brisé les liens de la mort. Quarante jours après sa glorieuse résurrection, il retourna vers son père pour y reprendre la place qu'il n'avait laissée que pour un temps. *Allez*, dit-il à ses disciples, *instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* C'est donc son Evangile qu'ils devront porter aux peuples ; c'est sa croix qu'ils

Digitized by Google

devront aller planter sur les ruines de l'idolâtrie qui couvre le monde entier. C'est Jésus le crucifié, Jésus le méprisé des hommes, qu'ils iront annoncer comme le seul Sauveur. Mais comment accompliront-ils cette œuvre immense? Est-ce assez pour eux de recevoir un ordre? Ne leur faut-il pas une lumière céleste qui renouvelle leurs cœurs et leur enseigne la vérité, toute la vérité et qui les rende capables de braver les bûchers et la mort? Eh bien! Celui qui leur avait dit : *allez*, leur avait aussi dit : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* [1].

Jésus était avec ses disciples, qui se regardaient peut-être comme de pauvres orphelins sans appui. Il était avec eux par le Saint-Esprit qu'il leur envoya selon sa promesse. Le jour de la Pentecôte des Juifs était arrivé. Une foule innombrable se pressait dans l'enceinte de Jérusalem, lorsque les disciples du Seigneur furent tout-à-coup *remplis du Saint-Esprit, et commencèrent à parler des langues étrangères, selon que l'Esprit les faisait parler* [2]. Les apôtres se mirent donc aussitôt à leur œuvre et annoncèrent Celui qui les avait envoyés. A leur voix, trois mille pécheurs se convertissent à Christ. Deux autres mille se joignent à eux et confessent hardiment que Jésus est le Christ. Telle est l'origine de l'église chrétienne.

[1] Matth. XXVIII, 18. — [2] Actes II, 4.

Les premiers chrétiens de Jérusalem, dont le nombre allait en croissant[1], formaient une véritable communauté et montraient par leur conduite qu'il s'était opéré en eux quelque chose de nouveau. Les Juifs incrédules les respectaient et n'osaient leur faire aucun mal. Toute l'église n'était qu'un cœur et qu'une ame; ils étaient tous unis par la charité, et chacun était prêt à suppléer de son bien à ce dont son frère avait besoin. Ceux qui avaient des maisons ou des fonds de terre les vendaient et en versaient le prix dans une caisse commune, remise aux soins des apôtres, jusqu'à ce qu'on eût nommé des hommes spécialement chargés de cet office et qu'on appela *diacres*.

Les chrétiens de Jérusalem se réunissaient chaque jour pour s'édifier en commun; ils avaient des repas de charité et dans chacun de ces repas ils célébraient la Cène du Seigneur. Lorsqu'un des membres ne voulait pas se soumettre à l'ordre établi, ou se conduisait d'une manière scandaleuse, on lui adressait de sérieuses et charitables exhortations; si ces avertissemens étaient inutiles, on l'excluait de l'église. Quand quelqu'un voulait se joindre à la communauté et désirait d'être baptisé, on lui demandait seulement s'il croyait que Jésus fût le Christ, c'est-à-dire le Messie, le Sauveur promis. Sur sa réponse affirmative on le baptisait. Aussi les Juifs voyaient que les apôtres ne prêchaient pas une religion nouvelle, mais seulement l'ac-

[1] Act. II, 47; III, 14; VI, 7

complissement de ce que les Israélites attendaient depuis longtemps et qui était le fondement de leur religion. Du reste il n'était pas à craindre que beaucoup de gens fissent cette simple confession, sans croire de cœur à Jésus; car pour confesser Christ, il fallait plus de renoncement à soi-même que ne pouvait en avoir un Juif dans son état naturel. Reconnaître pour maître et roi, Jésus de Nazareth, Jésus le crucifié, c'était pour la plupart des Juifs, un scandale que la grâce de Dieu, seule, pouvait lever.

Ce temps de paix ne dura pas longtemps. Dès que le jeune arbre fût devenu assez fort, le Seigneur permit à l'orage d'éclater, pour le fortifier encore davantage et pour disperser au loin sa précieuse semence. Après la mort d'Etienne, qui eut l'honneur d'être le premier martyr, il s'éleva une violente persécution contre les Chrétiens de Jérusalem; les uns furent jetés en prison, les autres mis à mort. Ceux qui échappèrent portèrent la Parole de vie dans toutes les villes de la Judée et de la Galilée, à Samarie, dans la Phénicie, dans la Syrie et jusque dans l'isle de Chypre. Ainsi fut accompli ce que dit Jésus dans Marc XVI, 20. Les onze apôtres à qui le Seigneur avait joint Mathias, pour remplacer le traître Judas, sortirent, pour la plupart, de Jérusalem et cherchèrent ailleurs un champ pour leurs travaux[1]. Leur prédication était puissamment confirmée par les miracles qu'ils

[1] Act. VI, 5.

opéraient[1]. Ce fut alors que l'intendant de la reine d'Ethiopie trouva, près du torrent de Sorek, un trésor mille fois plus précieux que tous les trésors dont il avait l'administration. Il n'est pas étonnant s'il retourna joyeux dans son pays.

CHAPITRE II.

L'apôtre Paul.

(35-67).

Ce fut à l'occasion de la première persécution des Chrétiens que nous apprenons à connaître Paul, ce grand apôtre des gentils. Sa conversion est fort remarquable. Dieu emploie un moyen extraordinaire pour le convertir à lui. Combien cet homme de Dieu n'a-t-il pas souffert pour le nom de Christ! Il a été battu de verges cinq fois par les Juifs et trois fois par les Romains; il a été lapidé une fois; il a fait naufrage trois fois; il a eu à lutter un jour et une nuit contre les fureurs de la mer[2]; il a eu à supporter des maux de toute espèce et a scellé de son sang sa foi à son Sauveur. Voyez encore quelle activité, quel zèle il dé-

[1] Marc Act. — [2] II Cor. XI, 254.

ploie pour avancer le règne de Christ! A peine est-il baptisé à Damas qu'il prêche dans les synagogues des Juifs et qu'il leur prouve que Jésus est le Messie promis. Bientôt après il entreprend son premier voyage missionnaire avec Barnabas en Chypre et dans l'Asie mineure ; c'est alors que les Juifs se montrent acharnés contre lui, qu'il leur déclare qu'il se tournerait vers les gentils et qu'il leur porterait le message de paix que les Juifs rejetaient. Les païens l'accueillent avec joie ; plusieurs se convertissent à l'Evangile et presque chaque ville voit se fonder dans son sein une église chrétienne. Quelques-uns d'eux étaient fatigués du culte des idoles, et commençaient à voir qu'ils étaient dans l'erreur. Mais toutes les recherches de leurs sages n'avaient pu leur faire découvrir la vérité, parce qu'ils n'avaient pas la révélation divine. D'antiques traditions, conservées parmi les païens, annonçaient qu'un Sauveur des peuples allait bientôt paraître, qu'il établirait une nouvelle religion dans le monde et qu'il ramènerait le siècle d'or et de paix sur la terre. On était donc dans l'attente. Mais ce qui était un scandale pour les Juifs, était aussi une folie pour les gentils : comment croire que le salut pouvait venir d'un homme crucifié? Il fallait bien toute la puissance de l'Esprit Saint pour amener les ames à une foi vivante à Jésus-Christ.

A son deuxième et son troisième voyage dans l'Asie mineure et en Grèce, Paul fonda plusieurs églises, à Philippe, à Thessalonique, à Bérée, à Athènes,

à Corinthe, à Ephèse, à Troas et à Milet. Dans son dernier voyage à Jérusalem, cet apôtre fut jeté en prison dans cette capitale; il passa deux ans à Césarée comme prisonnier, et de là il partit pour Rome, en passant par les isles de Crête et de Malte, toujours comme prisonnier; il y avait alors vingt ans qu'il était converti à Christ.

Rome était la capitale du monde et formait à elle seule un petit univers. Les nations les plus riches de l'Europe, de l'Afrique septentrionale et de l'Asie occidentale, lui étaient soumises. Cette grande cité, bâtie sur 7 collines, comptait 300,000 habitans. Elle avait 37 portes, 424 rues, 46,000 maisons, 1780 palais, dont le plus magnifique était celui de l'empereur Néron. Il y avait plus de 400 temples consacrés aux faux dieux; le plus beau était celui du Capitole. Il pouvait recevoir une foule immense, et les ornemens qu'il contenait avaient coûté des sommes énormes. Telle était la ville où Paul entra comme prisonnier et dans laquelle il avait désiré si longtemps d'aller[1]. Que dut-il penser en voyant ces palais, ces temples consacrés aux idolès et tout ce peuple plongé dans la vanité? Vous rappelez-vous comment Cortès arriva avec une poignée d'aventuriers espagnols dans la puissante ville de Mexico, qu'il voulait conquérir? Eh bien! Paul est encore bien plus pauvre, bien plus chétif, quand il entre dans Rome, et pourtant il a

[1] Act. XIX, 21; Rom. XV, 23.

aussi des projets de conquête. Il ne veut rien moins que conquérir toute cette ville à Jésus-Christ; il sait que tôt ou tard elle sera soumise à l'empire de son divin maître. Les orgueilleux gouverneurs de Rome jettent à peine un regard de dédain sur le pauvre faiseur de tentes ; ils sont loin de voir en lui le messager de Celui dont le nom remplirait bientôt tout le monde et aux pieds duquel devaient tomber toutes les idoles de Rome.

Paul obtint la permission de louer un logement dans la ville et d'y rester jusqu'à ce qu'il eût été jugé ; il était cependant gardé à vue par un soldat auquel il était attaché par une chaîne, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre ses travaux apostoliques, soit de bouche, soit par écrit. La nouvelle de sa prédication pénétra jusque dans la cour de l'empereur, et plusieurs personnes du palais furent, par la grâce de Dieu, ajoutées au petit troupeau des disciples de Jésus. Il est à présumer que s'il eût joui de toute sa liberté à Rome, l'agitation occasionnée par ses discours, aurait bientôt entravé son œuvre ; mais on le laissa tranquille : on pensait qu'on n'avait rien à redouter d'un homme qui était dans les fers.

Paul passa deux ans à Rome et comparut devant l'empereur ; puis il fut mis en liberté. Il est probable qu'il alla dès-lors en Espagne, comme il le désirait depuis longtemps [1]; c'est du moins ce que nous apprend

[1] Rom. XV, 23.

Clément, disciple de l'apôtre Pierre ; aussi y avait-il déjà au 2e siècle, une église nombreuse en Espagne. De là il retourna dans l'isle de Crête, où il établit Tite, pour y régler les choses qui restaient à y régler[1]. Plus tard nous le trouvons à Nicopolis, sur les frontières de l'Illyrie, où il avait déjà annoncé la Bonne Nouvelle[2]. Enfin il retourna à Rome, d'où il écrivit la seconde épître à Timothée. Ce fut là que d'après une antique tradition, il mourut par l'épée, sous le règne de Néron, l'an 67 après Jésus-Christ. Il avait eu soin d'établir des docteurs capables d'enseigner dans tous les lieux où il ne pouvait pas séjourner longtemps. Vous connaissez les noms de Barnabas, de Silas, de Marc, de Luc, de Timothée, de Tite et d'autres. Ce grand apôtre avait déployé une telle fidélité et une activité si infatigable à Antioche, à Ephèse, à Corinthe, à Rome et dans les contrées environnantes, qu'il pouvait bien dire de lui : *j'ai travaillé plus que tous les autres apôtres*[3].

[1] Tite 1, 5. — [2] Rom. XV, 17-19. — [3] 1 Cor. XV, 10.

CHAPITRE III.

Travaux des autres apôtres et des évangélistes. Livres du Nouveau Testament.

(35-67).

Cependant les autres apôtres n'étaient pas restés oisifs; et quoique l'histoire ne nous ait pas laissé sur leurs travaux autant de détails que sur ceux de Paul, nous pouvons pourtant en mentionner ici quelques-uns. Pierre avait été choisi par le Seigneur Jésus, pour faire briller les premiers rayons de l'Evangile parmi les Juifs et les gentils. Aussi longtemps que les apôtres restèrent à Jérusalem, c'était lui qui, d'ordinaire, portait la parole. Plus tard il prêcha l'Evangile aux Juifs dispersés dans la Syrie et dans l'Asie mineure. Il séjourna longtemps dans l'ancienne ville de Babylone, où il fonda une église chrétienne. Enfin on croit, mais sans aucune certitude, qu'il alla à Rome où il fut crucifié. Jaques, fils de Zébédée, fut publiquement mis à mort par l'épée, par l'ordre d'Hérode. Jaques le jeune, aussi l'un des douze apôtres, a évangélisé l'Espagne : nous ne savons pourtant rien de positif à cet égard, parce qu'on le confond quelquefois avec un troisième Jaques, évêque de Jérusalem. Ce dernier n'était pas apôtre, mais frère ou cousin de

Jésus. Il en est fait mention dans 1 Cor. XV, 7 ; Galates II, 9, et dans plusieurs endroits des Actes des apôtres. Comme frère de Jésus, il jouissait d'une grande considération parmi les chrétiens et était appelé une des colonnes de l'église ; il portait aussi le surnom de Juste. Après avoir présidé pendant 33 ans l'église de Jérusalem, il mourut dans cette ville comme martyr. L'apôtre André porta l'Evangile aux peuples qui habitent sur les bords de la mer noire et fut crucifié à Patras, en Achaïe. L'apôtre Philippe exerça son pieux ministère en Scythie et en Phrygie, et mourut à Hiérapolis dans un âge très-avancé. Barthélemi et Thomas ont annoncé la bonne nouvelle du salut jusques dans les Indes ; il est du moins certain que les chrétiens qui forment encore aujourd'hui des églises nombreuses sur les côtes de Malabar, font remonter leur origine jusqu'aux temps apostoliques. Nous ne savons rien de certain sur les travaux de Matthieu, de Simon de Cana, de Judas Thaddée et de Mathias; nous ne pouvons douter qu'ils n'aient obéi à l'ordre de Jésus-Christ : « allez partout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature.» Matthieu, Marc, Luc et Jean nous ont transcrit l'histoire de la vie de Jésus-Christ. Comme Jésus formait la substance de la prédication des apôtres, il était naturel que les Juifs et les gentils qui habitaient hors de la Palestine, demandassent : Qui est donc ce Jésus? Où et quand a-t-il vécu? Qu'a-t-il fait? Ils devaient désirer de connaître sa vie, ses miracles et ses œuvres. Matthieu écrivit donc, sous

l'inspiration du Saint-Esprit, ce qu'il avait vu et entendu. Marc et Luc écrivirent ce qu'ils avaient appris des apôtres du Seigneur; Marc écrivit probablement en vue des chrétiens de Rome, et Luc adressa son Evangile à un nommé Théophile. Tous ont écrit, selon l'intention de leur maître, pour l'instruction et l'édification de milliers de Chrétiens de tous les temps et de tous les lieux qui n'auraient pas su où puiser des détails authentiques sur l'histoire du Seigneur, si ces chers évangélistes ne nous l'eussent pas racontée avec tant de soins et de clarté.

Les églises fondées par les apôtres et en particulier par St.-Paul, auraient sans doute joui de la plus grande prospérité, si ces conducteurs eussent pu toujours rester au milieu d'elles; mais ce n'était pas possible; car il y avait plus d'églises que d'apôtres. Paul n'avait eu que le temps de jeter, dans chaque lieu, la précieuse semence de l'Evangile; puis il avait dû aller ailleurs et laisser ces tendres plantes exposées aux vents et à l'orage. Il ne trouva pas partout comme à Corinthe, un Apollos qui eût soin de les arroser. Il était à craindre qu'il ne poussât de mauvais rejetons ou que la tempête ne les brisât. Voilà ce qui remplissait d'alarmes le fidèle jardinier. Que de soins ne prit-il pas pour faire croître et pour fortifier les plantes que sa main avait plantées! Il écrivit des lettres à diverses églises et à quelques-uns de ses enfans en la foi, pour les garantir de l'erreur et les affermir dans la vérité. Vous connaissez les épitres ou lettres qu'il a écrites aux

églises de Rome, de Corinthe, de Galatie, d'Ephèse, de Philippe, de Colosses et de Thessalonique, à Timothée, à Tite, à Philémon, et celle aux Hébreux. L'apôtre, en les écrivant, ne pensait sans doute pas à nous, mais oui bien le St.-Esprit qui était en lui. C'est dans le même but que les apôtres, Pierre, Jean, Jaques et Jude ont écrit leurs lettres aux juifs et aux païens convertis à l'Evangile. Enfin Jean écrivit l'apocalypse, ou révélation dans laquelle Dieu déroule aux yeux des chrétiens de tous les temps, son conseil tout entier : c'est ce livre qui termine le Nouveau-Testament. Ces livres saints ne furent qu'à la longue réunis en un volume, et après la mort de leurs auteurs. Comme on ne connaissait pas encore l'imprimerie, on faisait des copies de chaque écrit et on les faisait circuler parmi les chrétiens; c'est ainsi que l'épitre aux Colossiens fut envoyée à Laodicée [1].

Aussi long-temps que vécurent les apôtres, ils jouirent de toute la confiance et de tout le respect des chrétiens : c'étaient eux qui décidaient les questions difficiles. Par exemple, il s'agissait de savoir si les gentils convertis devaient se faire circoncire et observer toutes les ordonnances judaïques ; on envoya consulter les apôtres à Jérusalem ; leur réponse fut négative. Il n'y avait pas encore beaucoup d'emplois dans l'église ; outre les apôtres, on n'avait que des pasteurs, des diacres et des évangélistes ; les dia-

[1] Coloss. IV. 16.

cres et les diaconesses avaient soin des pauvres et des malades; les évangélistes allaient de lieu en lieu annoncer l'Evangile, fonder de nouvelles églises et visiter celles qui existaient déjà. Il ne faut pas les confondre avec les pasteurs ou docteurs [1], qui restaient à poste fixe et s'y consacraient uniquement à la prédication et à la cure d'ames. Ils sont nommés dans le Nouveau-Testament indifféremment évêques, anciens ou pasteurs; ce ne fut que plus tard que l'on mit une différence entre les évêques et les anciens. Les fidèles qui avaient le don de prophétiser, c'est-à-dire, de prédire l'avenir, s'appelaient prophètes [2]. Les dons miraculeux tels que ceux de parler des langues étrangères, de guérir les malades, étaient communs dans la primitive église, surtout à Corinthe; ils étaient nécessaires pour attirer l'attention des Juifs et des Gentils sur le christianisme et pour les amener au Seigneur.

[1] Act. XIII, 1. — [2] Cor. XIV, 1.

CHAPITRE IV.

Persécution sous Néron.

(67).

Les églises avaient besoin d'être ainsi affermies dans la foi, pendant le court espace de temps où elles jouirent d'un repos extérieur et où elles purent s'édifier en paix. Car déjà l'an 65 commença cette longue série de persécutions qui dura presque sans interruption, jusqu'au 4e. siècle. La première persécution éclata dans la capitale du monde païen, à Rome, peu après le départ de l'apôtre Paul, qui fut ainsi heureusement conservé à l'église pendant encore 2 années. L'empereur Néron, prince cruel, qui avait fait mourir son précepteur, sa mère, son épouse, ne s'inquiétait pas beaucoup d'abord des chrétiens, au milieu des orgies dans lesquelles il vivait; mais le tyran trouva bientôt l'occasion de se déchaîner contre eux. Il était gonflé d'une vanité tellement extraordinaire qu'il conçut la folle pensée de brûler la ville de Rome, et de se faire un nom, en rebâtissant une ville beaucoup plus belle. Cet incendie commença le 19 Juillet, en l'année 817 de la fondation de Rome. Courant avec impétuosité dans les boutiques des rues basses, puis s'élançant sur les hauteurs et de là descendant encore, l'incendie prévint tous

les secours et dévora cette masse énorme de maisons qui bordaient les rues étroites, irrégulières et tortueuses de l'ancienne Rome. Les habitans, hors d'eux-mêmes, périrent en grand nombre. Ne sachant plus où était le péril, où était le refuge, ils restaient entassés dans les rues, étendus sur les places publiques; on en vit s'ensevelir dans le feu, par désespoir de la perte de leur fortune, ou par amour pour des proches qu'ils n'avaient pu arracher à la mort. Le sixième jour, enfin, l'incendie s'arrêta au pied des Esquilies, après qu'on eut abattu une immense quantité d'édifices, afin que cette mer de feu ne rencontrât plus que le vide. On ne put compter ce qu'il y eut de maisons particulières, de palais et de temples détruits. Il est aisé de se représenter quelle fut l'exaspération du peuple, lorsque le bruit courut que l'empereur était l'auteur de l'incendie. Le monstre ne sut échapper aux conséquences de son crime qu'en en commettant un autre plus affreux encore! Il dit que c'étaient les chrétiens qui avaient mis le feu à la ville. On se jeta sur eux de tous côtés. Les uns furent cousus dans des sacs, entourés d'étoupe et enduits de poix; on les planta en terre comme des pieux et l'on y mit le feu, pour éclairer, comme des flambeaux, les danses et les jeux nocturnes. D'autres furent jetés dans des peaux et livrés aux chiens, pour être dévorés dans les divertissements publics. Plusieurs furent mis en croix et rangés en ligne dans les jardins de Néron, ou souffrirent d'autres affreux martyres. Ce fut alors que Paul

retourna à Rome pour consoler et fortifier le petit nombre des fidèles qui avaient survécu, et qu'il eut la gloire de donner sa vie pour le nom de Christ.

Lorsque les volcans de l'Islande vomissent des torrens de feu, ceux d'Italie et de Sicile lancent aussi leurs flammes; ce qui fait croire que ces foyers souterrains correspondent les uns aux autres. On a remarqué quelque chose d'analogue dans les persécutions qu'a essuyées l'Eglise de Christ. A peine le feu de la persécution avait-il éclaté à Rome que les ennemis de Christ manifestèrent leur rage à Jérusalem, et tombèrent sur Jaques, alors évêque de cette ville. Il fut traduit devant le conseil, et après qu'il eut déclaré que Jésus était à la droite de Dieu et qu'il viendrait sur les nuées du Ciel, on le mena sur une plate-forme, d'où on le précipita. Pendant qu'on le lapidait, il s'écriait : « Père, pardonne-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » Un coup de massue à la tête mit fin à ses souffrances.

Mais ce fut là la dernière scène de violence des Juifs contre l'église, car déjà le terrible châtiment prédit par Jésus [1], allait tomber sur eux.

[1] Luc XIX. 43. 44.

CHAPITRE V.

Ruine de Jérusalem. Mort de l'apôtre Saint-Paul.

(70-100).

Les Juifs avaient toujours supporté avec impatience la domination des Romains; la conduite du dernier gouverneur, Gessius Florus, la leur avait rendue plus odieuse encore. Enfin la révolte éclata et se répandit en peu de temps par tout le peuple, comme un incendie poussé par un vent orageux au milieu d'une forêt. Ces insensés ne reconnurent aucun des signes précurseurs de la tempête qui allait les engloutir. Il n'y eut que les chrétiens qui, selon la parole de Jésus [1], s'apprêtèrent à une prompte fuite. Le roi Agrippa leur assigna la petite ville de Pella, au delà du Jourdain, pour leur place de refuge. D'autres se retirèrent ailleurs; car le nombre des chrétiens était trop considérable pour qu'ils pussent tous se réfugier dans une petite ville. Jérusalem fut investie par une armée romaine, sous le commandement de Vespasien. Ce général ayant été nommé empereur, son fils Titus mit le siége devant la ville. Jérusalem, fortifiée par son assiette naturelle et par l'art, renfermait une forte garnison. Il est à remarquer que Titus bloqua la ville

[1] Luc XXI, 20.

précisément le jour de Pâques, époque où elle contenait une foule innombrable réunie pour la fête. Joseph, historien juif, dit que presque toute la nation, (plus d'un million et demi d'âmes), était enfermée dans la ville comme dans une prison.

Lorsqu'Abraham voulut offrir son fils en sacrifice, la montagne de Morijah, sur laquelle fut bâti le temple, n'était encore qu'une colline déserte et solitaire. Plus tard, quand le peuple d'Israël sortit d'Egypte, on y voyait déjà une ville qui tomba en partage aux tribus de Juda et de Benjamin. La ville fut alors réduite en cendres, mais les Jébusiens la rebâtirent et la fortifièrent tellement bien, qu'ils crurent que des aveugles et des boîteux pourraient la défendre contre David, ce qui n'empêcha pas David de s'en emparer et d'en faire sa résidence et la capitale du royaume. Sous son règne et sous celui de son fils Salomon, Jérusalem brilla d'un grand éclat; il y avait tant de richesses que l'argent y était aussi commun que les pierres dans les rues [1]. Ce fut de Salomon qu'elle reçut les plus grands embellissemens; ce prince bâtit ce fameux temple qui était une des merveilles du monde. Il fut détruit par Nébucadnésar. Après la captivité de Babylone, les Juifs le relevèrent de ses ruines, mais il ne recouvra jamais son antique splendeur. Sous les Maccabées, la ville et le temple furent saccagés. Ces princes les défendirent avec un rare courage, et

[1] II Chron. I. 15.

Dieu préserva cette illustre cité d'une entière destruction. Hérode-le-Grand reconstruisit presque à neuf le temple et y consacra des sommes considérables. Lors de l'entrée qu'y fit Jésus-Christ [1], il y avait 46 ans qu'on y travaillait; il n'y avait pas long-temps que les travaux étaient finis, lorsque le siége de la ville commença. Ce superbe édifice faisait donc pour la seconde fois l'objet de l'admiration de tout le monde [2]. Titus désirait vivement de le conserver tout entier. Mais les paroles de Jésus devaient s'accomplir. Les vivres furent bientôt tout épuisés; il survint une si affreuse famine que l'on fut réduit à manger de la chair humaine. On raconte qu'il y eut des femmes qui égorgèrent et dévorèrent leurs propres enfans. Tout était consommé, jusqu'aux cuirs, aux souris et aux rats. Pour comble de maux, la ville était divisée en partis armés les uns contre les autres et qui versaient le sang par torrent. Les Juifs devaient être une preuve terrible du juste jugement de Dieu : leur crime était grand, le châtiment devait l'être aussi. Enfin, l'armée romaine pénétra dans la ville. Tous ceux qui furent trouvés les armes à la main, furent massacrés; le temple fut livré aux flammes, malgré la défense expresse de Titus : il ne resta pas pierre sur pierre. La ville entière fut détruite; 97,000 Juifs furent menés en captivité; et onze-cents mille périrent durant le siége.

[1] Luc XIX. — [2] Marc XIII, 1.

Telle fut la fin de cette grande cité que les Arabes nomment encore aujourd'hui la ville sainte. Sa ruine fut un bienfait pour l'église chrétienne. Quoique le christianisme fût né du judaïsme, on dut reconnaître qu'il avait une existence qui lui était propre et que c'était à tort que l'on confondait les chrétiens avec les juifs, comme cela s'était fait jusqu'alors. Depuis la ruine de Jérusalem, l'église chrétienne fut mieux affranchie des rites juifs auxquels elle avait cru devoir rester fidèle; ces observances mosaïques étaient un obstacle à son libre développement intérieur. Si Jérusalem n'eût pas été détruite, elle aurait probablement été le centre du christianisme; or, le christianisme consistant dans l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, ne doit point avoir de centre pareil, ni à Jérusalem ni à Rome.

On ignore s'il y eut d'autres apôtres que Jean, qui survécurent à la destruction de Jérusalem. Cet apôtre s'étant retiré, peu auparavant, à Ephèse (Asie-Mineure), porta la lumière de l'Evangile aux églises de toutes ces contrées-là. Lors de la persécution qui eut lieu sous l'empereur Domitien et qui dura trente ans, Jean fut appelé devant l'empereur. Tertullien rapporte que l'empereur fit jeter cet apôtre dans une chaudière d'huile bouillante, et qu'il en sortit sain et sauf. Ce fut alors qu'il fut exilé dans l'île de Patmos, où il écrivit l'apocalypse.

Vers ce temps-là, Domitien fit faire des recherches au sujet des descendans de la famille de David; car

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

il avait appris qu'un Messie, de la race de David, devait dominer sur tous les royaumes ; il s'en serait volontiers défait pour ne rien avoir à craindre de lui. On amena devant l'empereur deux oncles de Juda, frère de Jésus ; leurs mains étaient couvertes de durillons, preuve évidente qu'ils ne vivaient que du produit de leur travail. A cette vue, Domitien les congédia comme de pauvres gens dont il n'avait rien à redouter.

L'apôtre Jean fut alors mis en liberté et retourna à Ephèse. Ce fut là qu'il écrivit son Evangile et ses Epitres, dans lesquelles il combat les faux docteurs qui cherchaient à répandre leurs erreurs dans l'église. Il mourut vers la fin du premier siècle, dans un âge très-avancé. Ses dernières exhortations se résumaient en ces mots : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres*, leçon bien simple et que les chrétiens ne sont que trop portés à oublier.

CHAPITRE VI.

Propagation de l'Evangile, malgré les persécutions, dans la Palestine, l'Egypte et en Arabie, dans les Indes.

(100-174).

Après les temps apostoliques, la vie intérieure de l'Eglise parut s'affaiblir à mesure qu'elle se répandit

dans la masse et qu'elle éprouva ce que ressentit le Seigneur, lorsque la femme malade le toucha et qu'une vertu sortit de lui. Cette vertu guérit la malade, mais Jésus dut réparer la perte qu'il avait faite et se fortifier de nouveau de la force de son Père. Nous ne trouvons plus au même degré, dès le second siècle de l'église, cette noble simplicité, cette charité si vive, cette foi si ferme et ces doctrines si pures qui distinguent éminemment le temps apostolique; tous ces beaux caractères des premiers chrétiens semblaient s'être peu à peu affaiblis depuis les apôtres. La chute fut plus rapide depuis le quatrième siècle; car encore jusque-là les persécutions ranimaient les fidèles et purifiaient l'église. Mais, si d'un côté le feu de la persécution servait à répandre le christianisme et à manifester les fruits de la foi, de l'espérance et de la charité, d'un autre côté, ces temps d'agitation n'étaient pas favorables à l'affermissement intérieur de l'église, surtout dans ce qui est relatif à la connaissance de la vérité. Les orages ébranlent la terre et la fertilisent; mais il n'y a que les raisins qui ont cru sous les rayons du soleil, qui donnent un vin généreux. Et pourtant combien de vertus brillèrent dans l'église de cette époque et que l'église de nos jours est loin de posséder!

A la fin du siècle apostolique, Jérusalem n'était qu'un monceaux de ruines; mais le feu que le Seigneur y avait allumé n'était pas éteint sous ses débris; il en jaillit des étincelles qui furent lancées de toutes parts. Les successeurs des apôtres, fidèles à leur mis-

sion, continuèrent l'œuvre que ceux-ci leur avaient donné à faire. Il était encore d'immenses champs en friche qui attendaient la divine semence; comment les disciples de Jésus auraient-ils pu rester oisifs, s'ils voulaient obéir à l'ordre de leur Maître, qui avait dit: Prêchez l'Evangile à toute créature? Dans les second et troisième siècles, ils portèrent en plusieurs lieux l'Evangile de Christ; leurs immenses travaux nous sont bien moins connus que ceux des missionnaires de nos jours. On faisait alors beaucoup plus et l'on écrivait beaucoup moins.

Après la guerre des Romains, il y avait dans la Palestine plusieurs églises, auxquelles se joignirent beaucoup d'Israëlites. Ces descendans d'Abraham avaient long-temps nourri leur orgueil national; mais la ruine de leur temple y porta un dernier coup. Tyr, Sidon, Damas, possédaient aussi beaucoup de chrétiens; l'église d'Antioche acquérait une position toujours plus importante, comme au temps des apôtres. Mais le message de la paix pénétra toujours plus chez les peuples voisins et chez les peuples éloignés. Il n'y avait pas encore de sociétés de missions ni d'instituts missionnaires; mais chaque chrétien se regardait comme un missionnaire et profitait de toutes les occasions pour annoncer Celui auquel il avait cru. On n'avait pas besoin d'une caisse de missions, parce que chaque fidèle regardait la propagation de l'Evangile comme une affaire commune à laquelle chacun devait travailler. Le Seigneur suscitait pourtant toujours des chré-

tiens qui consacraient toute leur vie à l'évangélisation et qui allaient chez divers peuples frayer de nouveaux chemins à l'Evangile. La prédication de la Croix avait pénétré de bonne heure en Egypte, en particulier à Alexandrie où se trouvaient beaucoup de Juifs; delà elle s'était répandue près de la Mer-Rouge, en Arabie, où Paul avait déjà travaillé, et jusques dans les Indes.

CHAPITRE VII.

L'Evangile se répand en Ibérie, dans l'Asie-mineure, en Macédoine, en Grèce, dans l'Illyrie et dans les Colonies-Romaines. Martyre de la Légion Thébaine.

(174-323).

L'histoire nous a laissé plus de détails sur la manière dont la Parole fut répandue dans l'Ibérie (Géorgie, Russie méridionale). Une prisonnière chrétienne emmenée dans ce pays-là, demeurait chez un homme qui avait un enfant malade; la pieuse prisonnière pria le Seigneur de rendre la santé à cet enfant; celui-ci fut guéri. La reine, très-gravement malade, fut aussi rendue à la santé par l'effet des prières de l'esclave chrétienne. Le roi se trouvant exposé à un danger à la chasse, se souvint du Dieu des chrétiens, implora son secours et fut tiré du péril. Il se convertit au christianisme; bien plus, aidé de son épouse, il annonça

l'évangile à ses sujets, jusqu'à ce qu'il vint de Rome des prédicateurs. Ceci se passait entre l'an 320 et 330. C'est ainsi qu'une esclave peut être un instrument d'affranchissement. Dans l'Asie-mineure, surtout dans l'Ionie et la Phrygie, le royaume de Christ avait fait de si grandes conquêtes, qu'un an après la mort de l'apôtre Jean, le gouverneur romain de cette province écrivait que les temples et les autels des dieux étaient abandonnés et qu'il n'y avait plus qu'un petit nombre de personnes qui offrissent des sacrifices.

Il y eut à Nicée, l'an 325, un concile composé de 318 évêques dont la plupart étaient de l'Asie mineure. L'Evangile avait jeté aussi de profondes racines en Macédoine et en Grèce et étendait de plus en plus ses conquêtes. Déjà du vivant de l'apôtre Paul, la bonne nouvelle avait pénétré dans la Dalmatie, dans l'Illyrie et jusqu'aux rives du Danube. Les armes victorieuses de l'empereur Auguste avaient frayé un chemin dans ces contrées aux messagers de paix, avant même qu'ils y portassent leurs pas. Auguste avait soumis tous ces pays là et afin d'y affermir sa domination, il établit le long du Danube, des colonies romaines, qui comptaient dans l'origine 120,000 ames et qui s'accroissaient de temps en temps par l'arrivée de nouveaux colons. Ces colonies s'avancèrent jusque dans la Haute Rhetie (les Grisons), et jetèrent les fondemens de plusieurs villes aujourd'hui florissantes. Nous ne citerons que Lorch en Autriche, Salzbourg, Augsbourg, Regensbourg, Bregenz, Trente, Botzen,

Coire, etc. Il s'établit naturellement entre ces villes et la métropole des relations étroites ; ainsi qu'une mère fait part à son enfant éloigné d'elle, de toutes les nouvelles du voisinage et de sa patrie, et lui envoie autant que possible une portion de tout ce qu'elle a de bon sous le toit paternel, de même ces colonies reçurent de Rome le christianisme; du moins le bruit de la nouvelle doctrine parvint jusqu'à leurs oreilles. Il se trouvait plusieurs chrétiens parmi les nouveaux colons, qui de temps en temps arrivaient de la capitale; chaque nouveau convoi de troupes leur amenait aussi bon nombre de soldats convertis à Christ. L'histoire nous parle d'une légion romaine qui portait le nom de *foudroyante* et qui renfermait plusieurs disciples de Jésus. L'empereur Marc Aurele faisant en 174, la guerre aux Marcomans et aux Quades sur les rives du Danube, se trouva dans un grand péril; ses soldats étaient dévorés par une chaleur brûlante et une soif insupportable au moment où l'ennemi allait les attaquer. Dans ce pressant besoin, les soldats chrétiens se jettent à genou et invoquent le secours de Jésus-Christ. Il tomba aussitôt une pluie qui apaisa la soif de l'armée romaine, tandis qu'un orage frappait les ennemis; cette circonstance donna aux Romains la victoire. L'empereur attribua ce secours à Jupiter et lui érigea une statue à Rome.

Tertullien rapporte que les chrétiens remplissaient les forteresses, les armées et les camps. On dit que Lucius, Maximilien, Victorin, Quirinus et Narcisse

portèrent l'Evangile depuis les Grisons jusqu'en Autriche et qu'une femme nommée Afra fut brûlée à Augsbourg à cause de sa fidélité à Christ; mais nous ne présentons pas ces faits comme certains. Toutefois il est avéré que dans le courant du 3e siècle, il existait déjà dans ces contrées un grand nombre d'églises chrétiennes.

Je ne puis résister au désir de vous raconter avec quelques détails le glorieux martyre de 6600 chrétiens, composant la légion appelée légion *thébaine*, qui faisait partie de l'armée de l'empereur Maximien. Ce prince se rendait en 286, dans les Gaules, pour y appaiser quelques mouvemens populaires. Cette légion était la plus brave sur le champ de bataille et la plus exemplaire dans sa conduite. Son chef se nommait Maurice, vieillard respectable, qui avait blanchi sous les armes. Arrivé à Octodùrum (Martigny), Maximien donne à toute son armée l'ordre d'offrir aux dieux un sacrifice solennel pour attirer leur faveur. La légion thébaine refuse et se retire sous la conduite de ses officiers à Augunum (St-Maurice en Valais). L'empereur, plein de colère, ordonne qu'elle soit décimée (c'est-à-dire que sur 10 hommes on en fasse mourir un). Le reste de la légion, immobile sous les armes, voit conduire ses frères à la mort, les uns après les autres, sans faire aucune tentative pour les délivrer. On leur ordonne de sacrifier aux dieux; ils refusent encore. Maximien les fait décimer une seconde fois. Au troisième ordre de marche, ils accompagnent leur re-

fus de la représentation suivante, adressée à l'empereur : « Seigneur! nous sommes ici pour te servir à la guerre, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu, de ce Dieu que nous confessons avec joie. Notre bras t'est dévoué, mais à lui appartient notre cœur. Tu nous donnes du pain, mais lui nous a donné la vie. Tu es notre maître; Dieu est aussi le tien. Nous t'avons toujours obéi, et nous voulons t'obéir encore; mais si tu nous commandes quelque chose en opposition avec la loi de notre Sauveur, nous obéirons à Dieu plutôt qu'à toi. Nous avons juré fidélité à Dieu avant de te la jurer à toi-même et nous y manquerions bientôt envers toi si nous y pouvions manquer envers lui. Nous voici confessant sans crainte Dieu, notre Père et Jésus-Christ, son Fils unique, notre Sauveur. Armés comme nous le sommes, nous pourrions peut-être nous sauver par la révolte, mais nous ne le voulons pas : car il vaut mieux mourir innocent que de vivre coupable. »

La fureur de Maximien ne connaît plus de bornes. Il fait avancer des troupes pour tailler en pièces la légion entière. « Tu n'as pas besoin de troupes pour cela, » dit Maurice avec calme, « il te suffit d'un bourreau dont la main ne se lasse point. » La légion met bas les armes sans résistance et marche à la mort, comme entre les bras d'un ami.

Le souvenir de cet événement se conserva dans le pays et dans les contrées voisines. Sextus Avitus évêque de Vienne au 5e siècle, dit que de son temps on

avait élevé à Augunum un temple, en mémoire de Maurice, dont on fit un saint et qui donna son nom à cette ville (Saint-Maurice). Le peuple célébrait déjà alors une fête annuelle en son honneur. On raconte que quelques soldats de la légion thébaine s'enfuirent de divers côtés et fondèrent des églises, comme nous aurons bientôt occasion de le rapporter.

CHAPITRE VIII.

L'Evangile pénètre en Helvétie, en Germanie et en Gaule.

(288-400).

L'Helvétie était depuis l'an 60 sous la domination des Romains. Ce ne fut guère que dans le second ou le troisième siècle que la lumière de l'Evangile commença à y répandre ses bienfaits. Vers l'an 300 il existait un évêque à Genève qui appartenait au pays des Allobroges, dont Vienne (en Dauphiné) était la capitale. A cette époque l'évêque de Genève obtint de Constance Chlore la permission de rebâtir son temple en ruine; ce qui fait croire que le christianisme y était établi depuis assez longtemps.

A défaut de documens plus dignes de foi, nous de-

vons nous contenter des anciennes légendes[1] qui contiennent le récit vrai ou seulement vraisemblable de l'introduction du christianisme dans l'Helvétie. La légende de Soleure porte que «deux militaires qui avaient appartenu à la légion thébaine, nommés Saint-Ours et Saint-Victor, arrivèrent à Soleure l'an 288. Maximien les fit mettre à la torture; mais une lumière céleste vint tomber sur eux avec un tel éclat, que les bourreaux furent renversés par terre et que les deux chrétiens purent s'enfuir. Cependant comme ils ne cessèrent de répandre l'Evangile de toutes parts parmi les paiens, on s'en empara de nouveau et l'on voulut les faire périr par le feu. Ils étaient déjà placés sur un bûcher au haut d'une colline où se trouvait un temple consacré à Mercure; mais une pluie abondante vint éteindre les flammes et fit échapper les deux martyrs une seconde fois. Quand le commandant les vit persévérer dans la foi à l'Evangile, il les fit conduire sur le pont de l'Aar, leur fit trancher la tête et jeta leurs cadavres dans la rivière. (L'an 303.) »

[1] Les légendes ou vies des *saints*. Les saints étaient pour la plupart des chrétiens distingués par leur piété, par leur renoncement et pour l'ordinaire par leurs travaux missionnaires. Au lieu d'imiter tout simplement leur foi et leur zèle, on leur éleva des temples dès les 5e et 6e siècles; on les invoqua comme des intermédiaires nécessaires entre l'homme et Dieu, oubliant ainsi que nous n'avons qu'un seul intercesseur qui est Christ.

Le même historien[1] parle encore d'un breton, nommé Béat et qui partit de la Bretagne pour porter la lumière de l'Evangile en Helvétie. On croit qu'il s'établit comme hermite dans une caverne, sur les bords du lac de Thun et qui porte encore son nom; elle est connue sous le nom de Beatenberg (montagne de Béat). Ce serviteur de Christ passe pour avoir fondé les églises de Windisch, de Zug et de Schwytz.

On rapporte qu'un autre disciple de Christ, nommé Félix et sa sœur, Régula, annoncèrent la bonne nouvelle sur les bords de la Limmat. Félix aurait survécu au massacre de la légion thébaine et se serait enfui avec sa sœur par le mont de la Fourche, dans le pays d'Uri à Glaris. Ils y répandirent la connaissance de l'Evangile parmi le peuple. Puis ils arrivèrent à Zurich, où ils virent leurs travaux bénis de Dieu.

Plusieurs témoignages assurent que les dons miraculeux, si communs dans la primitive église, existaient encore au 3e et même au 4e siècle. Nous ne devons donc pas être étonnés si nous trouvons dans ces temps si rapprochés du berceau du christianisme, des faits surnaturels, attribués à ces hérauts de l'Evangile.

Félix et Régula opéraient des miracles par la puissance du Saint-Esprit; le peuple écoutait attentivement leurs paroles. Mais Décius, gouverneur romain, leur ordonna de sacrifier aux dieux; ils restèrent fidèles au Seigneur et éprouvèrent d'affreux tourmens.

[1] Bède, théologien anglais, qui vivait au 7e siècle.

Une vive lumière les entoura, et l'on entendit une voix qui disait : « Ne craignez point; car je suis avec vous; soyez forts en Dieu. » Le gouverneur les fit décapiter. Après leur mort, on entendait encore une voix qui disait : « Les anges de Dieu vous accompagnent, et les saints martyrs vous introduisent dans la cité céleste. »

Vers la fin du 4e siècle, l'Helvétie avait six évêchés: dans la partie romaine gauloise étaient ceux de Genève, de Sion, de Coire et d'Avenches ; dans la partie allemande, Windisch (en Argovie) et Augst, qui plus tard fut transféré à Bâle. Ces diocèses étaient alors forts restreints; mais c'étaient autant de foyers de lumière qui projetaient leurs rayons sur les contrées environnantes encore plongées dans les ténèbres du paganisme. Ils eurent tous de faibles commencemens; mais l'avènement de Constantin au trône impérial contribua puissamment, comme nous le verrons bientôt, à leur donner un accroissement rapide.

Dans un pays, tel que l'antique Germanie (l'Allemagne), couverte de vastes forêts impénétrables et habitée par un peuple belliqueux, ce fut le long des grands fleuves que l'Evangile dut d'abord s'établir : car c'était là que l'on avait commencé à éclaircir les forêts et à entrer en relation avec les habitans. Ce fut la marche que suivirent les Romains et les prédicateurs de l'Evangile en Allemagne dans les trois premiers siècles. Les bords du Danube et du Rhin portèrent les premières empreintes des pas des colonies ro-

maines et des hérauts de l'Evangile. Sur la rive du Rhin, nous trouvons de bonne heure les premiers fondemens de villes de Rorach (aujourd'hui Augst), Bâle, Breisach, Strasbourg, Worms, Spire, Mayence, Trèves et surtout Cologne qui était déjà alors fort considérable. La ville de Trèves a probablement été le siége de la première église allemande. Nous ne savons pas d'une manière positive comment le christianisme s'est établi dans ces villes du Rhin. Les Romains y avaient introduit leur culte avec leur domination, avant que le christianisme y eût pénétré : quoique leur paganisme ne valut pas mieux que celui des Germains, ce changement avait préparé la voie à l'introduction d'un culte plus spirituel. Irénée, évêque de Lyon, dans le 2e siècle, disait que de son temps les églises de la Germanie (du Haut et du Bas-Rhin) n'avaient pas été évangélisées autrement que par les chrétiens du midi; et 25 ans plus tard, Tertullien disait la même chose. Les Romains accoutumés au doux climat de l'Italie voyaient avec effroi la sauvage Germanie. Les indigènes avaient le genre de vie le plus âpre qu'il fût possible ; ils habitaient de misérables huttes. Ils versaient le sang sur les autels de leurs faux dieux et leur immolaient des victimes humaines. Leurs hautes montagnes étaient presque toute l'année tapissées de neige et de glace ; leurs plaines étaient couvertes d'épaisses forêts, dans lesquelles ils rendaient leurs hommages à leurs divinités. Au 4e siècle, le lac de Constance était encore entouré de bois telle-

ment touffus, qu'aucun voyageur ne pouvait en parcourir les rives, si ce n'est par l'étroit sentier que les légions romaines y avaient tracé. L'hiver était long et âpre; on y voyait beaucoup d'animaux féroces et de serpens.

Le pays appelé aujourd'hui la France, était habité par un peuple nommé Gaulois. Avant l'invasion des Romains, il était presque tout couvert de marais et de forêts. Depuis la conquête qu'en firent les Romains, on commença à y planter de la vigne, des arbres fruitiers et à bâtir des villes. Les prêtres des Gaulois, appelés Druides, exerçaient un empire sans bornes sur le peuple. Quoique leurs idées religieuses ne fussent pas aussi absurdes que celles des autres nations païennes, leurs rites étaient aussi cruels et sanguinaires. Ils avaient en plusieurs endroits d'immenses idoles d'osiers entrelacés, qu'ils remplissaient d'hommes; puis ils y mettaient le feu. Pauvres aveugles! Ils pensaient honorer ainsi leurs divinités. Les Romains, tout païens qu'ils étaient, avaient horreur d'un culte si barbare; ils détruisirent ces idoles de bois et abolirent l'ordre des Druides, même avant de pouvoir offrir au peuple gaulois les bienfaits de l'Evangile.

Dès que la neige, qui a longtemps couvert les campagnes, se fond aux premières chaleurs du printemps, on découvre le joli perce-neige et les violettes en fleurs: telle était la Gaule lorsque l'évangile y fut annoncé pour la première fois. Il n'y en avait aucune trace avant le milieu du 2me siècle; mais dès que le

voile qui couvrait les paisibles commencements de l'œuvre de Christ dans ces contrées, fut levé, on contempla avec admiration des églises florissantes à Lyon, à Vienne, à Arles etc, et ces églises étaient déjà si considérables que les magistrats païens crurent devoir en arrêter les progrès par la persécution. Il est probable que la précieuse semense de l'Evangile fut jetée dans cette partie du jardin du Seigneur par des soldats chrétiens, venus de l'Asie-mineure, et incorporés aux légions en garnison dans les Gaules, ou par des évangélistes qui étaient allés exprès dans ces contrées pour amener des ames à Christ. Les premiers évêques des églises des Gaules que mentionne l'histoire, étaient Nicétius, Pothin et Irénée, originaires de l'Asie-Mineure. C'est ainsi que la Gaule, qui cinq siècles auparavant, avait envoyé en Asie de nombreuses troupes de Gaulois, vit arriver de cette même Asie de pieux messagers de la paix. L'histoire se tait sur les premiers travaux des prédicateurs de l'Evangile en Gaule et sur les obstacles qu'ils rencontrèrent. Il est une foule de questions dans l'histoire de l'église de Christ, auxquelles nous ne pourrons jamais trouver de réponse en deçà du tombeau. A peine la Gaule compte-t-elle quelques communautés chrétiennes dans son sein, que déjà les flammes des persécutions les entourent de toutes parts.

CHAPITRE IX.

Jésus-Christ est prêché en Espagne, dans la Bretagne, en Afrique.

(62-250).

L'Evangile a été aussi porté de bonne heure en Espagne. Ce pays prétend l'avoir reçu de l'apôtre Paul lui-même; c'est ce que rapporte Clément dont nous avons déjà parlé. Nous ne savons rien de plus sur l'introduction du Christianisme dans cette contrée. Au milieu du 3me siècle, le nombre des chrétiens devait y être considérable.

Une antique tradition rapporte que l'apôtre Paul a prêché le premier l'Evangile dans la Bretagne (Angleterre). Plusieurs passages des pères de l'Eglise établissent qu'il y a été porté pour le plus tard au commencement du 2me siècle. D'anciens écrivains racontent qu'un guerrier breton qui avait combattu avec succès contre les Romains dans son pays, fut fait prisonnier avec toute sa famille et conduit à Rome où il fut instruit dans la vérité. De retour dans sa patrie (en 62) il répandit sa nouvelle foi parmi ses compatriotes. Les chrétiens de Rome et surtout Paul l'aidèrent puissamment dans cette œuvre.

L'idolâtrie et les Druides étaient établis en Bretagne

comme en Gaule ; un ancien auteur anglais rapporte que les idoles étaient en aussi grand nombre et aussi abominables dans son pays qu'en Egypte : il dit en avoir vu quelques-unes qu'on conservait comme des monumens des ténèbres où son pays était plongé. Claude, empereur romain, fit périr l'an 61 tous les Druides et détruisit les idoles. Cependant l'église, dans ces temps de guerre, ne put s'y établir d'une manière solide et ne jouit d'une existence assurée que depuis Constantin.

C'est vers la fin du second siècle que l'Afrique septentrionale se montre tout à coup à nos yeux éclairée du flambeau de l'Evangile. Nous ne savons pas positivement qui jeta les premiers grains de la divine semence de l'Evangile dans ces champs incultes ; il est vraisemblable que ce fut de Rome qu'ils y furent portés ; car il existait des relations étroites entre Rome et Carthage, centre des églises du nord de l'Afrique. Les premiers documens sur cette église nous ont été laissés par un docteur dont nous avons déjà plus d'une fois fait mention, Tertullien, évêque de Carthage. L'église de Christ s'était tellement accrue à cette époque qu'il pouvait écrire au gouverneur romain : « Si tu continues à persécuter les chrétiens de l'Afrique, que feras-tu de ces milliers de fidèles de tout âge, de tout rang, de l'un et de l'autre sexe, qui se présentent devant toi comme chrétiens? Auras-tu assez de feu et de glaives pour les faire tous périr ? A Carthage même, la dixième partie des habitans serait traînée à

la mort et tu compterais parmi les victimes tes propres parens, tes amis, et les hommes et les femmes les plus distingués de la capitale. Si tu ne veux pas nous épargner, épargne au moins les tiens; épargne cette belle ville de Carthage; aie compassion de la province dont le gouvernement t'a été confié. » — Tertullien dit encore ailleurs : « De tout côté on entend nos adversaires s'écrier que toute la ville est remplie de chrétiens et qu'on en rencontre dans les villages, dans les forts et dans les isles. » — En effet la province dont Carthage était la capitale, comptait déjà 70 évêques dans la première moitié du 3e siècle; cent ans plus tard environ, il n'y en avait pas moins de 446.

Le divin parfum de l'Evangile de Jésus s'était aussi répandu depuis Alexandrie jusque dans la haute Egypte, et vers la fin du 2e siècle, il était pour plusieurs une odeur de vie qui les remplissait de force contre les persécutions et la mort. Dans le cours du 3e siècle, on fonda à Alexandrie une école de catéchistes que nous pouvons regarder comme le premier institut de missions et qui contribua puissamment à la propagation du christianisme. Les docteurs les plus célèbres qui en sortirent furent Pantenus, Clément et Origènes. Le Nouveau Testament fut de bonne heure traduit en langue copte et mis ainsi entre les mains du peuple ; ce qui favorisa aussi beaucoup la dissémination de la lumière de l'Evangile. Au commencement du 4e siècle, le christianisme était tellement répandu en Egypte que, selon le témoignage d'Eusèbe,

le nombre des chrétiens qui furent mis à mort dans la persécution de Dioclétien, (en 303) s'éleva à 140,000, et qu'il y en eut 700,000 autres qui furent jetés en prison, conduits en esclavage ou condamnés à l'exil.

Nous venons de parcourir les divers pays composant l'empire romain; retournons maintenant au centre de ce vaste empire, à Rome, où était la principale église chrétienne, depuis la destruction de Jérusalem. Quoique cette capitale du monde se corrompît de plus en plus, fût le théâtre de troubles civils sans cesse renaissans, et que le feu de la persécution y fût presque continuellement allumé; cependant le nombre des chrétiens n'y allait pas moins toujours en croissant; l'église se développait sous les yeux des empereurs païens, et tous leurs efforts pour l'anéantir ne servaient qu'à l'affermir toujours davantage. Vers l'an 250, l'église de Rome possédait un évêque, 46 anciens ou pasteurs, 7 diacres, autant de sous-diacres, 50 lecteurs, exorcistes et portiers; elle distribuait ses aumônes à 1500 membres. En un mot, durant cette période, le nombre des chrétiens s'y accrut avec une telle rapidité que déjà vers la fin du 2e siècle, Tertullien disait à l'empereur et au sénat de Rome : « Nous chrétiens, nous ne sommes que de hier, et nous remplissons vos villes, vos isles, vos places publiques, vos conseils, vos armées, vos tribus, vos palais, même le sénat et vos cours de justice; nous ne vous laissons que vos idoles et vos temples. Si nous

voulions nous venger de tous les mauvais traitemens que nous endurons, nous serions assez forts pour nous rendre justice les armes à la main ; car nos amis se trouvent non-seulement dans chacune de vos provinces, mais aussi dans toutes les parties du monde. Si nous prenions tous d'un commun accord la résolution de sortir du territoire romain, quelle perte ne serait-ce pas pour le gouvernement? Le monde serait frappé d'étonnement à la vue du désert que nous laisserions derrière nous, et la ville dans laquelle vous régnez semblerait avoir perdu ses habitans. »

CHAPITRE X.

Persécutions des Chrétiens.

(67-324).

On compte ordinairement jusqu'à l'empereur Constantin dix persécutions principales, savoir celles de Néron, de Domitien, de Trajan et Adrien, de Lucius Vérus, de Septime Sévère, de Maximin, de Dèce, de Valérien, d'Aurelien et de Dioclétien. Ces persécutions éclataient d'ordinaire à l'occasion des fêtes païennes, dans lesquelles on exigeait des chrétiens qu'ils sacrifiassent aux idoles et qu'ils adorassent les statues des empereurs. Les chrétiens s'y refusaient;

leur conscience ne leur permettait pas une telle idolâtrie. On envisageait ce refus non-seulement comme un mépris de la religion de l'état, mais encore comme une révolte contre le gouvernement, et l'on croyait avoir le droit de les y contraindre par la force et de punir de mort quiconque persistait dans ce refus. Plus le nombre des chrétiens se multiplait, plus les empereurs s'alarmaient. Ils ne voyaient en eux que des ennemis de l'état, et dans leur aveugle incrédulité, les empereurs ne connaissaient d'autre moyen de se prémunir contre ce péril imaginaire, que d'extirper autant que possible la nouvelle doctrine. Quelquefois une persécution éclatait à l'insçu de l'empereur et uniquement par un effet de la haine de quelques gouverneurs de provinces contre les enfans de Dieu. Maximin et Déce persécutèrent les chrétiens par suite de la haine que ces princes avaient eue contre leurs prédécesseurs qui avaient favorisé l'église de Christ. Plus souvent on confondait les chrétiens avec les Juifs toujours enclins à la révolte, et on les frappait injustement des mêmes coups. C'est ainsi que sous l'empereur Adrien, au 2e siècle, un imposteur juif, nommé Bar Chobab, se révolta en Palestine, contre les Romains, et entraîna dans son parti un grand nombre de Juifs abusés; de là une guerre sanglante où plusieurs milliers de Juifs perdirent la vie; une foule de chrétiens furent d'innocentes victimes de ce carnage, quoique Bar Chobab se fût toujours montré leur ardent ad-

versaire. Il n'y avait aucun pays où l'Evangile avait pénétré qui fût à l'abri de la persécution. On pillait les maisons et les biens des chrétiens ; on les tourmentait de toute sorte de manières ; il n'est pas un genre de supplice qu'on n'ait employé contre eux. Des communautés entières s'enfuyaient avec leurs pasteurs dans les déserts et dans les forêts. Plusieurs périssaient de faim, de soif, de froid, de maladies ou étaient la proie d'hommes barbares ou d'animaux féroces. Quelques-uns de ceux qui tombaient dans les mains de leurs persécuteurs, n'étaient pas assez forts pour sceller leur foi de leur sang et reniaient Christ; mais la plupart persévéraient jusqu'à la fin et donnaient avec joie leur viè pour Jésus.

Lactance écrivait au 3me siècle : — « Lors même » que j'aurais cent langues et cent bouches et la voix » la plus forte du monde, je nè pourrais jamais dé- » crire tous les crimes qui ont été commis, ni indiquer » tous les martyres que la barbarie des juges a inven- « tés contre l'immense multitude de chrétiens inno- » cens, » Des époux, des épouses, des jeunes gens et des vieillards, des vierges et des mères de familles, des soldats, des personnes de toute classe et de tout âge, remportèrent la couronne du martyre. Quelques uns furent mis à mort par le fouet et par le feu ; d'autres par l'épée, pour l'ordinaire après avoir été mis à la torture. Tout le monde pouvait frapper impunément les chrétiens : les uns les assaillaient à coups de massue, d'autres avec des verges; ceux-ci les frappaient

avec des courroies de cuir, ceux-là avec des cordes. Quelquefois on attachait les chrétiens à une machine de bois; on leur liait les mains et on leur disloquait tous les membres; leurs bourreaux leur déchiraient tout le corps avec des cloux de fer. D'autrefois on les suspendait par une main et on tiraillait toutes leurs articulations; ou bien on les pendait à un nœud coulant et on les élevait jusqu'à ce que leurs pieds ne touchassent plus la terre, de manière que les chairs en se serrant par le poids du corps, leur causassent une plus affreuse douleur; et ils restaient exposés à cet horrible tourment pendant un jour entier, sans aucune interruption. Ceux qui succombaient à ce cruel martyre étaient laissés à terre. « Personne ne s'inquiète » de ces chrétiens, » disait un gouverneur, « ils ne » méritent pas d'être traités comme des hommes. » Quand un martyr avait passé par la torture et par le feu, le juge le faisait enduire de miel par tout le corps et l'exposait, les mains liées derrière le dos, à un soleil brûlant, afin que les mouches le dévorassent.

Il n'était pas rare de faire périr tout à la fois, en un seul jour et par divers tourmens, 10, 30, 60 ou 100 pères et mères de famille avec leurs enfans. Eusèbe a vu en Egypte de tels martyres en masse: les bourreaux étaient las de mettre à mort et émoussaient leurs glaives à force de tuer. Mais les chrétiens ne se lassaient pas de souffrir. La joie était peinte sur leurs regards et ils chantaient des cantiques jusqu'à leur dernier soupir.

CHAPITRE XI.

Martyres de Siméon, d'Ignace, de Polycarpe, de Pothin, de Blandine et d'autres enfans de Dieu

(106-169).

On pourrait remplir un volume du seul récit des premiers martyres; mais le plan de cet écrit nous impose des bornes que nous ne pourrions dépasser. Citons du moins quelques-uns de ces glorieux exemples.

Siméon, évêque de l'église de Jérusalem, était déjà âgé de 120 ans, lorsqu'on l'amena devant le gouverneur païen (en 106). Il fut fouetté plusieurs jours et il resta si ferme au milieu de ses souffrances, qu'il frappa d'étonnement ses bourreaux. Enfin, voyant qu'il ne voulait pas renier Christ, ils le crucifièrent.

Trois ans après, Ignace, évêque d'Antioche, fut conduit à Rome, par ordre de l'empereur Trajan. Il confessa jusqu'à la mort sa foi à Jésus-Christ crucifié. Dans une lettre qu'il écrivit à l'église de Rome, il dit entr'autres : « Tout le long de la route depuis la Syrie » à Rome, j'eus à combattre contre des bêtes sau- » vages et je fus lié à 10 léopards (soldats), conti- » tinuellement pleins de rage contre moi; mais plus

» ils étaient furieux, plus je leur faisais de bien. « Qu'on me jette dans le feu, ou aux bêtes féroces, » qu'on me cloue sur une croix et qu'on me brise » tous les membres, qu'est-ce que tout cela, puisque » Christ m'a pris à lui ? » A Rome, on le jeta aux bêtes féroces. Lorsqu'il entendit le rugissement des lions, il dit : « Je suis du froment de Christ, que la dent des lions doit d'abord broyer, pour que je devienne comme du pain de fine farine. » Les lions l'eurent bientôt dévoré. Ce qui restait de ses os fut enseveli à Antioche.

En 167, Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de l'apôtre Jean, âgé de 90 ans, fut condamné à être brûlé vif. Comme on le sollicitait à renier sa foi, il dit : « Voilà 86 ans que je sers Jésus-Christ, mon » Maître : jamais il ne m'a fait aucun tort ; comment » pourrais-je être infidèle à celui qui m'a sauvé ? » Après qu'on l'eut attaché au potean et qu'il eut fait une prière ardente, on mit le feu au bûcher. Mais quoique les flammes s'élevassent fort haut, elles ne l'atteignirent point. Enfin ses bourreaux le percèrent avec une lance et brûlèrent son corps.

Un bruit sourd et lointain annonçait depuis longtemps aux chrétiens de Lyon et de Vienne (en Gaule), l'approche de l'orage qui fondit sur eux, l'an 169, avec une extrême violence. Les membres les plus distingués de leurs églises furent tout-à-coup arrêtés et jetés en prison. L'évêque Pothin, âgé de 90 ans, fut accablé de coups de pieds, de coups de pierre et d'au-

tres mauvais traitemens; il en mourut au bout de deux jours dans sa prison. — Une esclave, nommée Blandine, dont le corps était si faible et si délicat que les chrétiens eux-mêmes ne croyaient pas qu'elle eût la force de rester ferme dans les persécutions, fut torturée de toutes manières du matin jusqu'au soir; sa constance frappa d'étonnement ses bourreaux qui ne savaient plus quel tourment employer. Le Seigneur la remplissait de sa force : « Je suis chrétienne, » s'écria-t-elle; « les crimes dont on accuse les chrétiens, ne sont que des calomnies. »

Le diacre Sanctus souffrit aussi les plus barbares tourmens. « Je suis chrétien, je suis chrétien. » Telle fut toujours sa réponse au milieu des plus déchirantes douleurs. Irrités de sa constance, ses persécuteurs brûlèrent avec des plaques de fer rouge diverses parties de son corps; il fut bientôt tout couvert de blessures; mais rien ne fut capable de l'ébranler: il confessa toujours fidèlement son Sauveur. Quelques jours après, il fut de nouveau en proie aux plus affreux tourmens; sa fidélité ne se démentit point. — Les païens célébraient alors une fête publique où plusieurs martyrs étaient destinés à perdre la vie. Sanctus et Maturus nouvellement baptisés, furent battus de verges, puis attachés à une chaise de fer rougi au feu et enfin jetés dans l'arène où étaient les bêtes féroces. Ces bienheureux martyrs persévérèrent dans leur foi, et comme les animaux les avaient déchirés mais non en-

core mis à mort, leurs bourreaux tranchèrent le dernier fil de leur vie avec le glaive.

Blandine est aussi conduite dans l'arène; on lui étend les bras et on l'attache à une croix, pour être exposée sans défense à la fureur des bêtes; mais ces animaux, moins féroces que les hommes, ne lui font aucun mal; on l'emmène et on la réserve pour une autre fête. Quelque temps après, deux autres chrétiens, Attale et Alexandre sont placés sur la chaise de fer rougi au feu et jetés aux bêtes féroces; Blandine les suit; la sérénité la plus pure est peinte sur ses traits. On la met dans un filet et on l'expose devant un taureau sauvage; aussitôt son corps est déchiré en mille pièces et son âme est recueillie dans le sein de Jésus. Un jeune chrétien de 15 ans, nommé Ponticus, partage le même sort.

CHAPITRE XII

Persécutions en Afrique, en Egypte et à Rome

(169-302)

Dans le même temps, l'église de Carthage, en Afrique, essuya aussi une violente persécution : plusieurs chrétiens furent jetés en prison. De ce nombre

était une jeune femme de 22 ans, nommée Perpétua, et une esclave appelée Félicitas. Le père de Perpétua, païen, se donne toutes les peines possibles pour entrainer sa fille à renier Christ. Il court à sa prison : « Aie compassion », lui dit-il, « de mes cheveux » blancs! Aie compassion de ton père, si du moins je » suis digne de ce nom à tes yeux! Prends pitié de ton » enfant, que tu entraineras avec toi dans la tombe! » Laisse-toi fléchir ; car ta mort nous couvrirait tous » de honte. » Puis il couvre ses mains de ses baisers ; il se jette à ses pieds ; il pleure, et ne l'appelle plus sa fille, mais la maîtresse de son sort. Comment résister aux supplications et aux larmes d'un père, ! Mais Perpétua connaissait Celui que nous devons aimer plus que nos pères et nos mères! Perpétua et Félicitas sont jetées aux bêtes féroces et périssent par la main d'un gladiateur.

Dans une persécution qui éclata l'an 247 à Alexandrie, en Egypte, on saisit un vieillard, nommé Métras, pour le contraindre d'encenser aux faux dieux. Sur son refus, ses bourreaux le frappent à coups de massue, lui déchirent le visage avec des épines et le trainent dans le faubourg où il est lapidé. De là, ils entrainent dans un temple païen une femme chrétienne nommée Quinta et veulent la forcer à adorer les idoles. Comme elle s'y refuse avec horreur, ils lui lient les pieds, la trainent le long de la ville sur un pavé raboteux, lui brisent les membres sur une meule, et enfin ils l'emportent dans le lieu où on l'a-

vait saisie et la mettent à mort. Après cet affreux martyre, les païens envahissent les maisons des fidèles et en enlèvent les objets les plus précieux ; le reste est livré aux flammes. On dirait une ville saccagée par une armée ennemie. Parmi les prisonniers était une femme âgée, Apollonie, à qui ils arrachèrent toutes les dents; puis ils allumèrent un feu aux portes de la ville et la menacèrent de l'y jeter, si elle ne voulait pas blasphémer. Apollonie demanda un instant de délai, se précipita dans les flammes et y trouva la mort. Ces pauvres aveugles saisirent chez lui un autre chrétien nommé Sérapion, lui brisèrent les os et le jetèrent dans la rue depuis une chambre haute. Aucune route n'était sûre pour les chrétiens, ni de jour ni de nuit. Le peuple criait sans cesse qu'il fallait jeter aux flammes tous ceux qui ne voudraient pas blasphémer Christ. Un des serviteurs de la cour, nommé Pierre, est appelé devant l'empereur et fouetté en sa présence avec une violence extrême. Pierre déclare qu'il ne peut blasphémer contre son Sauveur ni sacrifier aux faux dieux; aussitôt, ses bourreaux redoublent de fureur; ses chairs sont en lambeaux et par un raffinement de barbarie, ils frottent ses plaies de sel et de vinaigre. Voyant que rien ne l'ébranlait, ils le brûlent à petit feu (302).

Sixtus, évêque de l'église de Rome, reçut la couronne du martyre l'an 260. Après sa mort, le préfet de Rome, à qui on avait dit que cette église possédait d'énormes richesses, fit venir auprès de lui le premier

diacre, Laurence, et lui commanda de les lui livrer. Laurence lui demanda le temps nécessaire pour tout mettre en ordre et pour noter chaque objet séparément. Le préfet lui accorda trois jours. Au troisième jour, Laurence rassembla tous les pauvres que l'église entretenait et alla avec eux auprès du préfet. « Viens, dit-il à ce magistrat, « et vois les trésors de notre Dieu; » toute la cour est remplie de vases de petite mon- » naie. » Le préfet sortit; lorsqu'il ne vit que de pauvres gens dans la cour, en se retournant il jeta sur Laurence un regard plein de colère. « Qu'est-ce donc » qui te fâche ? » lui dit le diacre. L'or que tu désires » si ardemment n'est qu'un vil métal arraché des en- » trailles de la terre et qui occasionne toute espèce de » crimes; l'or véritable c'est la lumière qui éclaire » ces pauvres gens. Voilà les trésors que je t'avais » promis. Voici encore des pierres précieuses : ces » vierges et ces veuves sont la couronne de l'église. » « Te joues-tu de moi? » s'écria le préfet; « je sais » que vous méprisez la mort; aussi tu ne mourras pas » tout d'un coup. » A ces mots il le fit déshabiller et attacher sur une grille de fer pour l'y faire mourir à petit feu. Laurence ayant été longtemps placé du même côté sur le feu, dit au préfet : « Qu'on me tourne ; je suis assez roti de ce côté-ci. » Après qu'on l'eût tourné, il éleva ses regards au ciel, pria pour les habitans de Rome, et rendit l'esprit.

CHAPITRE XIII.

Martyres de plusieurs enfans chrétiens. Divers fléaux désolent l'empire.

(260-311).

Ecoutons aussi comment de faibles enfans ont souffert patiemment pour le nom de Christ et ont donné leur vie pour lui. Cyrillus était un jeune garçon de Césarée; son cœur était étroitement uni à Christ; il ne s'en laissa détourner ni par les menaces ni par les mauvais traitemens qu'il essuya. Quelques enfans de son âge le persécutaient et son père le chassa de chez lui. Le juge le fit venir devant lui : « Mon enfant, » lui » dit-il, « je te pardonnerai et ton père est tout dis- » posé à t'accueillir : il dépend de toi d'être son héri- » tier; tu n'as qu'à être sage et à ne pas te perdre toi- » même. » — L'enfant répondit : « C'est avec joie » que je souffre; le Seigneur me prendra à lui. Si j'ai » été chassé de la maison paternelle, j'aurai une meil- » leure demeure que celle-là. La mort ne m'épou- » vante point; car c'est elle qui me conduit dans une » vie meilleure. » Après cette belle confession, on le lia et on le conduisit au lieu du supplice. Le juge avait ordonné en secret de le ramener, espérant que la vue

du feu lui ferait changer de résolution. Mais Cyrillus tint ferme. De retour auprès du juge, celui-ci, touché de compassion, se mit à le solliciter de nouveau. Le jeune martyr répondit : « Ton fer et ton feu ne me » font rien ; je vais dans une maison meilleure; hâte- » toi, pour que j'y entre au plus tôt. » Les assistans pleuraient de compassion. « Réjouissez-vous plutôt, » leur dit-il ; « mais vous ne savez rien de la ville où je vais. » Puis il marcha à la mort et remplit d'étonnement tous les habitans. (260).

Un tendre enfant d'une église d'Afrique fut dénoncé au gouverneur comme chrétien ; le gouverneur crut que ses menaces l'effrayeraient; mais le jeune disciple de Christ répondit avec un courage admirable : « Faites ce que vous voudrez, je suis et je reste » chrétien. ».

Il y avait à Antioche un certain Romanus qui fut battu de verges à cause de sa foi à l'Evangile. Un soldat se moquait de lui en disant : « Ton Christ n'est » que de hier ; tandis que nos dieux sont beaucoup » plus vieux. » Là-dessus Romanus appela un enfant pour répondre au soldat. L'enfant lui dit avec beaucoup de liberté : « Nous autres enfans nous ne pou- » vons plus croire qu'il y ait plusieurs dieux ; il n'y a » qu'un Dieu, c'est celui qui habite dans le cœur. » C'en fut assez pour que l'enfant fût battu de verges. Sa mère était présente. « Courage, mon fils, lui cria-t-elle ; « courage, tiens ferme; la couronne de l'im- » mortalité brille déjà sur ta tête ! » Comme le jeune

martyr allait expirer sous les coups de fouet, sa mère, inondée de larmes, lui cria encore : « Adieu, enfant » bien-aimé : la mort de ses saints est précieuse aux » yeux du Seigneur! »

Chers enfans qui lisez cet écrit, que notre bon Dieu vous amène aussi à une connaissance vivante de Jésus, afin qu'en toutes choses vous restiez fermes et inébranlables dans la foi en Celui qui vous a aimés!

Eusèbe rapporte qu'un jeune homme d'à peine vingt ans fut conduit dans l'arène où étaient des ours et des léopards. Arrivé près de ces animaux, il se met à genoux et élève ses mains vers le ciel: les bêtes ne lui font aucun mal. On lance sur lui un taureau qu'on excite avec un fer rougi au feu; l'animal respecte le jeune chrétien et se jette sur ceux qui le conduisent: on ne parvient qu'avec peine à le faire dévorer par les bêtes féroces.

Le troisième siècle, époque de si vives persécutions contre les chrétiens, fut aussi marqué par de violens orages politiques. Dans cet espace de temps on ne vit pas moins de 50 empereurs romains qui montèrent sur le trône. Les soldats qui les y avaient portés, les mettaient bientôt à mort. De terribles fléaux dévastèrent l'empire. Les chrétiens les envisageaient comme des châtimens déployés contre leurs cruels persécuteurs : ceux-ci n'en étaient que plus exaspérés contre eux. Déjà l'an 180, sous le règne de Commode, la peste ravagea l'Italie, la Grèce et tout le territoire de l'empire. Dans la seule ville de Rome on ensevelit

pendant quelque temps, 20,000 personnes par jour. L'an 256, la peste fit tant de victimes à Antioche, qu'il fut impossible de compter tous les morts. En 311, durant la persécution de Maximin, il mourut chaque jour 5000 soldats de son armée. Plus d'un des empereurs, premiers auteurs des persécutions des chrétiens, furent frappés de divers châtimens. L'empereur Valérien fut fait prisonnier par Sapor, roi des Perses, qui le retint en prison et qui s'en servit de marche-pied, chaque fois qu'il montait à cheval; enfin Sapor le fit écorcher vif et saler (260). En 310, l'empereur Galérius fut atteint d'une maladie incurable. Ses pieds et ses jambes furent gangrénés et dévorés de vers. Ce fut en vain qu'il recourut aux médecins et aux idoles. Il endura une année ces horribles souffrances. Sa conscience s'étant enfin réveillée par ces douleurs, il fit cesser, en 311, les persécutions dont les chrétiens étaient l'objet et leur permit de rebâtir leurs temples; il leur demanda aussi de prier pour sa guérison. — Constantin monta sur le trône; il se déclara le protecteur des chrétiens et mit fin aux persécutions qui ravageaient l'église depuis 300 ans.

CHAPITRE XIV.

Constitution des églises chrétiennes dans les trois premiers siècles.

(34-325).

L'église chrétienne, au temps des apôtres, était constituée d'une manière fort simple. Chaque communauté était dirigée par un pasteur ou évêque, chargé de prêcher la Parole et de veiller sur les ames; les églises un peu considérables avaient plusieurs pasteurs : à côté d'eux étaient les diacres. Les apôtres occupaient le premier rang ; c'étaient eux qui enseignaient tout ce qui tenait à la doctrine et à la vie chrétienne ; ils étaient eux-mêmes directement enseignés du Seigneur. Du reste on ne connaissait pas encore la distinction entre ecclésiastique et laïque. On en vint peu à peu à donner exclusivement le nom d'évêque ou inspecteur à l'un des anciens ou pasteurs d'une communauté et à regarder son suffrage comme décisif. En temps de paix, la direction de l'église était confiée à plusieurs pasteurs; mais durant les persécutions où il fallait une marche uniforme et de promptes résolutions, il était plus avantageux que le gouvernement d'une communauté fût dans les mains d'un

homme capable. L'apôtre Paul avait recommandé aux chrétiens qui auraient des différends entr'eux, de ne pas en appeler au jugement des infidèles : l'inimitié que les magistrats païens avaient contre eux rendait en général facile l'observation de ce devoir. Les évêques étaient pour l'ordinaire chargés de terminer ces différends, ce qui augmentait leur influence et la considération dont ils jouissaient. L'abus du pouvoir n'était pas à redouter dans un temps où l'épiscopat offrait plus de péril que d'honneur. Au milieu du 3e siècle, Cyprien, évêque de Carthage, disait qu'il ne faisait rien d'important sans avoir l'assentiment de son église.

Mais il était un autre péril plus réel et dont les premiers symptômes se manifestèrent déjà à cette époque, c'était la prééminence qu'avaient sur les autres évêques, ceux des grandes cités de l'empire, telles que Rome, Carthage, Alexandrie, Antioche. Quoiqu'ils fussent tous sur la même ligne, on voyait déjà percer chez l'évêque de Rome, ces prétentions à la suprématie qui plus tard dégénéra en une affreuse tyrannie. Ce fut là la plaie de l'église déjà attaquée dans son essence même ; c'était comme un ulcère caché qui absorbait peu à peu tous les sucs nourriciers et qui était d'autant plus funeste qu'il ne se trahissait pas encore de manière à faire jeter l'alarme. Cependant les prétentions anti-chrétiennes de Victor I et d'Etienne I, évêques de Rome, au 2e et au 3e siècles, furent repoussées avec force ; ce ne fut guère que dans le 4e

siècle, que ces usurpations, appuyées par des empereurs chrétiens, se renouvelèrent avec un déplorable succès.

Outre les évêques, les pasteurs ou anciens et les diacres, il y avait encore quelques autres charges dans l'église, ce sont celles de sous-diacres, de lecteurs, d'acolytes[1], d'exorcistes[2] et de portiers. Les dons extraordinaires du Saint-Esprit n'étaient pas le partage exclusif des évêques ou des pasteurs. Ils existaient encore dans le 2e et dans le 3e siècle; car Justin martyr écrivait alors à l'empereur : « Un grand nombre » de malades, possédés de mauvais esprits, soit à » Rome, soit dans d'autres parties de l'empire, n'ont » pas trouvé de guérison auprès de vos magiciens et » sont pleinement guéris par des chrétiens, au nom » de ce Jésus qui a été crucifié sous Ponce-Pilate; nous » sommes chaque jour témoins de pareilles guéri- » sons. » Nous lisons aussi dans Irénée, évêque de Lyon, qui vivait dans la première moitié du 2e siècle: « Les uns chassent les démons et prédisent l'avenir. » D'autres guérissent des malades par l'imposition » des mains. Des morts sont ressuscités et ont vécu » plusieurs années parmi nous. Qui pourrait énumé- » rer toutes les grâces que Dieu a répandues partout » dans son église et qu'il nous accorde gratuitement » chaque jour au nom de Jésus-Christ, pour le salut

[1] Serviteurs des évêques. — [2] Ceux qui chassaient les mauvais esprits.

» des peuples ? » Vers la fin du 2e siècle, Tertullien écrivait aux gouverneurs romains : « Faites venir » un possédé devant votre siége, et vous vous assure- » rez par vos propres yeux que la parole d'un seul » chrétien démasquera l'imposture ; vous verrez que » ce même esprit qui prétend être un dieu, sera forcé » d'avouer qu'il n'est qu'un démon. » En général tous les écrivains sacrés, jusqu'à Eusèbe (au 4e siècle), parlent du pouvoir de chasser les mauvais esprits au nom de Jésus, comme étant un témoignage évident qui frappait les yeux et les oreilles des assistans ; ils nous disent que plusieurs chrétiens possédaient le don de lire dans l'avenir ou d'opérer des guérisons miraculeuses non point en secret, mais à la vue de tous.

CHAPITRE XV.

Culte et vie intérieure des chrétiens. – Conciles.

(34-325).

Dans les trois premiers siècles de l'église, les chrétiens n'avaient pas de temple pour célébrer leur culte ; ils s'assemblaient dans les cavernes, dans les forêts, dans des maisons particulières, dans des souterrains ; ce ne fut que vers la fin de cette période qu'ils purent

élever des temples au Seigneur. Leur culte consistait en la prédication de la Parole de Dieu, en prières, chant et célébration de la Cène. Leurs assemblées avaient ordinairement lieu le dimanche, qui leur rappelait plus particulièrement la résurrection de Christ; ils célébraient chaque année les fêtes de Pâques et de Pentecôte et dans quelques contrées, celle de Noël. Ils célébraient fréquemment des jours de jeûnes et surtout de prières. Ils s'appliquaient à vivre comme des enfans de lumière et sous le regard du Seigneur; c'était là le but constant de leur vocation: ils glorifiaient ainsi Celui qui les avait rachetés. Ecoutez comment Justin Martyr s'adressait publiquement à ses ennemis qui n'auraient pas manqué de le contredire, si son témoignage eût été dénué de fondement: « Nous autres chrétiens, » lui disait-il, « nous étions » autrefois esclaves des plaisirs de la chair et mainte- » nant nous nous efforçons de vivre dans la sainteté; » autrefois nous étions plongés dans l'avarice; l'argent » était notre idole; et maintenant nous partageons » tout ce que nous avons avec les nécessiteux. Autre- » fois nous vivions dans les haines, nous étions habiles » à répandre le sang et nous repoussions de nos de- » meures ceux qui n'avaient pas les mêmes mœurs, » les mêmes usages que nous; maintenant que Christ » s'est manifesté à nos cœurs, nous connaissons la » charité: nous prions pour nos ennemis; nous cher- » chons à persuader ceux qui nous haïssent sans cause » de vivre selon le glorieux Evangile de Christ, pour

» goûter la même espérance que celle que Dieu a ré-
» pandue dans nos ames. » Les gentils, témoins d'un tel amour, ne comprenaient pas comment des hommes, auparavant étrangers les uns aux autres, pouvaient être unis par d'aussi étroits liens. A cette vue ils s'écriaient: Voyez comme ils s'aiment!

Plût à Dieu que l'on pût en dire autant de tous les chrétiens de nos jours!

Cependant l'unité de la foi fut de bonne heure en péril. On vit bientôt surgir de faux docteurs qui introduisirent dans l'église des doctrines pernicieuses; ce fut là une source abondante d'inquiétudes pour les fidèles ministres de Christ, qui s'y opposèrent de toutes leurs forces. Je ne vous énumérerai point toutes ces déplorables hérésies qui envahirent l'église : l'espace me manquerait. Qu'importe d'ailleurs? L'erreur passe, la vérité reste. Celle-ci est assez clairement établie dans la Parole de notre Dieu pour que tout homme qui la cherche avec un esprit droit et avec prière, puisse l'y trouver. Lorsqu'il s'élevait quelque controverse sur quelque point de doctrine, les évêques de diverses communautés se réunissaient en concile (ou assemblée) et décidaient la question. Aussi longtemps que ces assemblées ne furent composées que d'hommes qui, pour la plupart du moins, étaient restés fidèles à la vérité, elles furent d'un grand secours à l'église ; mais dès que le plus grand nombre des évêques furent asservis à l'esprit du mensonge, les conciles ne purent faire que l'œuvre de Satan : c'est

ce qui arriva, par exemple, au concile de Constance (l'an 1415), qui fit brûler Jean Huss. Au second et au 3e siècles, l'église chrétienne possédait plusieurs conducteurs étroitement attachés à la saine doctrine, et qui veillaient avec soin à conserver l'unité de la foi. Les noms de Justin, d'Irénée, de Tertullien, de Clément, d'Origènes, de Cyprien, seront toujours chers aux vrais chrétiens. Ils étaient les colonnes de l'église; leurs nombreux écrits, qui sont en partie parvenus jusqu'à nous, sont des monumens de leurs vastes connaissances et de leur zèle pour la gloire de leur Maître.

SECONDE PÉRIODE.

DEPUIS L'EMPEREUR CONSTANTIN JUSQU'AU PAPE GRÉGOIRE VII.

(Dès l'an 325 à l'an 1073).

CHAPITRE XVI.

L'Eglise sous Constantin. — Julien l'apostat.

(325-363).

Le petit ruisseau qui coula de Jérusalem le jour de la première Pentecôte, avait grossi d'année en année. Partagé en une foule de filets d'eau répandus de divers côtés, il avait donné naissance à plusieurs fleuves d'une admirable étendue. Les habitans des rives avaient pris l'alarme, et, redoutant une inondation générale, ils avaient réuni toutes leurs forces pour en arrêter le cours. Mais vains efforts! Toutes les digues qu'ils leur avaient opposées n'avaient fait qu'accroître l'impétuosité des eaux, lorsque parut un

homme qui brisa tous ces obstacles. Dès-lors tous les champs desséchés purent être arrosés par ces eaux salutaires. Dans la rapidité de leur cours, les fleuves avaient entraîné bien des terrains bourbeux qui avaient troublé la limpidité de l'eau ; en passant par dessus les digues et en se répandant par tout le pays, elle s'était chargée d'une fange épaisse : il s'était formé plusieurs marais d'où sortaient des exhalaisons mortelles ; mais quiconque voulait boire une eau pure, pouvait remonter vers la source, et y étancher sa soif.

Cet homme qui creusa un vaste lit au fleuve de l'Evangile, se nommait Constantin, empereur de Rome. Il avait appris à connaître la Parole de vie dans le palais de son père, l'empereur Constantius ; mais il n'en avait pas encore goûté toute la douceur. Le Seigneur l'y amena par un miracle. Dans la guerre qu'il livrait à Maxence, son compétiteur au trône, au moment où une bataille allait décider de son sort, Constantin, livré aux inquiétudes inséparables d'une telle position, invoqua le Dieu inconnu. Tout-à-coup il aperçoit dans le ciel en plein midi, au milieu d'une vive lumière, une croix portant cette inscription : « Par ce signe tu vaincras. » A cette vue, le prince et ses soldats sont frappés de surprise. Il voit en songe Jésus-Christ tenant une croix et qui lui ordonne de la prendre pour symbole sur sa bannière. Constantin obéit et remporte une pleine victoire. (L'an 312). Eusèbe, qui rapporte ce fait, assure que l'empereur

lui-même le lui a raconté et l'a affirmé avec serment.

Dès-lors Constantin se montra zélé défenseur de l'église chrétienne. Cette même année, il publia un édit qui ordonnait que les chrétiens fussent tolérés et à l'abri de toute persécution. Lorsque plus tard, en 323, il eut vaincu tous ses ennemis et qu'il régna seul sur le vaste empire romain, le christianisme devint la religion dominante. Il fit rendre aux chrétiens les propriétés qu'on leur avait confisquées, fit bâtir plusieurs temples et travailla de toutes ses forces au bien de l'église. Il se mit à lire avec soin la Parole de Dieu, établit un culte domestique dans son palais, à Constantinople, et exhorta ses troupes à prier le Seigneur. Peu de temps avant sa mort, survenue l'an 337, il se fit baptiser et ne voulut plus porter le manteau impérial, qui était de couleur de pourpre : il ne voulut se couvrir que du vêtement blanc que portaient les néophytes (nouvellement baptisés). Sa mémoire s'est conservée dans l'église chrétienne, à laquelle il procura le repos et la liberté. Sous le règne de son fils Constantin II, toutes les idoles furent bannies des temples, et les sacrifices offerts aux faux dieux furent défendus, sous peine de mort.

Mais Julien, successeur de Constantin II, fut loin de marcher sur les traces de ses deux prédécesseurs. Il fit tous ses efforts pour relever le paganisme; dans ce but il rendit aux païens leurs prérogatives et leurs temples, et leur réserva tous les emplois, tan-

dis que les chrétiens étaient l'objet de son plus profond mépris. Julien, il est vrai, ne les persécuta pas directement: il était trop adroit pour cela; mais si des gouverneurs les opprimaient, il se gardait bien de s'y opposer. Sa haine contre Christ l'aveugla au point de former le projet de rebâtir le temple de Jérusalem et de donner par là un démenti à la prophétie contenue dans Saint-Luc, Chap. XXI, v. 24. Mais Celui qu'il méprisait était plus fort que lui et se riait de ses projets insensés. Lorsque les ouvriers creusèrent les fondemens, il sortit de terre des flammes de feu qui détruisirent leur ouvrage; ce qui les força d'abandonner leur travail.

Peu de temps après, l'empereur lui-même fut mortellement blessé dans une bataille qu'il livrait aux Perses; il mourut, ayant à peine régné deux ans. On rapporte qu'avant d'expirer il arracha le trait qui l'avait percé, et qu'élevant vers le ciel sa main ensanglantée, il s'écria plein de rage : tu as donc vaincu, galiléen!

CHAPITRE XVII.

Progrès de l'Evangile en Asie et chez les Goths. — Invasion des barbares.

(363-568).

Les chrétiens jouirent de la plus grande liberté jusqu'à la fin du 4e siècle ; on vit même s'élever des persécutions contre les païens : tant l'état des choses avait changé en si peu de temps. Durant cette période de paix, les messagers de la bonne nouvelle portèrent de toutes parts la connaissance de Christ. De nouvelles églises furent fondées en Abyssinie, en Arménie, en Géorgie et en Perse.

L'Evangile avait jeté de profondes racines en Perse; aussi l'an 343 il s'y éleva une vive persécution qui dura près d'un demi siècle. Selon le récit de plusieurs historiens contemporains, il périt plus de 16,000 ecclésiastiques, évêques ou anciens, sans compter un grand nombre de simples fidèles. Le feu de la persécution s'y ralluma à plusieurs reprises dans les deux siècles suivans : preuve évidente des immenses progrès que l'Evangile avait faits dans ce pays là. Le mahométisme seul put l'en extirper complètement.

L'étendard de la croix fut alors planté jusques chez

les Goths, habitant les rives du Danube. Ce peuple, descendu des bords de la mer Baltique jusques vers la mer Noire, menaçait d'envahir l'empire romain. Presque tous les empereurs au 3e siècle, jusqu'à Constantin, eurent des combats à soutenir contre cette belliqueuse nation. Constantin en prit 40,000 à sa solde et se mit ainsi à l'abri de leurs hostilités. Ce peuple, à demi sauvage, une fois en contact avec les nations du midi, ressentit quelque chose de cette profonde fermentation religieuse qui remuait alors tout l'empire. A la suite de leurs guerres barbares, les Goths introduisirent, sans s'en douter, dans leur sein, un élément tout nouveau qui devait puissamment agir sur leur avenir : parmi leurs prisonniers de guerre se trouvaient de fidèles disciples de Jésus qui leur apportaient le précieux trésor de l'Evangile. Le premier apôtre des Goths fut Ulfilas, qui inventa les caractères germains (allemands), et qui traduisit la Bible dans la langue de ce peuple. Les travaux d'Ulfilas furent bénis : il eut la joie de voir baptiser Friliger, roi des Goths, et de répandre, parmi ce peuple, la bonne semence de la parole.

On vit encore d'autres nations du Nord, telles que les Vandales, les Hérules, s'avancer vers le Midi ; ce qui donna naissance à la distinction qui s'établit entre les Ostrogoths (Goths orientaux) et les Wisigoths (ou Goths occidentaux). L'an 370 il éclata parmi les premiers une violente persécution contre les disciples de Christ. Hermanarich, roi des Ostrogoths, fit traîner

sur un char une idole devant les tentes de ceux qui passaient pour chrétiens; ceux-ci refusèrent d'adorer l'idole et de lui offrir des sacrifices : c'en fut assez pour exciterla rage de ces pauvres gentils qui les brûlèrent dans leurs tentes. Hermanarich chassa ceux qui survécurent à cette affreuse barbarie ; ils se réfugièrent en foule sur le territoire romain, où l'empereur les reçut avec bienveillance.

L'invasion de ces peuples barbares dura deux siècles (depuis 375 à 568), et produisit un bouleversement profond en Europe et jusques sur les côtes de l'Afrique septentrionale. Descendues des montagnes qui séparent la mer Noire de la mer Caspienne, ces nations inondèrent l'Europe occidentale. Les Goths parurent les premiers; et semblables aux flots de la mer qui se poussent les uns après les autres sur le rivage, d'autres hordes barbares vinrent ensuite et les précipitèrent dans l'intérieur de l'empire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Division de l'empire romain. — Alaric, Attila. — Genséric. — Entrée des barbares dans l'église chrétienne.

(395-1073).

Après la mort de l'empereur Théodose, le vaste empire romain fut divisé en deux, l'empire d'Orient et l'empire d'Occident; ses deux fils, Arcadius et Honorius, se partagèrent cet immense héritage. Mais l'an 400, Alaric se déclara roi des Wisigoths et jeta ses vues du côté de la fertile Italie. A peine Alaric eut-il été défait, qu'une nouvelle irruption de barbares éclata sur les provinces romaines; c'étaient les Suèves, les Alanes, les Vandales et les Bourguignons, qui, sous la conduite de Radagais, voulurent aussi leur part des dépouilles de l'empire. Aucune armée n'était assez forte pour s'opposer à ce torrent dévastateur; mais Dieu les frappa d'une terreur soudaine; on les vit se disperser dans les gorges de l'Apennin, où les uns moururent de faim et les autres furent faits prisonniers. Le nombre de ces derniers était si considérable qu'on vendait une maison pleine de ces malheureux, pour une pièce d'or : ils furent plongés dans l'esclavage.

La ruine de Rome n'était que différée. Dans l'espace de deux années (entre 408 et 410) Alaric fit trois nouvelles invasions en Italie; Rome fut prise, ravagée par le feu, par le fer, et livrée au pillage, mais les chrétiens et leurs temples furent épargnés. Cependant les Suèves, les Vandales, les Alanes, les Bourguignons et d'autres peuplades allemandes, s'étaient jetés dans la France qui, ainsi que l'Angleterre et l'Espagne, faisaient partie de l'empire romain. Les barbares détruisirent tout ce qui s'offrit à leur passage : les villes florissantes situées sur le Rhin, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strassbourg, furent réduites en cendre; plusieurs milliers de chrétiens périrent. Les Barbares exercèrent aussi leurs ravages en Espagne, massacrèrent les évêques et les pasteurs, et détruisirent les communautés chrétiennes ; puis ils tirèrent au sort les pays conquis. Les Suèves et les Vandales se fixèrent dans les Gaules; les Alanes, dans le Portugal; d'autres peuples de race germanique, en Espagne. Mais bientôt après les Goths fondèrent en Gaule un puissant royaume et chassèrent les Alanes et les Vandales de l'Espagne. Ceux-ci se dirigèrent sur l'Afrique, sous la conduite de Genséric, en ravagèrent toutes les côtes septentrionales jusqu'à Carthage, et y fondèrent un empire qui s'étendit dans la suite jusqu'aux isles de Sicile, de Sardaigne et de Corse.

Les Romains eurent à combattre un ennemi encore plus terrible. Attila, roi des Huns, sorti des montagnes du Caucase (Asie), était la terreur de toutes les

contrées dont il s'approchait. Guerrier cruel et intrépide, il s'appelait lui-même le fléau de Dieu. A la tête d'une armée de plus de 400,000 combattants, il remonta les rives du Danube et ne laissa derrière lui que des ruines. Il s'arrêta quelque temps près du lac de Constance et incendia les villes situées le long du Rhin, qui sortaient à peine de leurs cendres; puis il marcha contre l'armée des Romains et des Goths. Aetius général romain et le roi Théodoric avaient réuni leurs forces, dans les plaiues de Catalaunia, près de Châlons. C'est là que des peuples rassemblés depuis la sources du Danube et de l'embouchure du Tage, allaient décider des destinées de l'occident par la force des armes (451). La bataille fut des plus sanglantes; plus de 160,000 hommes mordirent la poussière: Théodoric y perdit la vie. La victoire resta à Attila. Son but était de marcher sur Rome. Il s'avance donc vers l'Italie et réduit tout à feu et à sang. Tandis que l'Europe entière tremble devant lui, Léon I, évêque de Rome, pénétre dans son camp et lui adresse de sérieuses et d'amicales représentations. Le Seigneur bénit les paroles de l'évêque; le cœur hautain d'Attila est vivement ému; il fait arrêter ses troupes et leur ordonne de rebrousser chemin. Le héros des Huns meurt en route. Ses soldats l'ensevelirent, dit-on, dans un cercueil d'or, dont on ne put jamais trouver aucune trace. Après la mort de leur chef, les Huns se dispersèrent et ne reparurent plus.

Si les habitans de Rome eussent rendu graces à

Dieu de les avoir délivrés des mains d'Attila, ils ne seraient sans doute pas devenus sitôt la proie d'un autre ennemi. L'an 455, Gensérich, roi des Vandales, s'étant approché de Rome, ne trouva aucune résistance, pénétra dans la ville et s'y livra pendant 14 jours au plus horrible pillage. Ces hordes barbares détruisirent tout ce qui tomba sous leur pouvoir : les objets les plus précieux, le magnifique Capitole dont le toit était doré, les vases sacrés que Titus avait apportés de Jérusalem, les chefs-d'œuvre de l'art des grecs, un des plus beaux ornemens de la ville des Césars, tout fut mis en pièces par les Vandales, ou transporté à Carthage. Telle fut la fin de l'antique Rome, qui domina pendant 1200 ans sur le monde entier par la force de ses armes. Qui aurait cru alors que du milieu de ses décombres sortirait une puissance spirituelle dont la durée égalerait celle de la première?

Avant la fin du 5e siècle, l'église chrétienne avait reçu dans son sein tous ces peuples dont l'invasion avait rempli l'Europe de terreur : les Goths, les Suèves et les Bourguignons en Espagne et en Gaule, les Francs dans la Gaule septentrionale, les Vandales dans le nord de l'Afrique et les Ostrogoths en Italie, avaient embrassé l'Evangile ; dans le siècle suivant, on vit s'opérer la même œuvre parmi les Longobards qui s'établirent sur les ruines des Ostrogoths: c'est des Longobards qu'est venu le nom de Lombardie donné à l'Italie septentrionale. Dans les siècles suivans nous voyons aussi l'Irlande, l'Angleterre, l'Ecosse, la Baviè-

la Suisse et la Frise professer le christianisme. Vers l'an 814, l'empereur Charlemagne imposa la religion chrétienne aux Saxons. On vit aussi la lumière de l'Evangile pénétrer peu à peu en Thuringe et en Bohème, en Dannemark, en Suède, en Hongrie et en Norwège. Vers la fin de cette seconde période (1073), il ne restait plus dans l'Europe occidentale que quelques peuplades plongées dans les ténèbres du paganisme.

CHAPITRE XVIII.

Origine et établissement des monastères.

(275.-500.)

C'est en Egypte que l'on vit les premiers Moines ou Ermites. Un chrétien, nommé Antoine, originaire de Rome, passe pour avoir le premier adopté ce genre de vie. Ayant entendu un jour dans un temple ces paroles de Jésus; «Vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, » il crut devoir obéir littéralement à ce précepte, distribua tout son bien aux indigens et se retira dans une contrée déserte où il partagea son temps entre les pratiques d'une austérité sévère, les méditations et la prière; malgré cette vie si austère, Antoine parvint

à l'âge de 105 ans (251-356). Sa renommée se répandit au loin et il trouva un grand nombre d'imitateurs.

Dans le siècle suivant, au temps de Basile, évêque de Césarée, les moines se réunirent en communauté, sous le même toit, et s'adonnèrent aux exercices de la piété et à quelques travaux manuels. Telle fut l'origine des cloîtres ou couvents. Le nombre s'en accrut bientôt d'une façon extraordinaire, surtout en Egypte et en Syrie. On vit aussi des femmes embrasser la vie monastique. La considération qui entourait les moines fut telle que plusieurs chrétiens leur confièrent l'éducation de leurs enfans; bientôt aussi la plupart des docteurs et des évêques furent pris parmi eux. Du reste, dans l'origine, les moines ne se liaient point par des vœux perpétuels: ce ne fut qu'au sixième siècle que cette règle absurde fut établie.

Déjà dans les premiers siècles de cette période, on vit de nombreux monastères s'élever en Angleterre, dans les Gaules et dans la Germanie. Dans ces humbles retraites vivaient des hommes simples, dont la vie âpre et active, la douceur, la charité, durent faire impression sur les cœurs des barbares qui les entouraient. Les moines d'Occident se livraient non seulement au défrichement des terres et à des professions utiles, mais ils travaillaient à la dissémination des Saintes Ecritures et d'autres bons livres. Les monastères étaient alors autant de séminaires où se formaient les messagers de la Bonne-Nouvelle : ceux entr'autres de Lérin, de Luxen et de Corvey en France, de Hy

en Irlande, de Bangor dans le Pays de Galles, de St.-Gall, de Hirschau et de Fulder en Allemagne et en Helvétie, furent autant de foyers de lumière qui éclairèrent les peuples couverts de l'ombre de la mort.

Voici un trait relatif à un monastère de cette époque. Erroul, abbé d'un couvent, en France, au 6me siècle, était connu au loin par sa profonde piété. Sentant que sa réputation était funeste à son âme, il part avec trois compagnons de voyage et se retire dans une forêt, sombre repaire de voleurs et de bêtes féroces. Ils s'arrêtent près de la source d'un ruisseau et y construisent de petites huttes avec des branches recouvertes d'argile. Arrive bientôt auprès d'eux un des brigands, habitant la forêt; étonné à la vue des quatre solitaires, il leur représente que leur vie n'est point en sûreté dans ces lieux reculés. Erroul lui répond qu'il ne craint point ceux qui ne peuvent tuer que le corps; que les voleurs ne pourraient rien lui prendre, parce qu'il ne possédait rien et qu'on ne pourrait lui faire de mal, puisqu'il n'en faisait point à personne. « Du reste, » dit-il encore au voleur, « vous pouvez » devenir riche avec nous; quittez votre affreux mé- » tier ; adorez comme nous le vrai Dieu ; sinon vous » vous exposez à toute la rigueur de ses coups. »

Ces paroles graves et pleines de douceur amollissent le cœur du meurtrier. Le lendemain il revient auprès d'Erroul, apportant trois pains, les seuls qu'il possédât, avec un rayon de miel sauvage; il reste auprès des solitaires et s'associe à leurs durs travaux. Peu

après, plusieurs autres voleurs suivent son exemple. Ainsi s'éleva le fameux monastère de Ouche, en Normandie, qui porte encore le nom de son pieux fondateur. Quinze autres monastères sont dus à ses soins; toute la contrée environnante est livrée à la culture et éclairée de la précieuse lumière de l'Evangile de Christ.

CHAPITRE XIX.

Patricius. Martin.

(372-458).

L'Angleterre qui, de nos jours, semble tout particulièrement destinée de Dieu à travailler à la conversion des paiëns, fit voir de bonne heure une sainte disposition à cette œuvre excellente. C'est elle qui fit prêcher l'Evangile en Irlande, d'où il passa en Allemagne. Le premier messager de la Bonne-Nouvelle, en Irlande, fut Patricius, né en Ecosse l'an 372. Son père était déjà consacré à l'évangélisation; mais lui-même montra beaucoup d'incrédulité et de légéreté jusqu'à l'âge de 16 ans. Etant tombé avec plusieurs de ses compatriotes, dans les mains de pirates, il fut conduit en Irlande, et vendu comme esclave à un

homme fort riche, qui lui confia la garde de ses bestiaux sur les montagnes et dans les bois. Patricius eut à souffrir de la faim et du froid. Souvent exposé à la neige, à la pluie et à toutes sortes de privations, il se sentit pressé de recourir à Dieu. Dès lors, son cœur fut habituellement en prière, et plus d'une fois il se leva avant le point du jour, pour invoquer le Seigneur. Il était depuis six ans dans cet état de servitude, lorsqu'il alla un jour sur le rivage où il trouva un navire qui le remena dans sa patrie. Après son débarquement sur les côtes de l'Ecosse, il dut traverser pendant vingt-sept jours des contrées désertes, jusqu'à ce qu'enfin il arriva dans le lieu qui l'avait vu naître. Trois ans après il retomba entre les mains de pirates, mais il n'y resta que deux mois. Dès lors, il forma le projet de retourner en Irlande pour y annoncer l'Evangile. Il vit un jour en songe un Irlandais qui lui apportait un paquet de lettres, sur l'une desquelles étaient écrits ces mots : La voix des Irlandais. Il crut entendre plusieurs habitans de la forêt de Foculi qui lui criaient : « Nous t'en conjurons, viens vers nous! » Il pleura beaucoup et se réveilla de son sommeil. Voyant dans ce songe une indication de la volonté du Seigneur, Patricius n'hésita plus et retourna en Irlande l'an 431.

Cette île était encore toute plongée dans les ténèbres du paganisme. Il la parcourut dans tous les sens, réunissant autour de lui, au moyen du bruit d'une timbale, une foule d'auditeurs, auxquels il annonça,

avec beaucoup de simplicité, la Parole de la croix qui avait si puissamment agi sur son cœur. Il fonda en divers lieux des écoles: il baptisa les rois de Dublin et de Munster, et les sept fils du roi de Connaught, ainsi qu'une grande partie des sujets de ce prince. Ce zélé serviteur de Dieu mourut à l'âge de 121 ans; avant d'entrer dans l'éternel repos, il eut la joie de voir presque tous les habitans de l'île professer le christianisme. L'an 516 fut fondé le monastère de Bangor, d'où sont sortis Gall et Colomban qui ont été les premiers messagers de Christ dans le midi de l'Allemagne.

Je veux encore vous raconter l'histoire de Martin, dont le nom figure dans le calendrier, à la date du 11 novembre. Fils d'un officier romain, il naquit l'an 316, et fut soldat dès l'âge de 15 ans. Quoique non encore baptisé, il se faisait remarquer par sa grande humanité. Il entra un jour, à la tête de la cavalerie, dans la ville d'Amiens : l'hiver était des plus rigoureux. En passant par la porte de la ville, il aperçut un homme mal vêtu et prêt à périr de froid. Il sortit aussitôt son glaive, coupa son manteau en deux et en jeta la moitié sur ce malheureux. Après cette campagne, il alla vers Hilaire, évêque de Poitiers, pour recevoir le baptême. L'évêque l'engagea à se consacrer au service de l'église de Christ. Martin voulut d'abord avoir l'assentiment de ses parens qui étaient encore païens. Chemin faisant, il tombe entre les mains d'une bande de voleurs ; l'un d'eux lève déjà l'épée

pour lui fendre la tête. Martin ne laisse voir aucune frayeur ; le brigand lui demande qui il est : « Je suis un chrétien, répond-il ; je ne crains pas de mourir ; mais ce qui m'afflige profondément, c'est de voir que tu ne connaisses pas Jésus. » Touché de ces paroles, le brigand le laisse aller sain et sauf. De retour chez lui, il a la joie d'amener sa mère à la foi ; mais dès qu'il veut annoncer l'Evangile à ceux de son pays, et leur prouver la divinité de Christ, plusieurs se moquent de lui et enfin le frappent de verges.

Martin dut donc retourner vers Hilaire de Poitiers. Adonné tout entier au service du Seigneur, il bâtit un monastère dans une contrée inculte, sur un rocher escarpé, baigné par la Loire. Quatre-vingts jeunes hommes se joignirent à lui; tous étaient pleins d'un ardent désir de travailler à l'œuvre du Seigneur. Il sortit de ce couvent un grand nombre d'évêques et de prédicateurs. Martin lui-même fut élu évêque de Tours, et ne se lassa pas de publier la bonne nouvelle parmi les gentils de la Gaule méridionale. Passant un jour dans un village tout païen, il fut bientôt entouré d'une foule de gens accourus pour le voir. A la vue de cette multitude couverte d'épaisses ténèbres, son cœur fut ému d'une si profonde compassion qu'il se jeta à genoux et pria ardemment le Seigneur pour eux. Quand il fut relevé, il se mit à les exhorter avec la plus tendre affection, à songer à leur salut éternel. Ses paroles furent bénies : ces pauvres gaulois en reçurent des impressions salutaires. Quelques écrivains

disent qu'une femme de ce village apporta près de lui le cadavre d'un enfant, en le suppliant de le rappeler à la vie, que Martin demanda à Dieu de ressusciter cet enfant et que sa prière fut exaucée. Ils ajoutent que ces hommes frappés de ce miracle, se firent instruire dans le christianisme et demandèrent d'être baptisés. Mais nous ne pouvons croire à l'authenticité de ce miracle et de plusieurs autres qu'on a attribués à Martin, ainsi qu'à presque tous les messagers de l'Evangile, en Occident. Ceux qui ont écrit l'histoire de ces temps là, n'ont pas compris que la conversion d'une seule ame de la puissance de satan à Dieu, est un prodige bien plus grand que la guérison d'un malade ou que la résurrection d'un mort.

Martin mourut l'an 397, au milieu de ses pieux travaux. Ses disciples continuèrent son œuvre. Parmi eux on distingue Germanus et Lupus qui, malgré les ravages de la guerre, semèrent abondamment et avec larmes, la divine semence de l'Evangile, en France et en Angleterre.

CHAPITRE XX.

Clovis. — Fridolin. — Columban. — Gall.

(458-640).

Vers la fin du 5e siècle, les Francs, qui possédaient les provinces situées sur le Bas-Rhin, étendirent de plus en plus leurs conquêtes du côté de l'Occident, et s'établirent dans le pays auquel ils donnèrent le nom de France. Ils étaient couverts des ténèbres du paganisme. Leur roi, Clovis, jeune et vaillant guerrier, s'empara de Soissons, capitale de la Gaule romaine.

Peu de temps après, Clovis épousa Clotilde, fille de Chilperic roi de Bourgogne princesse chrétienne qui s'efforça d'amener son époux à l'Evangile. Pendant longtemps ses efforts furent infructueux, jusqu'à ce qu'enfin l'épreuve fit germer la semence de la Parole. Les Allemanni, habitans des rives du Haut Rhin, s'étant jetés sur les Etats du roi de Cologne, Clovis vola à son secours. Il se livra une sanglante bataille à Tolbiac, près du Rhin, en 496. Le roi de Cologne fut blessé, et ses troupes mises en déroute. Clovis était sur le point d'être entièrement défait, lorsqu'il se rap-

pela les paroles que sa pieuse épouse lui avait adressées à son départ; elle l'avait conjuré de recourir au Dieu des chrétiens, qui lui ferait vaincre tous ses ennemis. Clovis descendit de cheval, tomba à genou, en présence de ses troupes et supplia, avec larmes, Jésus Christ: «J'ai invoqué mes dieux,» dit-il, « mais ils n'ont aucun pouvoir. Je recours maintenant à toi; ô Jésus Christ! c'est à toi que je veux croire. Sauve-moi des mains de mes ennemis, et je serai tout prêt à me faire baptiser en ton nom. » — Le Seigneur fut attentif à son cri: les Allemanni furent vaincus, et cette même année, Clovis reçut le baptême, à Rheims, avec 3000 de ses soldats. Mais il est vraisemblable que sa conversion ne fût guère qu'extérieure; car il se laissa encore entraîner par son ambition et par son caractère rusé: toutefois il se montra l'ami et le protecteur des chrétiens, et sous son règne, l'église put étendre ses paisibles conquêtes.

Après la victoire de Clovis, les Allemanni virent arriver auprès d'eux le premier messager de l'Evangile, nommé Fridolin, jeune irlandais, élevé dans un monastère de son pays. Se sentant appelé à l'œuvre des missions chrétiennes, il parcourut d'abord les villages de l'Irlande, pour annoncer la Parole du salut; puis il partit pour la France et arriva à Poitiers, au couvent fondé par l'Evêque Hilaire. Après y avoir séjourné quelque temps, il s'avança vers le Nord, muni d'une lettre de recommandation de Clovis, et arriva enfin dans la Raurachie, où l'on voyait encore

les ruines de l'antique ville d'Augsi [1], détruite par Attila. Ce fut près de là [2] qu'il se fixa. Cette contrée était habitée par les Allemanni. Il mourut l'an 558, après leur avoir annoncé avec beaucoup de zèle le message de la paix.

Cinquante ans plus tard, une nouvelle lumière brilla sur ce peuple. Columban, irlandais, sorti de Hangor, fut aussi appelé du Seigneur à y proclamer la Bonne-Nouvelle. L'an 590 il quitta son pays natal, accompagné de douze jeunes hommes pleins de piété, traversa la France et arriva dans un vallon sauvage des Vosges. Ils y construisirent une habitation et ne vécurent que de racines et d'écorce d'arbres, jusqu'à ce que la terre leur rendît le fruit de leurs travaux. Columban visitait toutes les contrées avoisinantes. On vit accourir à lui des personnes de toutes les conditions, avides de ses instructions pour elles-mêmes et pour leurs enfans; un grand nombre de jeunes païens vinrent à son école. La maison que Columban et ses compagnons d'œuvre avaient bâtie, ne tarda pas à être trop petite; il fallut en construire deux autres capables de contenir le nombre toujours croissant des disciples. Il régnait dans cette colonie une discipline très-austère, conforme à l'esprit de l'époque.

[1] Sur le Rhin, aux frontières du canton de Bâle-Campagne.

[2] Dans le lieu où est maintenant la petite ville de Sekingen, (grand-duché de Baden).

Après vingt ans de travaux dans son monastère des Vosges, Columban, en butte aux persécutions de Brunehaud, mère de Childebert, roi de Metz, se vit forcé de quitter cette portion du champ du Seigneur qu'il avait ensemencée. Il part avec ses frères, remonte le Rhin et arrive sur les bords de la Limmat, où s'élevait le petit fort de Zurich. N'ayant pas trouvé de païens dans cet endroit, il poursuit sa route jusqu'à Zoug, où il trouve encore un grand nombre d'idolâtres. Il s'établit au milieu d'eux avec son disciple Gall, et s'efforce de leur faire connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ son fils. Mais ces pauvres païens leur répondent : « Les dieux de nos pères nous ont toujours envoyé de la pluie et de la chaleur ; nous ne voulons pas les abandonner ; ils nous gouvernent bien. » En disant cela ils offrent un sacrifice à leurs idoles, en présence des missionnaires. Ceux-ci, animés d'un zèle plus ardent que sage, jettent les victimes dans le lac et livrent le temple aux flammes. Irrités d'un tel sacrilège, les païens s'emportent contre les missionnaires et les chassent de leur pays.

Columban franchit les montagnes, descend dans la vaste plaine qui borde le lac de Constance et arrive dans l'antique château d'Arbon, où un prêtre fort pieux, nommé Villimar, l'accueille avec une vive joie. De là nos messagers de l'Evangile vont à Brégenz et se décident à s'y établir. De tout côté on aperçoit encore les traces du barbare Attila, et quelques restes des églises chrétiennes qu'il avait détruites. Ce fut au

milieu des masures d'un temple chrétien consacré dès-lors au culte païen, que Columban annonça pour la première fois l'Evangile aux idolâtres Allemands. Peu à peu on vit s'élever un village où se rendirent ceux qui se convertissaient à Christ. Tout en poursuivant leurs travaux évangéliques, les missionnaires cultivèrent avec soin la terre, plantèrent des arbres fruitiers et se livrèrent à la pêche. Mais au bout de trois ans, Columban dut porter ailleurs son activité chrétienne : la cruelle princesse Brunehaud lui tendait encore ses piéges. Accompagné de quelques-uns de ses disciples, il traversa les Alpes et se rendit en Italie, laissant Gall malade chez Willimar. Sigbert, un de ses compagnons d'œuvre, s'arrêta sur le Gothard, près des sources du Rhin, dans le but d'annoncer le salut qui est en Christ aux sauvages habitans de la Rhétie. Ce fut lui qui jeta les fondemens de la célèbre abbaie de Disentis (Grisons), d'où la lumière de l'Evangile pénétra dans les profondes vallées de la haute Rhétie. Columban fonda près de la Trébie une école missionnaire qui répandit la semence de l'Evangile dans la Lombardie : ce pieux serviteur de Dieu eut la douceur d'amener à la profession de l'Evangile Agilulf, roi des Lombards, ainsi qu'une grande partie de ses sujets. Columban entra, l'an 616, dans l'éternel repos, après avoir consacré 42 années de sa vie à prêcher l'Evangile aux païens de la France, de la Germanie, de l'Helvétie et de l'Italie. Il laissa après lui un grand nombre de disciples qui poursuivirent son œuvre.

Cependant Gall s'était construit une cabane, qui fut le berceau de la ville à laquelle il donna son nom (St. Gall). La semence qu'il répandit porta des fruits abondans : plusieurs ames se convertirent à Christ et se fixèrent auprès du missionnaire. La ville de St. Gall acquit de bonne heure un accroissement considérable.

Gall, parvenu à l'âge de 95 ans, voulut revoir son ami Villimar. Dans ce but, il alla à Arbon : ce fut là qu'il termina ses longs et pénibles travaux. Ses dépouilles mortelles furent transportées à St. Gall. La seule propriété qu'il laissa fut une malle dont il avait gardé si soigneusement la clef, qu'il ne l'avait jamais confiée à ses plus fidèles disciples. Après sa mort, on y trouva une chemise de crin qu'il portait sur la peau et une grosse chaîne de fer sur laquelle on distinguait encore des taches de sang. L'Evangile ne nous prescrit pas de telles mortifications. Bénissons le Seigneur de ce qu'il nous a éclairés de cette lumière pure qui nous montre Christ, comme la seule source de la force à laquelle nous devons recourir, pour avancer dans la sanctification!

CHAPITRE XXI.

L'Eglise se détourne de la pureté de la foi.

(325-590).

Les apôtres avaient consigné dans leurs écrits toutes les vérités nécessaires au salut : on ne devait rien y ajouter, rien en retrancher. Nous pourrions comparer l'église apostolique à un magnifique tableau tracé par la main des premiers hérauts de l'Evangile ; mais chaque siècle voulut y apporter des ornemens à sa façon et refaire ce que les envoyés de Dieu avaient fait ; le tableau devint peu à peu méconnaissable, jusqu'à ce qu'enfin les réformateurs en effacèrent toutes ces couleurs fausses et firent paraître le tableau dans son antique et primitive beauté.

Ce fut un prêtre d'Alexandrie, nommé Arius, qui causa le premier schisme dans l'église. Arius niait la divinité de Christ, et soutenait que Jésus n'est qu'une créature élevée au-dessus des autres par sa profonde piété. Le concile de Nicée, dont nous avons déjà parlé, s'assembla au sujet de cette pernicieuse doctrine. Arius y fut condamné presqu'à l'unanimité, et l'on rédigea un symbole ou confession

de foi, appelé le symbole de Nicée. Arius persista longtemps dans ses erreurs ; enfin il les rétracta et mourut, dans de grandes douleurs, le jour même où il devait être réintégré dans l'église : circonstance remarquable que les évêques envisagèrent comme un châtiment de Dieu.

L'empereur Constantius se déclara pour l'arianisme et tel fut le déplorable esprit qui pénétra la plupart des conducteurs de l'église, que cette hérésie prévalut dans le concile d'Arles en 354, et dans celui de Milan en 355. Cette controverse fit couler des flots de sang. L'arianisme se répandit chez les Goths, les Suèves, les Bourguignons, les Lombards et les Vandales.

Une autre controverse s'éleva contre Nestorius, évêque de Constantinople, qui en soutenant avec raison qu'on ne doit pas appeler Marie la mère de Dieu, enseignait l'erreur opposée, c'est que la nature humaine de Christ n'est pas unie à la nature divine en une seule et même personne. Il fut condamné comme hérétique dans le concile d'Ephèse, l'an 431; on le priva de sa charge et il mourut dans la pauvreté. Cependant ses partisans s'enfuirent en Perse et y fondèrent une église. Ils pénétrèrent jusques dans la Tartarie et dans la Chine. Mais le mahométisme les fit peu à peu disparaître. On trouve pourtant encore en Orient des Nestoriens, connus sous le nom de chrétiens de Chaldée, ou chrétiens de St. Thomas.

Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, s'éleva contre la doctrine de Nestorius et tomba dans

une autre erreur, en soutenant que Jésus-Christ n'avait eu qu'une nature divine et qu'il n'avait pas eu un corps semblable à celui de l'homme. Un concile tenu à Ephèse, l'an 449, ayant approuvé l'opinion d'Eutychès, les évêques restés fidèles à la saine doctrine furent exposés à toutes sortes de mauvais traitemens ; aussi ce concile fut-il appelé le *synode des brigands*. Mais deux ans plus tard (en 451), les erreurs d'Eutychès furent condamnées par le concile de Chalcédoine. Ses sectateurs se dispersèrent en Egypte où l'on en trouve encore en grand nombre aujourd'hui. Dès le sixième siècle on les appela jacobites, du nom d'un de leurs chefs, Jacob Baradée.

Pélage, moine du pays de Galles, prétendit que l'homme ne naît pas dans le péché et qu'il peut opérer son salut par ses propres forces. Sa doctrine fut condamnée par plusieurs conciles, mais ne laissa pas que d'avoir de tout temps de nombreux sectateurs, surtout dans l'église d'Orient et en France. (An 400.)

Nous ne pouvons énumérer toutes les autres erreurs qui s'élevèrent dans l'église et qui y trouvèrent plus ou moins de disciples : bornons-nous à celles que nous venons d'indiquer. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil : telle erreur de doctrine qu'on vante beaucoup de nos jours comme le résultat des progrès des lumières, existe depuis fort long-temps. Mais ce qu'il y eut aussi de fort déplorable, c'est que les vrais chrétiens ne purent pas toujours, au milieu de ces controverses continuelles, distinguer nettement la vérité de

l'erreur ; de sorte que plusieurs des fausses opinions qu'on discutait s'établirent en permanence dans l'église. Les docteurs eux-mêmes s'étaient éloignés de la vérité pure, et ce que nous venons de dire nous a montré que plusieurs d'entre eux étaient indignes de cette charge. « Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint et sema l'ivraie parmi le blé.[1] » Plusieurs causes entraînèrent l'église dans un tel état.

L'influence acquise par les évêques sur les simples membres du troupeau, l'importance attachée à leurs jugemens et les décisions des conciles généraux, arrêtèrent peu à peu tout essor de la pensée. Les laïques n'osèrent plus sonder eux-mêmes les Saintes-Ecritures, de peur de s'exposer à adopter quelques vues en opposition à celles de l'église. Cette raison, ainsi que la disposition qu'a tout homme à se donner le moins de peine possible, porta la plupart à croire les autres sur parole. Constantin s'était déclaré le protecteur de l'église ; dès lors les fonctions pastorales ne furent plus regardées que comme un emploi honorable devant le monde, dans les villes et surtout à la cour du monarque : l'église s'enrichit des biens périssables et perdit ceux qui sont éternels ; les ministres de Christ coururent après les honneurs. Alors on vit s'accomplir cette prophétie de l'apôtre Paul : « Il entrera parmi vous des loups ravissans qui n'épargneront point le troupeau[2]. » Une distinction tranchée s'établit entre les ecclésiasti-

[1] Matth. XIII. 25. [2] Act. XX. 29.

ques et les simples membres du troupeau : les premiers s'attribuèrent des droits, des priviléges que ne leur conférait en aucune façon la Parole de Dieu. Ils adoptèrent un vêtement particulier, qu'eux seuls pouvaient porter. Que devinrent cette humilité, cette charité, cette pureté qui distinguaient si éminemment les conducteurs de l'église primitive? Un bien petit nombre d'entre eux était paré de ces précieuses vertus.

Il régnait parmi les ecclésiastiques une telle ignorance, qu'au synode d'Ephèse il se trouva un évêque et un ancien, incapables de signer leurs noms ; d'autres se livraient à toute espèce de vices, de sorte qu'on dut porter des lois sévères contre eux. On vit, par exemple, Cyrille, évêque d'Alexandrie, vers l'an 430, refuser de punir le meurtre et l'assassinat, même lorsque ces crimes étaient commis en sa présence. Et cependant les ecclésiastiques exigeaient qu'on leur baisât les mains et qu'on leur rendît toute espèce d'honneurs. Plusieurs moines troublaient le repos de l'église et de l'Etat. C'est ainsi que du temps de ce même Cyrille dont nous venons de parler, un moine, suivi de 500 hommes de son ordre, attaqua à coups de pierres en pleine rue, le gouverneur impérial d'Alexandrie ,et lui fit de graves blessures.

Le culte avait perdu sa simplicité primitive: les temples se remplissaient de vains ornemens. On emprunta au culte lévitique ses pompes et sa magnificence. Au commencement du cinquième siècle on apprit au peuple à faire le signe de la croix et on atta-

chait à ce signe un pouvoir miraculeux; on se mit à adorer les reliques des Saints ; peu après on se prosterna devant leurs images ; on consacra des cierges (chandelles de cire) et l'on introduisit dans l'Eglise un grand nombre de fêtes religieuses. On n'entendait presque plus prêcher Jésus-Christ comme seul rédempteur; mais on regardait les jeûnes, les aumônes et maintes pratiques religieuses, les dons qu'on faisait aux églises et aux couvens, comme autant de titres au pardon des péchés. Un pape, nommé Grégoire-le-Grand (590), inventa la doctrine du purgatoire, qui donna naissance aux indulgences, source féconde des plus affreux ravages dans l'église.

L'évêque de Rome s'efforçait toujours d'étendre sa domination sur tous les autres évêques. Ceux de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie lui disputaient cette suprématie. Lorsqu'il prit le titre de *Pape* (père), ils prirent celui de *Patriarche* Mais le séjour de l'empereur dans cette métropole, l'influence toujours croissante que prenait l'évêque dans ses relations avec la cour, l'habileté que plusieurs papes déployèrent dès l'origine de leur usurpation, concentrèrent peu à peu une effrayante autorité dans leurs mains. Toutefois ce ne fut pas sans résistance de la part de plusieurs églises : celles d'Angleterre et d'Ecosse, entr'autres, refusèrent longtemps de reconnaître l'évêque de Rome pour leur chef. Dans le premier de ces pays les docteurs récalcitrans furent massacrés par des prêtres romains.

Reconnaissons que le siége épiscopal de Rome fut quelquefois occupé par des hommes d'un caractère fort respectable. Nous avons déjà eu occasion de parler de Léon qui vivait au 5e siècle et qui montra tant de fermeté et de charité dans son entrevue avec Attila [1]. Nous citerons encore Grégoire-le-grand, qui déploya beaucoup de zèle pour la propagation de l'Evangile parmi les païens. Pendant qu'il n'était encore que moine, il vit un jour sur une place publique à Rome, des jeunes gens d'une grande beauté, qu'on vendait comme esclaves et qu'on avait amenés de la Grande-Bretagne; il demanda si les habitans de cette isle étaient païens ou chrétiens. — Ils sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme. — Ah! dit le moine en soupirant; ah! qu'il est triste de penser que d'aussi beaux hommes soient sous la puissance du prince des ténèbres et qu'ils ne connaissent pas l'éternelle grace du Seigneur! Quel est le nom de ce peuple? *Angli;* répondit le marchand.—En vérité, reprit Grégoire, ils ont un air *angélique*. Quel dommage qu'ils n'aient aucune part à la félicité réservée aux anges de Dieu! De quelle province viennent-ils? — De la province de *Deira*. — *De ira!* C'est bien cela: *de ira!* Il ne faut plus les laisser sous l'ire (colère) de Dieu; ils entendront la bonne nouvelle du salut qui est en Christ. Comment s'appelle leur roi?—Ella.— Ella! Puisse-t-il bientôt chanter Alleluiah! s'écria

[1] Voyez page 72.

Grégoire. Dès ce moment-là, le vœu le plus ardent de son cœur fut de répandre l'Evangile dans cette partie de l'Angleterre qui était encore païenne : il y travailla pendant toute sa vie.

CHAPITRE XXII.

Ambroise. — Jérôme.— Chrysosthome. — Athanase.— Augustin.

(350-430).

Le Seigneur suscita à cette époque quelques fidèles serviteurs qui s'opposèrent de toutes leurs forces au torrent de corruption dont l'église était presque couverte. Voici quelques détails sur les principaux d'entr'eux.

Ambroise, évêque de Milan, fut élevé malgré lui à l'épiscopat; il était général d'armée, lorsque l'église l'appela à cette dignité. Dès lors il distribua tous ses biens aux pauvres et s'appliqua jour et nuit à l'étude des saintes écritures. Sa charité était inépuisable : il se privait souvent du nécessaire pour racheter les chrétiens faits prisonniers par les infidèles : plus

d'une fois il consacra à cette œuvre les vases d'or et d'argent de son église. Mais si son cœur était toujours sensible aux cris des malheureux, il ne montrait pas moins de fermeté et de courage dans l'occasion. En voici un exemple remarquable. Une émeute avait eu lieu à Thessalonique : quelques officiers avaient péri par les mains du peuple. L'empereur Théodose, plein de fureur contre la ville toute entière, s'apprête à exercer sur elle une vengeance terrible. Ambroise intercède en faveur des coupables ; Théodose lui promet leur pardon. Néanmoins la vengeance du monarque frappe une foule de malheureux : sept mille hommes sont mis à mort par ses ordres. L'évêque écrit à Théodose une lettre respectueuse mais ferme, et lui annonce qu'il est excommunié jusqu'à ce qu'il ait reconnu publiquement son crime : l'empereur veut pénétrer dans le temple ; Ambroise se place à la porte et lui en défend l'entrée. Huit mois après, l'empereur confessa son péché devant l'église. S'étant dépouillé de son manteau impérial, il se jeta la face contre terre et répéta ces paroles du psaume 119 : *Eternel, je suis extrêmement affligé : fais-moi revivre selon ta parole.* Tout le peuple était en larmes et priait pour l'empereur.

Jérôme vécut longtemps dans un monastère de la Syrie : il passa les 25 dernières années de sa vie dans un couvent à Bethléem, où il s'occupa à écrire un commentaire sur l'Ecriture et divers traités utiles. Le plus important de ses ouvrages fut une traduction latine

de la Bible, qui fut pour les églises d'Occident à peu près la seule source authentique de la vérité, depuis le cinquième jusqu'au seizième siècle; car durant cette longue période, peu d'ecclésiastiques possédaient les langues hébraïque et grecque, dans lesquelles la Bible est écrite. La version de Jérôme, connue sous le nom de Vulgate, fut répandue dans toute l'Europe : des prêtres pieux en firent des milliers de copies qui contribuèrent puissamment à l'instruction et à l'édification de l'église.

Jean Chrysostôme (c'est-à-dire *bouche d'or*, ainsi nommé à cause de son éloquence), était évêque de Constantinople en 398, et prêcha l'Evangile dans cette cité corrompue, avec une grande fidélité et sans faire aucune acception de personnes. Le nombre de ses auditeurs s'élevait quelquefois jusqu'à dix mille. Sa fidélité lui attira beaucoup d'ennemis : il fut envoyé en exil en Arménie. Durant son voyage, il eut à souffrir toutes sortes de mauvais traitemens qui ruinèrent tout-à-fait sa santé déjà affaiblie. Mais dans ses plus rudes épreuves, il ne se lassait point d'annoncer la Bonne Nouvelle du salut; il envoyait des missionnaires aux païens; il partageait son pain avec le pauvre et rachetait les prisonniers des mains des pirates. L'envie de ses adversaires n'était point encore satisfaite. L'empereur lui assigna un autre lieu d'exil; mais il mourut en route au milieu des plus grandes souffrances. Les dernières paroles qui sortirent de ses lèvres furent celles-ci : « Que le Seigneur soit loué

pour toutes ses dispensations! » Telle avait toujours été sa devise. C'est ainsi que s'accomplit dans tous les temps cette parole de Jésus-Christ : quiconque veut être son disciple, doit se charger de sa croix et le suivre.

Nous en avons encore une preuve en Athanase, évêque d'Alexandrie. Ce fidèle serviteur de Dieu défendit avec beaucoup de fermeté la doctrine de la divinité de Jésus Christ, contre les erreurs d'Arius. Il fut cinq fois dépossédé de sa charge, par les ariens; sans cesse en danger de périr, il fut pendant 20 ans en exil. L'an 335 on le cita devant le conseil de Tyr et on l'accusa faussement de divers crimes, entr'autres d'avoir assassiné l'évêque Arsène : ses ennemis présentèrent une boîte contenant la main d'un homme, qu'on prétendit être celle d'Arsène et qu'Athanase avait enduite de sel et portait avec lui pour exercer la magie. A cette vue l'assemblée fut frappée d'étonnement. Les adversaires d'Athanase croyaient remporter la victoire. Mais ce pieux serviteur de Jésus resta parfaitement tranquille et demanda à ses juges, s'ils connaissaient personnellement Arsène. Quelques-uns dirent qu'oui. Alors Athanase ouvrit la porte de la salle et fit entrer un homme couvert d'un manteau. « Est-ce ici l'homme que j'ai assassiné et dont j'ai coupé la main? » dit-il, en écartant le manteau d'Arsène; car c'était cet évêque lui-même, qui par une admirable direction de Dieu, venait justement d'arriver à Tyr.

Ses accusateurs furent confondus. Athanase ne fut pas moins condamné et exilé à Trèves. Dans la suite, il retourna à Alexandrie ; mais il fut bientôt exposé à de nouvelles persécutions ; on l'attaqua de nuit, dans le temple, au milieu de son troupeau. Obligé de s'enfuir, il se retira dans le désert de l'Egypte, auprès de l'hermite Antoine, où il vécut six ans, et mourut en 372, peu de temps après avoir obtenu la permission de retourner au sein de son église.

Augustin, naquit en Afrique l'an 354 : il eut le bonheur d'avoir une mère très-pieuse, nommée Monica, qui priait constamment pour la conversion de son fils ; car bien qu'il eût beaucoup de zèle pour l'étude, il était d'un caractère immoral et faisait la désolation de sa respectable mère. Monica épancha sa douleur dans le cœur de l'évêque Ambroise. « Consolez-vous, lui dit-il ; votre fils pour lequel vous priez avec larmes, ne peut être perdu. » Augustin alla à Milan, auprès d'Ambroise, qui l'instruisit selon la parole de Dieu. Le récit de la conversion de Romains de distinction fit un jour sur lui une impression tellement vive qu'il dit à l'un de ses amis : « Voilà des hommes qui ravissent le royaume de Dieu ; et nous avec toute notre science, nous nous précipitons dans la voie de la perdition. » Aussitôt il courut dans le jardin, se jeta au pied d'un figuier, comme Nathanaël et supplia avec larmes le Seigneur de lui donner un cœur nouveau. Pendant qu'il priait ainsi Dieu, il crut entendre crier à plusieurs reprises d'une cour

voisine : « prends et lis : » Regardant ces mots comme un ordre de Dieu de lire les Ecritures, il ouvrit la Bible et ses yeux tombèrent sur ces paroles : « Marchons honnêtement comme de jour, et non dans les débauches et dans l'ivrognerie, dans la luxure et dans les impudicités, dans les querelles et dans l'envie. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et n'ayez pas soin de la chair pour accomplir ses convoitises[1]. » Ces paroles se gravèrent profondément dans son cœur et dès-lors il prit la ferme résolution de consacrer sa vie au Seigneur Jésus. Il courut vers sa mère et lui apprit quelle grâce le Sauveur venait de lui accorder. Jugez quelle dut être la joie de Monica. Augustin retourna en Afrique, s'appliqua au ministère de l'Evangile et fut élu dans la suite évêque de Hippone. Il mourut dans cette ville, en 430, pendant que les Vandales l'assiégeaient.

Augustin ne fut pas plus exempt des erreurs de son temps que les autres célèbres docteurs dont nous avons parlé : mais la foi au salut gratuit en Jésus-Christ fit toujours la joie et l'espérance de son cœur. Ceux de ses écrits qui nous sont parvenus, renferment des trésors de sagesse et d'expériences chrétiennes, et placent Augustin à la tête des docteurs de l'église à cette époque.

Nous pourrions encore vous parler de plusieurs autres fidèles serviteurs de Christ, dont les noms sont

[1] Rom. XIII, 13, 14.

écrits dans les cieux. Mais on voyait aussi un grand nombre de ministres de l'Evangile indignes de ce titre, et dont l'immoralité exerça la plus pernicieuse influence dans le sein de l'église. Déjà au 4e siècle on dut prononcer des peines très-sévères contre les vices grossiers qui envahissaient les troupeaux du Seigneur. La corruption ne fit qu'aller partout en croissant. Les cours des princes offraient le spectacle le plus affligeant : on y voyait régner, comme au temps du paganisme, l'ambition, la sensualité, la violence, l'artifice et des injustices de toute espèce. Les usages et les superstitions des païens semblaient avoir repris tout leur empire : le dimanche et les jours de fêtes étaient marqués par toutes sortes d'excès : le culte public était déplorablement négligé. La plupart des membres de l'église n'avaient de chrétien que le nom ; au lieu de se repentir sérieusement de leurs péchés, ils s'adonnaient à quelques vaines pratiques religieuses, et croyaient qu'en faisant quelques aumônes ou d'autres prétendues bonnes œuvres, ils pouvaient désarmer la justice divine. L'église d'Orient était plus particulièrement atteinte de cette corruption générale : aussi nous ne devons pas nous étonner que le Seigneur eût préparé pour ces contrées-là un châtiment terrible, dont la rigueur se fit sentir pendant plusieurs siècles dans la chrétienté toute entière.

CHAPITRE XXIII.

Le mahométisme.

(570-732).

L'an 570, naquit à la Mekke, en Arabie, sur les rives de la mer rouge, un homme qui devait causer à l'église chrétienne une plaie plus profonde que toutes celles que lui avaient faites les autres ennemis de l'Evangile. Toutes les persécutions précédentes n'avaient servi qu'à affermir le christianisme, tandis que la propagation violente du mahométisme doit être regardée comme un châtiment de Dieu.

Mahomet était un marchand. Dans ses fréquens voyages que nécessitait son négoce, il apprit à connaître les religions des Juifs et des chrétiens. Appartenant à un peuple descendant d'Ismaël, fils d'Abraham, il trouva dans ces deux religions plusieurs points de contact dont il sut habilement tirer parti et qu'il mélangea avec ses propres inventions, pour en faire une nouvelle doctrine. Il enseignait bien l'existence d'un seul Dieu, mais il se donnait comme un prophète, élevé au-dessus de Moïse et de Christ; il prêchait le fatalisme, c'est-à-dire que tous les événmens

de la vie sont fixés d'avance par une puissance aveugle appelée destin. Il annonçait qu'après la mort le vice est puni et la vertu récompensée. Des prières à heures fixes, la circoncision, les jeûnes, le pèlerinage à la Mekke, l'abstinence du vin, la libéralité envers les pauvres, la polygamie, la jouissance de plaisirs sensuels pendant l'éternité pour les gens de bien, tels sont les principaux points de sa doctrine.

Dès que Mahomet eut atteint l'âge de 40 ans, il prétendit que l'ange Gabriel lui était apparu et lui avait fait de mystérieuses révélations. Une foule d'ames crédules et abusées se rassemblèrent autour de lui: il leur fit croire qu'il était un envoyé de Dieu. Cependant il rencontra plusieurs adversaires qui le forcèrent à s'enfuir à Médine, l'an 622. C'est depuis cette fuite à Médine que les mahométans datent leurs années. Le nombre des sectateurs du faux prophète alla en croissant : l'an 630 il s'empara de Médine, à la tête d'une armée de 10,000 hommes. Dès-lors il s'arma du glaive pour répandre sa doctrine et exigea du roi et de l'empereur, au moyen de ses émissaires, qu'ils le reconnussent comme un envoyé de Dieu. Il mourut, en 632, âgé de 63 ans. Après sa mort, sa doctrine fut consignée dans un livre appelé le *coran*, qui est encore aujourd'hui le code sacré des disciples de Mahomet. Les Kalifes, ses successeurs, conquirent en peu d'années la Syrie, la Palestine, la Perse, la Mésopotamie, l'Egypte et l'Asie-mineure. Quiconque tentait de leur résister était mis à mort : des temples

et des villes entières furent détruits et les malheureux habitans, forcés d'embrasser le mahométisme. Toute l'Afrique septentrionale passa sous le joug des Arabes: il n'y resta aucune trace des églises chrétiennes qui, durant plus de 500 ans, avaient brillé d'un si grand éclat.

Le reste de la chrétienté jouit de quelques années de repos, durant le schisme qui s'éleva au sein du mahométisme, à la suite duquel les mahométans se divisèrent en deux sectes, celle des schiites et celle des sunnites; la première, répandue surtout en Perse, ne puise ses croyances que dans le Coran; la seconde y ajoute les traditions des quatre premiers Califes.

En 668, les musulmans tournèrent de nouveau leurs armes contre les chrétiens, et tinrent pendant sept ans la ville de Constantinople assiégée; mais leur flotte ayant été brûlée par le feu grec ou grégeois, ils furent forcés de lever le siége. Au commencement du siècle suivant, déjà maîtres de toutes les côtes de l'Afrique, jusqu'aux rives de l'Atlantique, ils formèrent le projet de traverser le détroit de Gibraltar, de se jeter sur l'Espagne et de traverser toute l'Europe méridionale pour attaquer de nouveau Constantinople. Les Goths, alors maîtres de l'Espagne, s'opposèrent à eux; mais leur roi perdit la vie dans une sanglante bataille. Les Arabes (ou Sarrasins), franchirent les Pyrénées et pénétrèrent jusqu'à Lyon et Besançon. La France et l'Allemagne tremblèrent à leur approche; car elles étaient menacées des mêmes ravages que ceux

que les Barbares y avaient exercés 500 ans auparavant. Mais Charles Martell défit les Arabes dans la bataille de Poitiers (octobre 732), et les refoula en Espagne, d'où ils n'osèrent plus sortir.

Les 7e et 8e siècles furent donc une période de deuil et de larmes pour l'église chrétienne: des millions de fidèles périrent dans les combats; un grand nombre de temples furent détruits et des communautés tout entières décimées par le glaive des Arabes, renièrent la croix de Christ pour se ranger sous l'étendard du faux prophète. L'église d'Orient offrait le désolant spectacle que le prophète Esaïe a si bien dépeint dans ces paroles: « Votre pays n'est que désolation, et vos villes sont en feu; les étrangers dévoreront en votre présence votre pays, et cette désolation sera comme une ruine faite par des étrangers. La fille de Sion est abandonnée comme une cabane dans une vigne, comme une loge dans un champ de concombres, comme une ville serrée de près. Si l'Eternel des armées ne nous eût réservé quelque petit reste, nous aurions été comme Sodome; nous serions devenus semblables à Gomorrhe [1]. »

[1] Esaïe I. 7-9.

CHAPITRE XXIV.

Progrès de l'Evangile durant cette période dans l'Europe septentrionale.

(685-722).

Transportons-nous de nouveau en Allemagne. Vers le milieu du 7e siècle, Amand et Rupert répandirent dans les contrées baignées par le Danube la précieuse semence de l'Evangile que les Barbares y avaient étouffée. Peu de temps après, cette céleste lumière pénétra dans la Thuringe encore idolâtre. En 685, un moine irlandais, nommé Kullen ou Kilian, s'établit à Wurzbourg, où résidait le duc Godsbert, plongé dans les ténèbres du paganisme. Les habitans de ces contrées adoraient les idoles des peuples de la Germanie, Odin, Thor et Freya; et avaient en outre deux divinités particulières, Holla et Pusterich. Cette dernière était une statue d'airain, haute d'environ trois pieds et ayant un ventre d'une énorme grosseur, la main droite sur la tête et la gauche sur le genou; elle était creuse et pouvait contenir neuf mesures d'eau. Sa bouche hideuse était représentée par deux trous ronds. Les jours de fêtes, on emplissait d'eau

cette statue et l'on fermait hermétiquement chaque ouverture, puis on allumait un grand feu au-dessous pour faire bouillir l'eau. L'expansion de l'eau faisait sauter les bouchons avec grand bruit, et deux jets d'eau bouillante jaillissaient sur les assistans. Telles étaient les divinités auxquelles les Germains adressaient leurs hommages et qu'ils adoreraient encore, comme font les Hindous, si Dieu, riche en miséricorde, ne leur eût pas fait parvenir son précieux Evangile.

Kullen annonça la Bonne-Nouvelle avec le plus grand succès : le duc Godsbert fut le premier à recevoir le baptême. Plusieurs de ses gentilshommes suivirent son exemple. Mais le Seigneur permit que Kullen eut le même sort que Jean-Baptiste. Godsbert, nouvel Hérode, avait épousé Geilane, femme de son frère. Kullen attendit d'avoir toute la confiance du prince pour lui représenter qu'une telle union était coupable et qu'il devait la rompre. Quelque pénible que cette résolution fût pour le duc, il promit de répudier sa femme, mais seulement après son retour d'une campagne qu'il allait entreprendre. Durant son absence, Geilane fit jeter le serviteur de Dieu et ses compagnons dans une prison, où ils furent décapités, l'an 688. Leurs corps furent ensevelis dans une étable, revêtus de leurs habits cléricaux et tenant à la main le livre des Evangiles et un ciboire.

Vers le même temps, Omer, Landebert et Hubert, firent les premières tentatives pour introduire la lumière du christianisme en Brabant et en Flandres.

La Frise devait aussi avoir part à cet inestimable bienfait : douze ministres de la Parole, appartenant pour la plupart à la famille royale, partirent d'Angleterre pour aller y publier le message de la paix. Leur chef était Willibrord. L'an 690, ils s'établirent à Utrecht, mais ils trouvèrent les Frisons peu disposés à changer leurs idoles contre le christianisme : leur roi Radbod se montra leur ennemi. Les Saxons de la rive droite du Rhin ne leur firent pas un meilleur accueil. Deux des missionnaires, les frères Ewald, furent massacrés par ces pauvres païens. Suidbert porta l'Evangile dans les parties montagneuses de cette contrée et bâtit un couvent dans une île du Rhin, où est actuellement Kaiserworth. Après bien des mécomptes de toute espèce, Willibrord parvint à s'établir dans la Frise ; il obtint de tels succès que le roi Radbod lui-même se décida à se faire baptiser. Il était sur le point de recevoir l'eau du baptême, lorsque se retournant vers le ministre du Seigneur, il lui demanda : que penses-tu de mes ancêtres ? Crois-tu que le plus grand nombre d'entre eux soit dans le Paradis ou en enfer ? — Je ne crois pas, répondit le missionnaire, qu'ils soient en Paradis. — Dans ce cas-là, je préfère aller où ils sont, dit Radbod. En même temps il sortit du baptistère, bien résolu de ne jamais être chrétien. Il mourut peu de temps après, et sa mort prématurée fut accompagnée de circonstances qui la firent regarder comme un châtiment de Dieu. Cet événement frappa de terreur

les Frisons : plusieurs d'entre eux se hâtèrent de demander le baptême pour éviter le châtiment qui avait frappé leur roi. On vit alors s'élever plusieurs temples : les bocages consacrés aux faux dieux furent détruits et les prédicateurs de l'Evangile purent en toute liberté se consacrer à leur œuvre. C'est ainsi qu'après 30 années de travaux, Willibrord eut la joie de recueillir une abondante moisson.

CHAPITRE XXV.

Travaux de Winfried, de Sturm et de divers autres évangélistes.

(722-826.)

En 722, un missionnaire anglais, nommé Winfried, arriva un soir dans un couvent près de Trèves et y passa la nuit. Etant à table, il vit un jeune garçon de 15 ans qui lisait un chapitre de la Bible en latin. « Comprends-tu ce que tu lis si bien? Pourrais-tu me le traduire en allemand? » lui demanda Winfried. L'enfant se mit à relire le même chapitre et avoua qu'il était incapable de le traduire. Alors Winfried lui expliqua le passage en question et adressa une pressante exhortation à tous ceux qui étaient à ta

ble. Le cœur du jeune homme fut tellement touché, qu'il déclara aussitôt à sa tente, abbesse du couvent, qu'il voulait suivre cet homme pour apprendre de lui à connaître le sens des Saintes Ecritures. Aucune représentation ne put le détourner de son projet. « Si vous ne voulez pas me donner un cheval pour voyager avec lui, dit-il, je le suivrai à pied. » L'abbesse crut voir dans la fermeté de ce jeune homme quelque chose de surnaturel et le laissa partir avec Winfried. Il s'appelait Gregoire, et fut un des évangélistes les plus distingués du nord de l'Allemagne.

Winfried, accompagné du jeune Grégoire, se fixa à Amœnebourg, dans la Hesse. Ce fidèle serviteur de Dieu y prêcha l'Evangile avec beaucoup de force et parcourut tout le pays pour montrer aux habitans, autant par ses actions que par ses paroles, toute la vanité de leurs idoles. Il vit un jour, près de Geismar, (dans la Hesse-inférieure), un énorme chêne, regardé comme la demeure de la principale divinité du pays. Winfried prit une grosse hache et se mit aussitôt en devoir d'abattre l'arbre si révéré. Plusieurs païens le voyant de loin furent consternés d'une telle témérité et ne doutèrent point que le feu du ciel ne descendît sur le sacrilège. Mais Winfried redoubla ses coups; le chêne ébranlé tomba à ses pieds avec un grand fracas. Les païens, voyant que la plus puissante de leurs divinités n'était pas assez forte pour repousser un tel outrage ou pour châtier le coupable, prirent la résolution de se faire baptiser, et demandèrent à

Winfried de construire un temple chrétien avec le bois du chêne et sur le lieu même qu'il occupait.

On rapporte de Winfried plusieurs autres actes de ce genre. Partout où il porta ses pas avec ses compagnons d'œuvre, il prêcha avec beaucoup de force dans la langue du pays qu'il possédait très bien. De tous côtés accouraient à lui des foules d'auditeurs tellement nombreuses qu'il était souvent obligé de tenir ses assemblées en plein air. Son exemple excita l'émulation de plusieurs chrétiens d'Angleterre. On vit même des femmes traverser la mer, pour venir annoncer l'Evangile aux pauvres païennes de l'Allemagne. C'est ainsi que Chunitrud enseigna les femmes idolâtres en Bavière, Thekla à Kitsingen et à Ochsenfurt ; Lioba, parente de Winfried, à Wurtzbourg, et sa sœur, Waldburgis, dans la Thuringe. Cette dernière travailla à l'œuvre du Seigneur pendant vingt-cinq ans et avec de grandes bénédictions.

Un des disciples de Winfried, nommé Sturm, d'une famille noble de Bavière, se sentit pressé de construire un couvent dans les vastes déserts qui couvraient encore l'Allemagne. Il s'embarqua avec quelques-uns de ses frères dans un canot et remonta la Fulde, pour chercher un lieu convenable à la réalisation de son projet; mais ils furent obligés de revenir sans avoir pu accomplir leur dessein. Cependant Sturm se remit seul en route, monté sur un âne, et parcourut les contrées les plus sauvages, en chantant à haute voix des psaumes et en priant dans le silence

de son cœur. Lorsque la nuit le surprenait, il s'arrêtait au pied d'un chêne, coupait des branches et s'en faisait pour lui et pour sa monture, un rempart contre les bêtes féroces qui peuplaient cette forêt. Un jour il rencontra une troupe de Slaves sauvages, nuds, qui allaient se baigner dans la rivière, et qui l'entourèrent en lui demandant d'un ton moqueur : « Où vas-tu ? » — « Plus avant dans la forêt, » répondit Sturm sans s'émouvoir, et il continua sa route. Il arriva enfin dans une contrée baignée par la Fulde, qui lui parût propre à l'exécution de son dessein. Winfried alla le joindre, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils gravirent d'abord une colline boisée et implorèrent la bénédiction du Seigneur sur leur entreprise et se mirent à l'œuvre avec joie. Telle fut l'origine du fameux couvent de Fulda, fondé en 745, d'où sortirent, dans les siècles suivans, plusieurs docteurs célèbres de l'église d'Allemagne.

Ce fut Windfried qui oignit Pepin, roi des Francs; dès lors il forma le projet de retourner dans la Frise où il avait commencé, 48 ans auparavant, à porter la lumière de l'Evangile. C'est là qu'était mort Willibrord, après cinquante ans de pénibles travaux; il avait laissé un grand nombre de pieux disciples ; mais cette portion du champ du Seigneur avait besoin d'un homme tel que Winfried. Il était déjà âgé de 74 ans, quand il entreprit son dernier voyage missionnaire dans la Frise. Malgré cela il parcourut tout le pays avec toute la vigueur d'un jeune homme. Le Seigneur

bénit puissamment ses travaux ; les temples des idoles furent convertis en maisons de prières ; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans reçurent le saint baptême. Un jour de fête chrétienne, après avoir convoqué tous les Frisons baptisés, pour une assemblée générale de culte qui devait se tenir en plein air, il arriva de bonne heure à l'endroit marqué. Une troupe de païens armés de hallebardes s'avancèrent contre lui, pour tuer l'ennemi de leurs idoles. Les diacres de Winfried s'apprêtèrent à le défendre ; mais il s'y opposa, et se tournant vers eux, il leur dit : « Prenez courage, mes frères, et ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps et qui ne peuvent pas tuer l'âme! Réjouissez-vous au Seigneur. Placez en lui toute votre espérance. Supportez avec courage le court instant de la mort, pour régner éternellement avec Christ. » A peine achevait-il ces mots, que les païens se jetèrent sur le faible troupeau des serviteurs de Dieu et les massacrèrent tous. Ainsi mourut Winfried, le 5 juin 755 ; il donna sa vie pour son Maître qu'il avait servi durant un demi-siècle, au milieu des veilles et des prières, et à travers des périls et des misères de toute espèce. Il mérita le titre d'Apôtre des Allemands ; car personne ne déploya autant de zèle, de courage et de persévérance pour la conversion de ce peuple.

Après la mort de Winfried, son disciple Grégoire devint abbé du couvent d'Utrecht. Il prépara plusieurs hommes pieux de la France, de l'Angleterre, de la

Frise, de la Thuringe et de la Saxe, pour porter le flambeau de l'Evangile dans le nord de l'Europe. Grégoire était tendrement aimé de tous ses disciples. Lorsque sa dernière heure approcha, ils se rangèrent en pleurant autour de son lit. Le vieillard, âgé de 70 ans, réunit toutes ses forces pour les bénir; puis il ajouta : «Aujourd'hui je dois prendre congé de vous.» Il se fit transporter à l'église devant l'autel, pria à genoux, célébra la Cène du Seigneur et rendit l'esprit.

Jusqu'à cette époque les païens embrassaient volontairement l'Evangile; on n'avait encore usé d'aucun moyen de contrainte à leur égard; la prédication seule de la Parole du salut déployait au milieu d'eux sa bienfaisante efficace. Mais il n'en fut plus ainsi quand Charlemagne fut monté sur le trône de France. Ce puissant monarque, qui régnait sur la plus grande partie de l'Europe, se mit à employer la force pour amener les gentils au christianisme. Pendant 30 ans il combattit les Saxons dans le but de les convertir. Son exemple fut suivi par ses successeurs. Des peuples entiers embrassaient l'Evangile; mais quelles conversions que celles-là! Le vrai christianisme était méconnaissable et s'altérait de plus en plus. Ce n'était qu'un paganisme christianisé. Des peuples sauvages ne faisaient que changer leurs idoles contre celles des saints; ils apprenaient à faire le signe de la croix, à s'agenouiller devant des statues et à réciter quelques prières. Aussi n'était-il point rare de voir des provinces entières retourner à l'idolâtrie peu d'années après avoir embrassé le christianisme.

Il y eut pourtant encore de fidèles serviteurs de Dieu qui consacrèrent toutes leurs forces à l'avancement de son règne parmi les gentils; nous ne citerons que Willehad, en Saxe; Lindger, en Wesphalie; Anschar, en Danemark et en Suède; Rembert, dans le Brandebourg; mais il n'en est pas moins vrai que vers la fin de cette période, la plupart des conversions étaient indignes de ce nom. Bien des âmes étaient entraînées vers le christianisme par des motifs purement charnels: des avantages temporels, l'exemple de l'empereur, des rois ou des princes qui avaient embrassé la religion chrétienne, ou bien la crainte d'encourir le déplaisir de leurs chefs, tels étaient les mobiles qui les portaient à demander le baptême plutôt qu'une foi vivante à Jésus-Christ. En voici un exemple remarquable. Harald, roi de Danemarck, s'étant fait baptiser l'an 826 avec toute sa famille et une suite nombreuse à Ingelheim, sur le Rhin, résidence de l'empereur Louis-le-Débonnaire, avait reçu de ce monarque de magnifiques présens. A la fête de Paques, il arrivait ordinairement à la cour de l'empereur plusieurs danois pour demander le baptême; à leur arrivée ils recevaient en présens des armes et des vêtemens. Un jour on en vit arriver un si grand nombre pour se faire baptiser qu'on n'eut pas assez d'habits blancs pour en fournir, selon l'usage, à chaque candidat. L'empereur commanda qu'on leur donnât à la place des fourreaux de lin. Un danois de haut rang qu'on venait de baptiser dans un de ces

fourreaux, s'écria plein de colère, au moment où il sortait de l'eau : « Voilà déjà vingt fois que je suis venu ici et l'on m'a toujours donné les plus beaux habits ; celui-ci est indigne d'un guerrier ; il n'est bon que pour un conducteur de porcs. » Quoi qu'il en soit, ce christianisme corrompu se répandit en Bohême, en Moravie, en Hongrie, en Pologne et en Russie. Reconnaissons toutefois que là où il prit racine, il détruisit plusieurs coutumes barbares et y implanta les premiers germes de la civilisation.

CHAPITRE XXVI.

La vie chrétienne s'éteint de plus en plus.

(500-1073).

Le torrent de la corruption envahissait de plus en plus l'église. « Il n'y eut, dit le cardinal Bellarmin, aucune époque plus malheureuse que celle-ci, car les princes de la terre et les papes eux-mêmes étaient plongés dans l'incrédulité. » Baronius, autre cardinal, qui a vécu après la réformation, disait en parlant du 10e siècle : « On peut appeler ce siècle, le siècle *de fer*, à cause de la dureté des cœurs ; le siècle de *plomb*, à cause de sa méchanceté toujours croissante, et le siècle *de*

ténèbres, à cause de l'ignorance profonde des docteurs. On voyait l'abomination de la désolation dans le temple. Tout ce que l'église avait souffert sous les empereurs païens ou de la part des plus fameux hérésiarques, n'était qu'un jeu d'enfant à côté des fléaux qui la ravageaient alors. Quelle honte de voir des femmes impudiques régner dans la capitale du monde, disposer des siéges épiscopaux et placer leurs infâmes complices dans la chaire de Saint-Pierre! Christ dormait dans la nacelle et il n'y avait personne qui l'éveillât. »

Le pouvoir des évêques de Rome s'augmentait de jour en jour. Successeurs prétendus de l'apôtre Pierre à qui le Seigneur avait fait personnellement, disaient-ils, la promesse contenue dans Math. XVI. 18. 19, ils se placèrent audacieusement à la tête de tous les évêques de la chrétienté, et s'arrogèrent le droit de trancher toutes les questions ecclésiastiques. Le pape Boniface III obtint, en 607, de l'empereur grec Phocas, le titre d'*Evêque universel* et fit placer son église à la tête de toutes les autres. Le pape Constantin I se fit baiser les pieds par l'empereur Justinien II; puis, la dispute qui eut lieu dans la première moitié du VIIIe siècle au sujet de l'adoration des images, fournit aux pontifes romains l'occasion d'excommunier les empereurs d'Orient et de soustraire entièrement Rome à leur domination. Pepin et Charlemagne, rois des Francs, abandonnèrent à l'évêque de Rome la propriété de toute la contrée qui environne cette ville; le

pape devint dès lors prince temporel, malgré la défense formelle de Jésus-Christ (Luc XXII. 25. 26). Le pape Grégoire VII, dont nous aurons à parler dans la prochaine période, réunit toute son adresse et tous ses efforts pour consolider un pareil pouvoir : il n'y réussit que trop bien.

Si les chefs de l'église étaient si corrompus, que devaient être les simples ecclésiastiques? Les évêchés et les autres postes un peu éminens se vendaient à prix d'argent et étaient regardés comme un moyen de s'enrichir. La plupart des prêtres étaient si ignorants, qu'ils pouvaient à peine réciter par cœur leurs prières en latin : plusieurs d'entr'eux n'avaient jamais appris à lire. On voyait des évêques qui se livraient au meurtre et au pillage. Ils s'adonnaient presque tous au métier des armes. L'évêque Gérold, de Mayence, faisant la guerre aux Saxons avec le duc des Franck, fut tué dans un combat singulier. Son fils, nommé Gewielieb fut appelé par le duc à lui succéder. Dans une nouvelle campagne que Gewileieb entreprit avec le même duc, il envoya un de ses écuyers dans le camp des Saxons, pour découvrir le meurtrier de son père. Le meurtrier fut trouvé et consentit à avoir une entrevue amicale avec l'évêque. Le guerrier saxon traverse le Vesen à cheval, en toute confiance ; dès que Gewielieb le voit, il s'élance dans la rivière à sa rencontre et lui plonge son épée dans le cœur, en s'écriant : « C'est ainsi que je venge mon père. » L'évêque rentra à Mayence, où il reprit ses fonctions épiscopales, sans

que son église fût le moins du monde scandalisée de sa conduite.

Charlemagne fit tout ce qui était en son pouvoir pour remédier à de pareils désordres : il réunit autour de lui des hommes pieux et instruits, fonda des écoles, améliora le chant sacré et détruisit divers abus. Mais la plaie était trop profonde ; il n'était en la puissance d'aucun homme de purger l'église des immondices dont elle était remplie. De toute part on perdait de vue les choses invisibles pour s'attacher à celles qui ne sont que visibles ; la superstition la plus grossière prenait la place de la foi. Ce n'était plus en Christ crucifié et glorifié que l'on plaçait toute son espérance ; mais on attachait la plus grande efficace au signe de la croix, à l'adoration d'un crucifix ; la chrétienté marchait sur les traces de ces Israëlites du temps de Jéroboam qui adoraient le serpent d'airain que Moïse avait élevé dans le désert. La foi des premiers hérauts de l'Evangile et des bienheureux martyrs était éteinte ; on croyait la remplacer en recueillant leurs ossemens et d'autres reliques, pour leur rendre un culte et se prosterner devant leurs images. Déjà au 5e siècle on commençait à adorer l'image de Jésus, de Marie, des apôtres, des martyrs et d'autres saints personnages ; au 7e siècle on se mit à invoquer les saints et à les regarder comme des intercesseurs auprès de Dieu. On plaça aux deux premiers jours de novembre, deux des principales fêtes, l'une en l'honneur de *tous les saints*, et l'autre en commémoration

des *morts*. L'origine de la Toussaint remonte au commencement du 7e siècle. Le pape Boniface IV ayant obtenu de Phocas, le célèbre temple appelé Panthéon, à Rome, en fit une église qu'il dédia à la vierge et aux saints, dès lors la fête de la Toussaint fut instituée. Dans les premières années du 9e siècle, Crégoire IV ordonna que cette fête fût célébrée dans toute la chrétienté le premier jour de novembre. Celle des *Trépassés* ou des morts, devint aussi générale, dès que saint Odilon, abbé de Cluny, l'eût établie dans son diocèse, vers la fin du 10e siècle. C'est ainsi que le christianisme devenait de plus en plus méconnaissable. Le paganisme s'était jeté dans l'église de Christ. Le culte des images rencontra une vive et longue opposition dans l'église grecque. Quoique Charlemagne l'eût fait condamner dans le concile de Francfort, ce culte se répandit comme un torrent bourbeux dans l'Occident et fut imposé par les papes eux-mêmes. Il ne manquait plus à cette affreuse apostasie que de poursuivre par le fer et par le feu, ceux qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Bahal : c'est ce dont nous serons bientôt témoins.

CHAPITRE XXVII.

Premières traces des Vaudois.

Cependant le Seigneur n'avait pas entièrement abandonné son église ; il était encore des ames qui gémissaient de la corruption générale et qui combattaient de toutes leurs forces contre les erreurs de l'église de Rome. On aurait en effet lieu de s'étonner que parmi ceux qui possédaient la Parole de Dieu, il ne se fût trouvé personne de disposé à juger l'état de l'église d'après les oracles du Seigneur, et à protester contre cette désolante dégénération. C'est dans les sombres vallées des Alpes de l'Italie que vivaient ces fidèles gardiens de la vérité, dont l'histoire fait mention. On les nommait Wallenses ou les *hommes des vallées;* il est tout-à-fait probable que ces chrétiens ont la même origine que les Vaudois des vallées du Piémont dont nous parlerons bientôt. Nous ne devons pas être surpris qu'une communauté qui s'était séparée de l'église générale, et qui cherchait à servir à l'écart le Seigneur, n'ait rien écrit sur son histoire et que nous ne possédions aucun document authentique sur son origine et sur sa paisible destinée.

On voit se balancer sur la mer atlantique une plante marine qui atteint une longueur de plus de 800 pieds; mais on n'en aperçoit que la sommité fleurie. Sa racine se perd dans la profondeur de la mer et échappe au regard du navigateur. Il en est de même de l'église des Vaudois. L'histoire se tait sur son origine précise et ne nous offre que quelques indices sur lesquels nous croyons devoir nous arrêter un instant.

A la vue des ténèbres et de la corruption répandues dans l'église, les chrétiens restés fidèles à la vérité s'attachèrent de plus en plus à la Sainte Parole et s'efforcèrent de conserver parmi eux les enseignemens des apôtres. Un nombre considérable de ces enfans de Dieu, ne voulant participer en rien à l'apostasie de Rome, s'étaient retirés déjà au 8e siècle et même plus tôt selon quelques historiens, dans les profondes vallées des Apennins, où ils vivaient en paix loin des regards des papes et de leurs adhérens. Ces chrétiens et leurs descendans faisaient remonter leur confession de foi jusqu'aux premiers temps de l'église et même jusqu'aux apôtres. D'après d'anciennes traditions Paul lui-même aurait fondé une église dans les Apennins, quand il traversa l'Italie en allant de Rome en Espagne, après sa première captivité. Nous ne donnons point ceci comme un fait authentique. Quoi qu'il en soit, il est certain que lorsque cette église vint à la connaissance des partisans de Rome, elle existait déjà depuis longtemps. Il est plus facile de compren-

dre comment elle put conserver sa foi primitive dans des montagnes presque inaccessibles, que d'expliquer comment elle aurait pu en acquérir une aussi pure au milieu de la corruption croissante de l'église. On a remarqué que les siècles n'apportent presque aucun changement dans les mœurs, dans le langage, dans le costume, dans les superstitions des habitans des hautes montagnes. C'est ainsi qu'on parle encore de nos jours la langue romanche dans les vallées de la Haute Rhétie, dans la Haute et dans la Basse Engadine, et que les chants d'Ossian sont depuis plus de 1000 ans dans la bouche des montagnards écossais. Aussi longtemps que la Parole de Dieu n'était pas anéantie (elle ne le sera jamais), on pouvait toujours espérer un renouvellement de l'église déchue : mais le cœur est réjoui d'apprendre que pendant que le torrent dévastateur de la corruption envahissait de toutes parts l'église chrétienne, il était dans les vallées ignorées des Alpes, un petit troupeau qui servait Dieu en esprit et en vérité ; monument admirable de la fidélité du Seigneur qui a déclaré que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son église.

TROISIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LE PAPE GRÉGOIRE VII JUSQU'A LA RÉFORMATION.

(Depuis l'an 1073 à l'an 1517).

CHAPITRE XXVIII.

Extension du christianisme, durant cette période.—Schisme d'Orient et d'Occident.

(1073-1283).

Le Seigneur avait permis que les églises d'Orient, fondées par les apôtres et par leurs successeurs, fussent frappées du glaive musulman : terrible salaire de leur éloignement de la foi chrétienne. Les voies par lesquelles il étend et affermit son règne confondent souvent toutes les prévisions de l'homme. Qui aurait dit qu'une contrée où le christianisme avait été imposé par la force des armes, deviendrait plus tard un foyer de lumière pour toute l'église couverte de ténèbres et même pour le monde entier? C'est pourtant ce qui

eut lieu dans la Saxe, dont les habitans, comme nous l'avons dit, avaient été contraints par Charlemagne à recevoir le baptême. La Saxe, à l'époque de la réformation, brilla d'une vive clarté. C'est ainsi que souvent le Seigneur renverse ce que les hommes admirent et comble des plus riches bénédictions ce qu'ils couvrent de leur mépris. Il peut dessécher de grands fleuves et faire jaillir l'eau d'un rocher. Ne méprisons donc jamais les jours des petits commencemens dans lesquels son œuvre semble se faire connaître d'une manière si imparfaite. Qui sait quels fruits sortiront de ce faible germe, lorsqu'il aura été rafraichi des eaux de la grâce céleste?

Les Normands de la Suède, de la Norwège et du Nord de la France, avaient été amenés à la profession de l'Evangile vers la fin de la période précédente; la même œuvre se poursuivait chez les Vandales entre l'Elbe et l'Oder, ainsi qu'en Moravie et en Bohême. Vers la fin du 10e siècle, le christianisme pénétrait dans la solitaire Islande et jusqu'au Groënland. Otto, évêque de Bamberg, travaillait avec succès au milieu des païens de la Poméranie. Les sauvages habitans de l'île de Rügen furent forcés par les armes des Danois à abandonner leurs idoles et à recevoir le baptême. Vicélinus prêcha pendant trente ans (jusqu'à 1154) parmi les Slaves du Holstein et des contrées voisines, et brilla comme un flambeau éclatant dans ces temps de sombres ténèbres. Ce fut aussi par la force des armes que le christianisme fut établi

dans l'Esthonie et dans la Courlande, ainsi que dans la Prusse qui combattit pendant cinquante-trois ans contre les chevaliers de l'ordre Teutonnique (de 1230 à 1283). Ces peuples ne devaient pas faire grand cas d'une religion qu'on leur apportait à coups de sabres; mais leurs descendans en éprouvèrent les bienfaits. Un siècle plus tard, la Lithuanie reçut aussi la lumière de l'Evangile. Ce ne fut qu'à la fin du 15e siècle sous le règne de Ferdinand, que les Maures musulmans furent entièrement chassés de l'Espagne: peu après, en 1492, la découverte de l'Amérique ouvrit un nouveau champ à la propagation du christianisme; mais la découverte du nouveau monde fut souillée de tant de crimes, et la religion que les Espagnols y importèrent, ressemblait si peu à la religion du Christ, que nous n'avons nulle envie d'entrer ici dans aucun détail.

L'église chrétienne n'a que trop ressemblé, excepté peut-être dans le premier siècle, à ces juifs connus sous le nom de Zélotes, qui, durant le siége de Jérusalem, se livraient à des divisions intestines les plus acharnées. Les chrétiens n'étaient pas assez sages pour suspendre leurs querelles afin de mieux s'opposer aux attaques réitérées de leur ennemi commun. Ils en furent sévèrement punis. Lorsque l'église d'Orient eut reçu le coup mortel que lui porta le mahométisme, on aurait dû s'attendre à ce que les chrétiens de l'Europe eussent rapproché leurs rangs pour résister à leurs adversaires. Mais il n'en fut point ainsi; un

schisme complet éclata au milieu d'eux ; ce déplorable schisme fut occasionné, non pas tant à cause de quelques différences dans la doctrine ou dans la discipline, que par suite des contestations survenues entre l'évêque de Rome et celui de Constantinople. Le premier voulait dominer sur toutes les églises ; et le second ne voulait reconnaître aucun maître. Après une longue lutte, la division s'opéra sans aucun espoir de rapprochement. L'église universelle fut partagée en deux : l'église romaine et l'église grecque. L'empire grec déjà affaibli par les armes des Arabes et abandonné par l'Occident, n'était plus capable de protéger, contre les mahométans, ses établissemens chrétiens et fut plus d'une fois dans le plus grand péril. Les Mongoles, conduits par Gengiskan, puis par Tamerlan, avaient envahi l'Europe, tenu la Russie sous leur puissance pendant deux siècles, ravagé la Pologne et s'étaient répandus jusqu'en Silésie. L'église d'Orient eut beaucoup à souffrir; presque tout ce que les Arabes avaient laissé debout en Asie, fut renversé par ces barbares. Tandis que l'empire grec avait continuellement à combattre les Sarasins et les Turcs, l'Occident n'était pas exempt de troubles. Les Sarasins s'étaient établis en Sicile et dans le midi de l'Italie. En Espagne, les chrétiens avaient sans cesse à lutter contre les Maures qui avaient envahi le pays; l'Allemagne était toujours attaquée par les peuplades encore païennes.

CHAPITRE XXIX.

Fléaux divers. La peste. Les croisades.

La peste s'était déjà répandue depuis l'Egypte dans tout le monde, dès l'an 544 ; elle enleva pendant longtemps à Constantinople plus de 10,000 victimes par jour. En 717 cet horrible fléau reparut dans cette vaste cité avec une nouvelle fureur et fit périr trois cent mille ames, dans le courant de trois années. En 825, sous le règne de Louis-le-débonnaire, elle dépeupla presque toute la France et l'Allemagne. Ses ravages furent encore plus terribles en 1345. Elle s'avança depuis l'Orient et porta partout la désolation et la mort ; 24 millions d'ames périrent en Orient. Elle envahit bientôt la Grèce et l'Italie. On compta 100,000 morts à Venise et 60,000 à Florence. Le fléau dévastateur décima la France et l'Allemagne. Dans les contrées qui furent le moins maltraitées, il mourait deux personnes sur trois ; dans quelques lieux ; quatorze, seize, sur vingt. Il y eut des localités où il ne resta pas un seul adulte. L'Allemagne compta ses victimes par millions. A Lubeck il mourut 1500 per-

sonnes en 4 heures de temps. Au mois d'Août 1348 la peste pénétra en Angleterre et atteignit Londres le premier Novembre. On ensevelit dans le cimetière de la petite ville de Yarmouth 7052 morts dans l'espace d'un an. A Norwich il périt en 6 mois 53,374 personnes. On acheta dans les environs de Londres un vaste champ pour enterrer les morts. Quand le fléau eut cessé ses ravages, on éleva sur cette immense fosse un monument portant cette inscription écrite en latin :— «A la mémoire des 50,000 victimes qu'à faites la peste 1349 et dont les restes mortels reposent ici. O Dieu, aie pitié de leurs ames! Amen! ». —

Cette affreuse épidémie dura un an en Angleterre; ses ravages s'étendirent dans tout le reste de l'Europe. Les bœufs, les moutons et les autres bestiaux, privés de leurs bergers, erraient dans les campagnes et occasionnaient de grands dommages. Les moissons se perdaient dans les champs, faute de bras pour les recueillir, et la famine qui s'en suivit vint mettre le comble à tous ces maux. — Les Juifs furent alors victimes de la plus horrible superstition. On crut qu'ils avaient empoisonné les fontaines. C'en fut assez pour les exposer aux plus cruels traitemens : des milliers furent massacrés et jetés aux flammes. Cet affreux fanatisme ne prouve que trop bien que le châtiment de Dieu n'avait pas atteint son but et n'avait pas porté les hommes à la repentance.

Une peste d'un autre genre, qui fit aussi périr bien des millions d'hommes, éclata en France, vers la fin

du 11e siècle et se répandit dans presque toute la chrétienté. Je veux parler des croisades. Déjà au 4e siècle les chrétiens s'étaient imaginés que c'était une œuvre méritoire pour le pardon des péchés que d'aller en pèlerinage à Jérusalem, et de faire des prières sur le lieu-même où Jésus avait souffert ou dans l'endroit qu'on supposait avoir été son tombeau. Telle fut l'origine des pèlerinages au saint sépulcre. Mais depuis que les Turcs s'étaient emparés de la Palestine, les pèlerins se voyaient exposés à toutes sortes de mauvais traitemens. Un de ces pèlerins, nommé Pierre d'Amiens, de retour de son voyage, sollicita le pape à engager toute la chrétienté à arracher le saint sépulcre des mains des infidèles, pour que les chrétiens ne fussent plus inquiétés dans leur pèlerinage. Pierre alla de ville en ville, de pays en pays et prêcha avec beaucoup de zèle pour porter les chrétiens à prendre part à cette conquête, promettant, au nom du pape, l'entrée dans le ciel à quiconque s'associerait à une œuvre si méritoire. De toutes parts accoururent de grandes troupes qui prirent pour signe commun une croix rouge placée sur leurs épaules, d'où l'expédition prit le nom de *croisade*. L'an 1096, on vit partir pour la Palestine, sous la conduite de Godefroi, duc de Bouillon, une armée de plusieurs centaines de mille combattans. Jérusalem fut conquise l'an 1099, mais il ne revint de cette innombrable armée que 60,000 hommes. Godefroi fut nommé roi de Jérusalem. Il mourut peu après sa sanglante victoire. Ses succes-

seurs eurent sans cesse à combattre contre les belliqueux Musulmans. Malgré cela, tous les chrétiens d'Occident brûlaient du désir de se ranger sous les drapeaux des croisés; les enfans mêmes voulaient aller cueillir ces tristes lauriers: une troupe de 100,000 d'entr'eux se mit en route pour Jérusalem; mais la plupart succombèrent avant d'avoir franchi les frontières de leur patrie.

Presque tous les princes de l'Europe allèrent à Jérusalem avec de nombreuses armées, ce qui n'empêcha pas cette ville de retomber en 1187, au pouvoir des Musulmans. Les puissances de l'Occident ne purent parvenir, malgré tous leurs efforts, à y fonder un empire permanent. Plus de 6 millions d'hommes périrent dans cette folle entreprise. Une seule place restait encore au pouvoir des chrétiens; c'était Ptolémais (ou Saint-Jean d'Acre); mais l'an 1291, elle fut reprise par les Turcs.

Les croisades n'ont en rien profité au vrai christianisme; le commerce en a retiré quelques avantages; mais que de sang a été versé! Dès-lors l'empire grec pencha de plus en plus vers sa ruine, tandis que les Turcs consolidaient le leur; enfin l'an 1453, Constantinople et tout l'empire grec tomba en leur pouvoir; on les vit alors s'avancer jusqu'aux frontières de la Hongrie et de là menacer plus d'une fois l'Allemagne.

CHAPITRE XXX.

Profonde ignorance à cette époque. — Indulgences.

(1073-1431).

Quelle ne devait pas être l'ignorance du peuple, puisqu'il croyait acquérir le salut au moyen de ces guerres aventureuses et insensées! Combien ils devaient être étrangers à la vie de Christ, ces pauvres aveugles qui pensaient avoir tout obtenu s'ils pouvaient s'emparer d'un tombeau. Que la superstition de ces temps était impie et ridicule! Citons-en quelques traits. Les croisés rapportèrent un grand nombre de reliques, entr'autres des morceaux de la croix de Christ, des vêtemens du Sauveur, des instrumens de son supplice. Mais ce qui passe tout entendement c'est qu'on ait prétendu posséder un rayon de l'étoile des sages de l'Orient, un son des cloches de Jérusalem, un échelon de l'échelle que Jacob avait vue en songe, ou l'écharde que Paul avait dans sa chair!! Les livres étaient si rares en Espagne, qu'au commencement du 10e siècle un exemplaire de la Bible, les lettres de Jérôme et quelques volumes de liturgies et de l'histoire des martyrs devaient servir à

plusieurs couvens à la fois : l'an 1294, toute la bibliothèque de l'évêque de Winchester se composait de 17 volumes sur diverses sciences. Le même prélat emprunta, en 1297, d'un couvent de Winchester une Bible en deux gros in-folio, et en fit une reconnaissance écrite dans toutes les formes, s'engageant à rendre l'ouvrage intact à ses propriétaires. Cette Bible avait été copiée par un de ses prédécesseurs, et à l'occasion d'un legs aussi important qui valait plus de 100 mark d'argent, les moines s'étaient engagés à célébrer chaque jour une messe pour l'ame du donateur. Lorsqu'on apportait un livre quelque part, c'était un événement si important que pour l'ordinaire les notables se réunissaient et on leur en faisait attester la réception dans toutes les règles. Plus d'une fois on a vu s'élever des disputes à l'occasion de la propriété d'un livre, souvent aussi on donnait de l'or en gage; dans les universités, il y avait des caisses publiques pour recevoir les livres qu'on leur avait confiés. Le prix en était naturellement fort élevé. L'an 1174, le prieur d'un couvent de Winchester acheta des moines de Dorchester un livre de Béde et les psaumes d'Augustin pour 12 boisseaux d'orge et pour un manteau, sur lequel était brodé en argent l'histoire de Saint-Bérin, qui avait converti un roi Saxon. Une Bible avec commentaire se vendait en 1274, trois cents florins [1], et un Psautier coûtait, en

[1] 825 francs.

1300, à peu près 90 florins [1]. Somme énorme! car en 1272, le salaire d'un journalier était de 4 creutzer et demi; de manière que pour avoir de quoi acheter une Bible, il fallait qu'un homme travaillât pendant 15 ans. Cette dépense s'élevait plus haut que celle qui fut faite en 1240 pour construire deux nouvelles arches au pont de Londres, qui ne coûtèrent qu'environ 687 francs.

Comme si ce n'eut pas été assez d'une telle rareté du livre de Dieu, les princes en défendirent encore la lecture. Jacques I, roi d'Arragon, interdit en 1276, la traduction de la Bible en langue vulgaire. Tout ecclésiastique ou laïque qui possédait une telle version, devait la livrer pour qu'elle fût jetée aux flammes. Alphonse, roi de Castille, fit au contraire traduire la Bible vers ce temps-là, dans la langue de ses sujets; mais aussitôt le pape, dont le pouvoir allait en croissant, interdit toute version et toute lecture de la Parole de Dieu en langue usuelle. Malgré cela, Jean Wycleff traduisit en anglais la Bible entière (1360-1380). Mais quarante ans plus tard, Henri V, roi d'Angleterre, porta une loi qui condamnait quiconque lirait la Sainte-Ecriture en langue vulgaire, à la confiscation de tous ses biens et à la mort.

Cependant la culture des sciences fit quelques progrès par l'établissement des écoles supérieures de Paris et de Bologne; mais le pauvre peuple n'en retirait

[1] 200 francs.

aucun profit. D'ailleurs ce n'était pas la Parole de Dieu qui était l'objet des hautes études ; on ne méditait que les écrits d'Aristote, philosophe païen ; on ne cherchait que de vaines subtilités et des jeux de mots. Le réformateur Philippe Mélanchton raconte que dans sa jeunesse il avait entendu, au lieu de l'Evangile, prêcher sur la morale d'Aristote, et qu'à Stuttgardt un docteur en théologie disait dans un sermon que lors même qu'on aurait perdu la Bible, l'Eglise aurait assez à la morale du philosophe grec.

C'est à cette époque que l'on bâtit ces belles cathédrales que nous admirons encore aujourd'hui : celles de Cologne, de Strasbourg, de Fribourg, de Lausanne, etc., datent de ces temps-là. Mais on y prêchait rarement. On n'y célébrait que la messe, qui n'est qu'une contre-façon de la Cène du Seigneur, dans laquelle les catholiques-romains prétendent que Christ est de nouveau immolé par les prêtres, et que le pain et le vin sont changés en vrai corps et en vrai sang de Jésus. Tous les actes du service divin se célébraient en latin que personne ne comprenait, pas même peut-être le prêtre lui-même. Le nombre des fêtes religieuses allait toujours en croissant. On s'adonnait de plus en plus à l'adoration des saints, de la Vierge Marie et des reliques. La confession auriculaire et l'absolution étendaient toujours davantage leur funeste influence. Lorsqu'un homme cherchait le pardon de ses péchés, on ne l'exhortait pas à la repentance, ni à la foi ni à la conversion du cœur ; mais

on lui prescrivait des jeûnes, des pèlerinages, des litanies, des flagellations et d'autres mortifications, ou bien on lui persuadait qu'avec de l'argent il pouvait racheter la peine que méritaient ses péchés.

Le pape se chargea de vendre l'absolution de toute espèce de crimes. Les prêtres faisaient croire qu'ils avaient plus de bonnes œuvres qu'il ne leur en fallait, c'est ce qu'on appelait des œuvres surérogatoires; c'étaient des jeûnes, des veilles, des chants de psaumes. Ils les vendaient pour de l'argent; il y avait des gens qui en achetaient pour leurs parens ou pour leurs amis décédés, afin qu'ils entrassent plus vite dans le ciel. La cour de Rome dressa une taxe du confessionnal; mais ceux qui ne pouvaient rien payer en étaient exclus. On en vint à croire que l'on pouvait avoir part aux mérites des moines seulement en revêtant le froc[1]. Des princes ordonnèrent avant leur mort qu'on les ensevelit revêtus d'habits monastiques.

Au milieu d'erreurs aussi abominables quelles devaient être les mœurs publiques et privées? Dès qu'on pouvait racheter tous ses péchés avec de l'argent, que devenaient les principes du juste et de l'injuste? Les ecclésiastiques donnaient l'exemple du libertinage. L'immoralité et la luxure avaient envahi tous les rangs; prêtres et laïques, tous s'y livraient sans honte. Aussi le concile de Bâle, tenu en 1431, avoua que toute pudeur était bannie de chez les ecclésiastiques et

1 Habit du prêtre.

les autres chrétiens. Voici comment un moine bénédictin dépeignait alors la profonde corruption de cette époque. « Les prêtres foulent aux pieds la loi; les gouverneurs, la justice; les anciens, la sagesse; le peuple, la bonne foi; les enfans, la piété filiale; les sujets, l'amour dû à ceux qui les gouvernent. Les prélats méprisent la religion; les moines, la dévotion; les religieuses ne savent plus ce que c'est que la pudeur, ni les jeunes gens la chasteté. Les ministres de l'Evangile ne se livrent plus à l'étude, ni les docteurs au travail. Les écoliers ne respectent plus leurs instituteurs, ni les domestiques leurs maîtres, ni les juges la justice. Les soldats vivent dans l'indiscipline; les bourgeois, dans la discorde; les paysans, dans les querelles. Les artisans ont perdu leur habilité au travail; les marchands n'ont aucune droiture dans leurs affaires; les riches sont dépouillés de charité; les veuves, de vertus; les époux, de pureté et de confiance mutuelle. Christ est banni des cœurs et regardé comme un étranger par la plus grande partie des hommes. »

CHAPITRE XXXI.

Pouvoir effrayant des papes. L'inquisition.

(1073-1418).

Telle était la plaie qui dévorait les simples membres de l'église ; c'était une plaie immense. Mais celle du chef n'était pas moins profonde. La chrétienté avait oublié depuis long-temps que le chef de l'église est invisible et qu'elle ne doit avoir qu'un seul maître qui est Christ. Les évêques de Rome avaient habilement su profiter des troubles pour fonder leur pouvoir et étendre de plus en plus leur domination. Charles-le-Chauve, roi de France, acheta sa couronne du pape (en 840) ; d'autres princes suivirent son exemple. Quelques empereurs d'Allemagne s'efforcèrent de garantir leur empire de cet envahissement. Mais on vit monter sur le siége pontifical, en 1073, un homme qui renversa tous ces obstacles : c'était Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, fils d'un charpentier italien. Ayant su s'élever de l'état le plus abject à la dignité de pape, il entreprit de replacer l'église dans un état, selon lui, honorable, en affranchissant les ecclésiastiques de toute autorité séculière et en augmentant celle du souverain pontife. Il

se mit à l'œuvre avec un zèle infatigable. Tous les prêtres prélats ne durent reconnaître d'autre autorité que la sienne. Il interdit la vente de bénéfices ecclésiastiques à prix d'argent ; il imposa le célibat aux prêtres afin de les délier entièrement de tout pouvoir civil et qu'ils fussent sans réserve attachés et soumis à l'église. Il enleva à l'empereur le droit de confirmer les évêques nouvellement élus dans son empire et ne laissa aux évêques et aux archevêques qu'une certaine mesure d'autorité dans leurs diocèses respectifs. En sa qualité de prétendu vicaire de Jésus-Christ, il exigea que tous les empereurs, les rois et autres princes lui rendissent hommage et obéissance, et s'arrogea le droit de disposer à son gré de leurs états. En un mot, il se proclama le souverain seigneur et juge de toutes les affaires spirituelles et temporelles. Hildebrand n'était pas homme à s'en tenir à des paroles: il ne tarda pas à mettre ses projets à exécution. Henri IV, empereur d'Allemagne, ayant refusé de se soumettre aux prétentions du pape, eut avec celui-ci de vives contestations qui amenèrent une rupture déclarée. Grégoire l'excommunia, délia tous ses sujets de l'obéissance qu'ils lui devaient et exigea des princes allemands qu'ils élussent un nouvel empereur. Telle était la terreur superstitieuse qu'inspirait le pouvoir du pape, que les princes allemands se disposaient à obtempérer aux exigences de Grégoire, et que Henri vit bien que pour conserver sa couronne, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se soumettre

humblement au pape. Il se rendit donc en Italie et pria le pape, qui résidait alors au château de Canossa, de lever son ban d'excommunication. Grégoire le laissa pendant trois jours dans sa chemise de crin, les pieds nuds, par un hiver âpre, dans la cour du château; ce ne fut qu'au quatrième jour qu'il lui donna audience et qu'il leva l'excommunication. Grégoire ne vécut pas assez long-temps pour accomplir tous ses projets; il mourut en 1086; mais le papisme ne descendit pas avec lui dans la tombe. Les papes, malgré la diversité de leurs caractères, suivirent avec une étonnante harmonie la même ligne de conduite pour maintenir leur pouvoir.

Innocent III développa avec un déplorable succès les plans d'Hildebrand (1198-1216). Dans un concile qu'il convoqua, les évêques souscrivirent à toutes ses propositions. Il parlait des rois et des empereurs comme de ses serviteurs. Il les frappait de l'excommunication et prononçait l'interdit contre leurs sujets. On a de la peine à croire quelle terreur ces anathèmes répandaient parmi les peuples. Quand un pays était frappé de l'interdit, le service divin était suspendu; tout portait une empreinte de malédiction et de douleur. On ensevelissait les morts hors des cimetières consacrés, sans aucun chant ni prière; les mariages se célébraient auprès des tombeaux; il était défendu de se saluer dans les rues. Ce fut ainsi qu'Innocent III enleva le royaume d'Angleterre à son roi légitime, appelé pour cela *Jean sans terre :* le pape

en fit présent au roi de France, puis le rendit à Jean, lorsque ce malheureux prince eut fait soumission au pape et lui eut promis de lui payer un impôt annuel.

Ce fut cet Innocent III qui fonda l'exécrable tribunal de l'inquisition. La persécution fut dès lors érigée en système contre quiconque s'écartait de la foi de l'église du pape; les tortures les plus barbares furent mises en œuvres avec la cruauté la plus raffinée contre de prétendues erreurs. Tout homme qui était assez téméraire pour ne pas rester attaché au symbole de l'église romaine, était arrêté et traduit devant l'Inquisition. S'il ne voulait pas se rétracter on le suspendait d'abord par les pieds à deux poutres, et un dominicain lui disait: «Avoue, mon fils, avoue!» S'il persistait, on lui liait les mains et l'on attachait un énorme poids à ses pieds; on le laissait dans cet affreux supplice jusqu'à ce qu'il poussât un cri de douleur que ses bourreaux s'efforçaient de couvrir par de bruyantes moqueries. Puis les valets recevaient l'ordre de faire jouer la corde au moyen d'une poulie pour élever et abaisser le patient, jusqu'à ce que toutes les jointures de son corps fussent disloquées. Lorsqu'il survivait à cet atroce martyre et qu'il refusait de se rétracter, on l'étendait sur des pieux aigus, qui lui perçaient le dos. Ensuite on couvrait son visage d'un linge qu'on aspergeait d'eau: on le forçait à tenir la bouche ouverte; le linge pénétrait dans le gosier, et lorsque le martyr était près de pousser le râle de la

mort, on retirait violemment le linge de sa bouche qui vomissait alors des flots de sang. Enfin si toutes ces infernales horreurs n'ébranlaient pas la fidélité de l'accusé, s'il refusait de dénoncer ses frères en la foi, on lui plaçait les plantes des pieds sur un brasier ardent, après les avoir frottés avec du lard, et on les y laissait jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement grillées.

L'inquisition, œuvre de Satan, née et accomplie au sein des plus noires ténèbres, a englouti un nombre incroyable de victimes. L'Espagne surtout les compte par milliers. D'après un calcul authentique, ce tribunal de sang a fait périr 105,285 ames sous le règne du grand inquisiteur Torquémada; 51,167, sous Cisneros et 34,952 sous Diego Pérez. Le nombre des malheureux qui gémissaient dans les prisons sous les premiers inquisiteurs, seulement en Espagne, fut de 3,410,215, dont 31,912 furent brûlés vifs; un nombre plus considérable périt dans les prisons par suite des tortures : 281,450 se rétractèrent. L'inquisition a anéanti 500,000 familles et a enlevé à l'Espagne 2 millions de ses enfans!!!! C'est encore ce même Innocent III qui ordonna ces affreux massacres des pieux Vaudois, dont nous parlerons bientôt avec quelques détails.

Le pape Boniface VIII ouvrit à la puissance papale, une nouvelle source de richesse. N'ayant pas assez d'argent pour réaliser ses plans ambitieux, il établit un jubilé séculaire, en vertu duquel quiconque ferait

le pèlerinage de Rome, obtiendrait rémission pleine et entière de tous ses péchés. Ce jubilé était appelé séculaire, parcequ'il ne devait se célébrer que tous les cent ans. Le premier eut lieu l'an 1300 : il rapporta au pape et à la ville de Rome, des sommes énormes. On comptait chaque mois plus de 200,000 pèlerins; tous apportaient des offrandes plus ou moins considérables. Ce brillant succès engagea les successeurs d'Innocent à en rapprocher le terme ; ils ordonnèrent un jubilé tous les 50 ans, enfin tous les 25 ans. Ceux qui ne pouvaient pas se rendre à Rome, achetaient une absolution entière.

On a d'autant plus lieu de s'étonner d'une soumission aussi servile rendue aux papes, que la plupart d'entr'eux menaient une vie des plus immorales. Le concile de Constance (1415) qui fit brûler le bienheureux Jean Huss, déposa publiquement le pape Jean XXIII, comme étant un athée avéré, livré aux vices les plus infâmes. Eh bien! son successeur ne le plaça pas moins à la tête des cardinaux! Innocent VIII eut 16 enfans illégitimes pendant son pontificat. Le pape Alexandre VI fut un monstre de cruauté et de libertinage. Il mourut d'un poison qu'il destinait à quelques cardinaux. Jules II troubla, par ses guerres, l'Ilie entière et plusieurs autres pays. On vit souvent deux ou trois papes à la fois se disputer la tiare [1]. En un mot l'histoire entière ne nous offre aucune dynas-

[1] Couronne du pape.

tie plus souillée d'infâmies que le gouvernement des papes.

CHAPITRE XXXII.

Anselme. — Bernard de Clervaux.

(1033-1153).

On aime à détacher ses regards de l'affligeant spectacle qu'offrait alors la chrétienté, pour les arrêter sur quelques fidèles serviteurs de Dieu qui brillaient comme des flambeaux au milieu du siècle plongé dans le mal. Au sein même de l'église romaine, on rencontrait de ces hommes pieux, qui sans être exempts des superstitions de leur époque, étaient de fidèles témoins de la vérité et n'avaient pas perdu le trésor de grand prix, la foi au salut gratuit en Jésus-Christ. Anselme, archevêque de Cantorbéry, et Bernard, abbé de Clairvaux, étaient du nombre de ces humbles enfans de Dieu, restés attachés au culte de Rome. Nous avons d'autant plus de joie à en retracer le souvenir que nous avons dû signaler en toute vérité les idolâtries du papisme.

Anselme naquit à Aoste, en Piément, l'an 1033. Sa mère, Ermenberge, paraît avoir jeté la première

dans le cœur de l'enfant, la semence de la piété. Il éprouva de bonne heure le désir de se consacrer au service du Seigneur, et, selon l'usage de ce temps-là, d'entrer dans un ordre monastique. Son père, homme du monde, s'y opposa de toutes ses forces. Anselme, fuyant les persécutions de l'auteur de ses jours, s'expatria et parcourut pendant trois ans la Bourgogne et la France. Il s'arrêta au couvent du Bec; plus tard il se rendit à celui de Caen, en qualité de prieur. Sa réputation se répandit bientôt en Normandie, en France et en Flandre. Après la mort de l'abbé du Bec, les vœux des moines l'appelèrent à la tête de leur abbaye. Il céda, non sans quelque hésitation, à leurs désirs, et s'adonna particulièrement à la méditation de la Parole de Dieu, à l'éducation et à la conversion des moines. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, auprès de l'évêque de Cantorbéry, il fit admirer la sagesse des exhortations qu'il adressait aux personnes de tout âge et de toute condition. « Christ seul est la vérité » disait-il sans cesse, « Christ est notre justice. » — L'an 1093, il fut élu archevêque de Cantorbéry, où il mourut l'an 1109. Quoique uni de cœur à la cour de Rome, il sut pourtant conserver une grande indépendance de caractère et puiser toute sa force et toutes ses consolations dans la doctrine vitale de l'Evangile de Christ. La vie monastique semble avoir été pour lui l'état le plus naturel. Aussi contribua-t-il beaucoup dans le synode tenu à West-

minster en 1102, à l'établissement du célibat des prêtres, si opposé à la lettre et à l'esprit de l'Evangile.

Bernard naquit à Fontaine, village de la Bourgogne, l'an 1091. Il montra dès ses plus tendres années un goût très-prononcé pour l'étude, et, ce qui valait mieux encore, une grande piété. A l'âge de 23 ans, il entra dans le couvent de Clairvaux, près de Langres, en France, et fut revêtu de la charge d'abbé. On l'appela de divers côtés à l'épiscopat; il refusa toujours par humilité et par la conviction qu'il avait que le disciple de Christ ne doit pas aspirer aux choses élevées. Mais sa réputation de piété lui attira un grand nombre de disciples. Plusieurs d'entre eux parvinrent aux plus hautes charges dans l'église: l'un d'eux, Eugène, étant devenu pape, Bernard lui écrivit une excellente lettre dont nous aimons à consigner quelques fragmens. « N'exige rien de l'église pour toi, » lui disait-il; « mais donne plutôt ta vie pour elle, si tu » y es appelé. Christ t'a envoyé pour servir et non pour » être servi. Un successeur de St-Pierre doit mettre » en pratique ce divin précepte: Paissez le troupeau » de Dieu, qui vous est commis, veillant sur lui, non » par contrainte, mais volontairement, non pour un » gain déshonnête, mais par affection, non comme » ayant la domination sur les héritages du Seigneur, » mais en vous rendant les modèles du troupeau [1]. » Quoique je doive maintenant te donner le nom de

[1] 1 Pierre V, 2, 3.

» *père*, je ressens cependant pour toi tout l'amour et
» toute la sollicitude d'un père pour son enfant. Lors-
» que je pense à ton élévation, je crains une chûte.
» Souviens-toi que tu es le successeur de l'apôtre qui
» a dit : « Je n'ai ni or ni argent [1]. » Oh! puissé-je
» voir, avant que je meure, l'église de Dieu telle
» qu'elle était dans les premiers temps, où les apô-
» tres jetaient leurs filets non pas pour amasser de
» l'argent et de l'or, mais pour amener les ames à
» Jésus-Christ! »

Plût à Dieu que tous les papes eussent eu de pareils conseillers et qu'ils eussent suivi ces sages et pieux avis! Eugène accueillit ceux de Bernard avec gratitude et l'humble moine lui écrivit encore cinq lettres remplies des plus excellentes doctrines. — C'est avec douleur que nous pensons qu'un homme tel que Bernard de Clairvaux attaquait dans ses prédications les chrétiens appelés Vaudois, qu'il ne connaissait point. S'il eût connu leurs doctrines, leur foi, leur sainte conduite, se fût-il élevé contre eux? Faisons donc une juste part aux préjugés de l'ignorance, à la difficulté des communications dans ce temps-là et nous trouverons dans Bernard, moine, un enfant de Dieu qui a vécu de la vie de Christ. Qui pourrait dire qu'il n'y eût pas dans ces siècles d'apostasie presque générale, plusieurs ames qui pouvaient encore démêler à travers toutes les erreurs de Rome, la vérité qui sauve?

Bernard entra dans l'éternel repos l'an 1153, âgé

[1] Actes III, 6.

d'environ 63 ans. Cent soixante couvens lui doivent leur origine. Celui de Clairvaux comptait de son vivant 700 moines. Avant lui il portait le nom de Cistersiens; après sa mort son ordre fut appelé de son nom, Bernardin. Peu avant de mourir il disait : « Il » y a trois choses qui font toute mon espérance: l'a- » mour de Dieu en Jésus-Christ, par lequel il m'a » adopté comme son enfant; la certitude du pardon et » le pouvoir qu'a le Seigneur d'accomplir pleinement » ce pardon. C'est là le triple lien qui ne peut être » rompu et que le Seigneur nous tend depuis le ciel » sur la terre et par lequel il nous introduit dans les » parvis éternels. »

Ce pieux serviteur de Dieu, que nous ne quittons qu'à regret, avait une profonde connaissance des Saintes Ecritures et dédaignait toutes les subtilités oiseuses des docteurs contemporains. Son cœur était navré de douleurs à la vue des erremens où l'église romaine était tombée; mais il restait attaché à cette église, parce qu'il croyait qu'elle avait encore retenu le vrai fondement qui est Christ. A ses yeux, les jeûnes, les actes de pénitence n'étaient point des voies de salut, mais des œuvres dont il fallait s'acquitter et que l'on pouvait accomplir par la foi en l'amour de Jésus-Christ. Aussi Luther a dit : « Si jamais il y a eu un » moine pieux et craignant Dieu, c'est bien Saint- » Bernard que je mets au-dessus de tous les moines » et de tous les prêtres de la terre. Je n'ai certaine- » ment rien lu de pareil à ses écrits. »

CHAPITRE XXXIII.

Les Vaudois : leur doctrine, leur vie.

(1073-1170).

Nous avons déjà fait connaissance des Vallenses qui servaient dans la paix leur Sauveur, au sein des Alpes italiennes. Ce n'était pas là seulement qu'étaient des chrétiens fidèles, s'élevant en témoignage contre les erreurs de l'église de Rome et condamnant par leur parole et par leur conduite les criminelles usurpations des papes : l'histoire nous apprend qu'il y avait en plusieurs autres lieux des confesseurs de la vérité. On les appelait ordinairement *vaudois*. Cependant le nom de Vallenses était plus particulièrement appliqué aux chrétiens évangéliques de l'Apennin : tandis que celui de *Valdenses* ou *Vaudois*, qui avaient la même foi que les premiers, était en général donné aux habitans du sud de la France. Au 11e siècle on disait déjà en proverbe dans l'église romaine : « C'est un vaudois, il mérite donc la mort [1]. » Un peu plus tard, le prieur

[1] Il existe encore dans le patois de quelques portions de la Suisse française une expression conservée intacte depuis cette

de Turin, un de leurs plus ardens persécuteurs, disait à leur sujet : « On ne peut déterminer l'origine de » cette secte : il est cependant reconnu qu'elle ne re- » monte pas au-delà du 9e siècle. » Un autre de leurs adversaires la fait remonter au 6e ou au 7e siècle; il croit que la secte des Vaudois (comme il l'appelle) eut pour fondateur un homme nommé Pierre qui vivait dans le pays de *Valdi*. Il est encore une autre version, mais qui ne contredit point les précédentes; c'est que les Albigeois, dont les principes étaient les mêmes que ceux des Vaudois, se détachèrent de l'église romaine vers l'an 409, lorsque Alarich, roi des Goths, fixa sa résidence à Toulouse. Enfin voici comment s'exprime un de leurs principaux ennemis, au 15e siècle, et qui avait été précédemment un de leurs docteurs : « La secte des Vaudois est la » plus ancienne de toutes. Quelques-uns assurent » qu'elle date depuis Sylvestre I; d'autres prétendent » qu'elle remonte aux temps apostoliques. » Cette opinion est confirmée par un archevêque de Turin aussi violent adversaire des Vaudois : « Il faut, » dit-il, » que Dieu ait eu de puissantes raisons pour per- » mettre à cette secte de subsister depuis tant de siècles, » et cela malgré les efforts de toutes sortes de per- » sonnes, armées du plus grand pouvoir, qui ont vai- » nement cherché, en divers temps, à l'extirper. Ces

époque: *lè on vauda, onna vaudaise*, pour dire: *c'est un homme de rien, une méchante femme.*

Digitized by Google

» sectaires ont toujours triomphé ; rien n'a pu les » détruire. » Ce même écrivain attribue l'origine des Vaudois à un certain Léon, homme d'une grande piété, qui vivait du temps de Constantin le grand, et qui se serait séparé de Sylvestre I, alors évêque de Rome, à cause de l'horrible ambition de ce prélat. Notre auteur ajoute que Léon se retira dans une contrée reculée, suivi d'un grand nombre de chrétiens.

Nous ne nous arrêterons pas à examiner la tradition répandue parmi les Vaudois, qui prétendent que ce sont les Apôtres eux-mêmes qui ont fondé leur église : on pourrait nous accuser d'esprit de parti. Il nous suffit de dire que leurs plus grands ennemis admettent que l'église des Vaudois remonte aux siècles apostoliques : c'est à nos yeux une preuve évidente que le Seigneur s'est conservé un peuple au milieu des plus épaisses ténèbres et que, tout comme aux jours d'Elie le prophète, il y avait toujours les 7000 qui n'avaient pas fléchi le genou devant Bahal.

Ces fidèles témoins de la vérité portaient différents noms selon le pays et le temps où ils vivaient : on les appelait Albigeois, Léonistes, Picards, Arnoldistes ou les pauvres de Lyon. Au 12e siècle on les nommait en Allemagne Cathari ou Cazarer [1], c'est-à-dire, *purs*, parcequ'ils voulaient se garder purs de souillures et des abus de l'église romaine. En Angle-

[1] Du mot grec *Katharos, pur*. C'est de ce mot que les allemands ont fait celui de *Ketzer*, hérétiques.

terre, ils étaient connus sous le nom de Lollards, depuis qu'un fidèle de ce nom, (qui fut brûlé à Cologne comme hérétique) eut prêché dans ce royaume les pures doctrines de l'Evangile. Au 14e siècle, on comptait plus de 80,000 Cathari ou Vaudois en Bohême et en Autriche. Vers le même temps, on en trouvait en France, en Italie, en Sicile, en Dalmatie, dans la Croatie et l'Esclavonie, à Constantinople, en Grèce, dans la Bulgarie, dans la Livonie et la Pologne, en Flandre, en Angleterre et en Espagne. Leur séparation de l'église romaine était plus ou moins tranchée. Au 12e siècle, les Albigeois formaient une église fort nombreuse et tout à fait en dehors du papisme; d'autres y restaient attachés extérieurement par crainte des persécutions ou par défaut de lumière. Il y avait naturellement entre eux divers degrés de connaissance et de fidélité, et quelques divergences de vue sur tel ou tel point de doctrine; mais ils étaient unanimes dans leur opposition aux erreurs du papisme. Voici un abrégé de la confession de foi des Vaudois du midi de la France; il nous fera mieux connaître les erreurs de l'église romaine:

1°. « Nous confessons que tout ce qui a rapport au salut doit être puisé dans les Saintes Ecritures et non dans aucun ouvrage d'homme. 2° Il n'y a qu'un seul médiateur; c'est pourquoi nous ne devons pas invoquer les Saints: 3°. Nous regardons le purgatoire comme une fable. 4°. Nous n'admettons que deux sacrements, le baptême et la Sainte Cène 5°. Nous reje-

tons la messe et les prières pour les morts, 6°. Nous rejetons les jours de fêtes, de jeûne, établis par les hommes, les ordres et institutions monastiques, les pèlerinages, et en général toutes les cérémonies religieuses qui ne sont pas prescrites par la Parole de Dieu. 7°. Nous regardons comme une usurpation la suprématie du pape de Rome sur les autres évêques et ses prétentions sur le pouvoir civil; mais nous admettons les charges des évêques, des prêtres et des diacres. 8° Nous croyons que l'Ecriture prescrit l'administration de la Cène sous les deux espèces. 9°. L'Eglise romaine est cette Babylone qui est décrite dans l'Apocalypse de Saint Jean; le Pape est l'antéchrist et la source de toutes les erreurs où est plongée son église. 10°. Nous rejetons le trafic des indulgences et le célibat des ministres de l'Evangile. 11° Nous croyons que l'Eglise de Christ se compose de ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui en comprennent le véritable sens et que c'est à cette église que Jésus a remis les clefs; aussi elle peut et elle doit chasser les loups de son sein et appeler de bons et fidèles bergers dont elle entende la voix et qui lui administrent les sacremens. »

Comme vous le voyez, les Vaudois ne puisaient leurs croyances que dans l'Ecriture; chaque jour ils en nourrissaient leur cœur, priant et psalmodiant à Dieu au milieu même de leurs travaux. Les plus simples d'entre eux avaient une grande connaissance du Livre de vie; plusieurs savaient par cœur des livres

entiers de la Bible. Chaque chef de famille exerçait dans sa maison un sacerdoce chrétien. Le père élevait ses fils, la mère, ses filles, dans la discipline du Seigneur. Presque tous les Vaudois savaient lire et écrire, ce dont plusieurs prêtres romains étaient incapables. Leur conduite était simple, sobre et irréprochable; leur conversation était toujours assaisonnée de la Parole de Dieu. Ils vivaient du travail de leurs mains; l'humilité, la chasteté, la charité, étaient leurs plus beaux ornemens. Ils s'appelaient toujours du doux nom de frère et de sœur. Fidèles et soumis aux lois, ils s'attiraient tellement la confiance de leurs voisins que les nourrices et les domestiques vaudois étaient fort recherchés. Un de leurs plus ardens adversaires, Sancho Reiner, ne leur reprochait pas autre chose sinon que leur secte était la plus ancienne, et qu'ils étaient répandus en tout lieu. Il ajoutait que, tandis que toutes les autres sectes s'étaient rendues abominables par leurs doctrines blasphématoires, ces Vaudois avaient une grande apparence de piété, et ne haïssaient que les prêtres et l'église de Rome.

Les Vaudois entretenaient de leurs propres deniers, leurs pauvres, leurs prédicateurs et leurs missionnaires, car il existait entre eux une véritable communion d'esprit, marque certaine que la vie de Christ régnait dans leur église. Leurs évêques avaient coutume d'envoyer des évangélistes dans tous les lieux où ils avaient des frères, lieux dont ils avaient soin de tenir un compte exact. Ces missionnaires parcouraient deux

à deux les églises. A leur arrivée dans une ville ou dans un village, ils se rendaient chez leurs frères dont ils reconnaissaient les maisons à certains signes placés à la porte ou sur les toits. Ils les fortifiaient en les entretenant de la Parole de Dieu, les encourageaient à endurer les persécutions, priaient avec eux, et imposaient les mains aux laïques appelés à l'office d'anciens ou de diacres, chargés de l'administration des sacremens et de la prédication de la Parole. On appelait ces évangélistes *passageni* ou passagers, à cause de leur vie ambulante.

Un missionnaire vaudois allant de Cologne à Milan, pouvait chaque soir être logé chez quelqu'un de ses frères, preuve certaine que les Vaudois étaient répandus sur presque tous les points. Ils entretenaient les uns avec les autres une correspondance très active, et avaient pour cela des maisons de confiance à Gênes, à Florence, à Venise et ailleurs, lesquelles étaient comme autant de bureaux de poste, pour les lettres et les messagers des Vaudois. Ces communications contribuaient puissamment à les affermir dans la foi et dans la piété.

CHAPITRE XXXIV.

Pierre Waldo. — Persécutions des Vaudois.

(1170-1250).

Pierre Waldo occupe une place éminente parmi les Vaudois. C'était un riche marchand de Lyon qui, dès l'an 1170, médita beaucoup les Saintes Ecritures et se sentit pressé de faire part aux autres du précieux trésor qu'il sut y découvrir. Après avoir distribué tout son bien aux pauvres, il traduisit en français une partie de la Bible et des écrits des Pères de l'église, et les répandit autant qu'il le put parmi le peuple. Il instruisit dans la pure doctrine de l'Evangile sa famille, ses proches, et tous ceux qui venaient le visiter, en les exhortant à vivre dans la sainteté. Plus il pénétrait dans l'intelligence des Ecritures, plus il reconnaissait la profondeur de la décadence et des erreurs de l'église dominante; plus aussi il élevait la voix pour les signaler.

Un tel champion de la vérité devait attirer les regards de l'adversaire. Dès que le pape Alexandre III eut appris que Pierre Waldo prêchait contre le papisme, il l'excommunia lui et ses adhérens. Waldo prit

Digitized by Google

la fuite, et se retira en Picardie, et bien que poursuivi de lieu en lieu, il prêchait partout avec de grandes bénédictions, et termina sa course en Bohême, par une mort tranquille. Ceux qui avaient cru par son moyen furent dispersés, comme étant le sel de la terre, dans tous les lieux de la chrétienté et rencontrèrent ça et là d'anciens vaudois qu'ils fortifièrent dans la foi. C'est ainsi que cette première persécution des Vaudois servit, comme celle du temps d'Etienne, à répandre au loin la semence de l'Evangile. De la petite pépinière de Lyon sortirent des milliers de plantes fertiles qui ornèrent cent jardins dans toute l'Europe.

Les sanglantes persécutions qui eurent lieu dans la suite contre ces chrétiens ne purent pas les détruire. En 1209, le pape Innocent III proclama une croisade contre les Albigeois et promit une indulgence plénière à quiconque voudrait y prendre part. Trois cent mille hommes, commandés par le comte Simon de Montfort, couvrirent pendant plusieurs années le pays des Albigeois. C'était à Toulouse, où le comte Raymond les protégeait, que ces fidèles étaient le plus nombreux. Louis VIII, roi de France, prit aussi les armes contre eux; Avignon fut détruit; tout fut mis à feu et à sang; en Picardie, 300 villages et châteaux furent réduits en cendres. On ne peut se faire une idée de la perfidie et de la basse cruauté dont ces braves confesseurs de la vérité furent victimes. La première persécution dura 20 ans et fit périr près d'un million de Vaudois.

Pendant que la France se couvrait du sang de ses enfans, les Vaudois habitant d'autres contrées, surtout en Italie et en Espagne, se voyaient exposés à toutes les horreurs de l'inquisition. La plupart souffrirent le martyre du bûcher. C'était toujours le même Innocent III qui ordonnait ces massacres. Le nombre des prisonniers était si grand que les cachots ne pouvaient plus les contenir et qu'il n'était plus possible de pourvoir à leur entretien.

Nous citerons quelques traits de ces guerres contre les Vaudois, afin de mieux apprendre à connaître ces fidèles chrétiens et leurs barbares ennemis. La garnison de Menerbe, sur les frontières de l'Espagne, était composée de Vaudois; le manque d'eau la contraignit à se rendre au légat du pape. Alors un prêtre romain se chargea de les engager à se soumettre à l'évêque de Rome. Mais dès qu'il eut commencé à les haranguer dans ce but, les Vaudois lui déclarèrent que toutes ses peines étaient inutiles. Là-dessus le comte de Montfort et le légat firent allumer un grand bûcher, dans lequel 140 personnes des deux sexes furent jetées vivantes. Ces bienheureux martyrs chantaient des cantiques à la gloire de Dieu, et le bénissaient de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Christ. Ils déclarèrent solennellement au comte, qu'au jour des rétributions, lorsque les livres seraient ouverts, il ne pourrait subsister devant la justice de Dieu à cause de sa cruauté. De toute la population de Menerbe, il n'y eut que trois femmes

qui, cédant aux instances des papistes, renièrent leur foi.

Les fidèles Vaudois rappelaient, par leur constance au milieu des persécutions, les beaux jours de la primitive église. Des soldats inhumains ayant saisi un vieillard sexagénaire, lui lièrent les mains derrière le dos et l'attachèrent sur un banc; puis ils lui mirent sur le ventre un scarabée couvert d'un vase; de sorte que l'insecte pénétra jusqu'à ses entrailles et le fit mourir dans d'atroces douleurs. Un autre Vaudois, nommé Catelin Girard, montra aussi la plus admirable fermeté en face de la mort. Etant déjà lié au poteau pour être brûlé, il demanda à ses bourreaux de lui donner deux pierres, et dit, en les tenant dans ses mains : « Lorsque j'aurai mangé ces cailloux, vous me » verrez renoncer à la foi pour laquelle je meurs. » Puis il les rejeta loin de lui et entra dans le séjour de l'éternelle paix. Un ancien, nommé Arnold, fut conduit au bûcher, avec neuf autres Vaudois, dont deux femmes. Leurs corps étaient déjà à moitié brûlés, lorsque Arnold les exhortait de la voix et plaçait ses mains à moitié roties sur leurs têtes en disant : « Demeurez fermes dans la foi, car vous serez au- » jourd'hui avec Laurent en Paradis[1]. Raymond, comte de Toulouse, ne put s'empêcher de dire : « Je » sais que je perdrai bientôt mes états et mes sujets à » cause de ces braves gens; mais je suis prêt, non-seu-

[1] Laurent ou Laurence. Voyez page 51.

» lement à me voir chassé de mon pays, mais aussi » à donner ma vie pour eux. »

CHAPITRE XXXV.

Suite des persécutions des Vaudois.

(1250-1532.)

Vers l'an 1400, les persécuteurs se jetèrent, au cœur de l'hiver, dans la vallée de Pragela, en Piémont. A la vue de ces barbares, maîtres de leurs cavernes, les Vaudois s'enfuirent sur les hautes Alpes; les mères portaient leurs petits enfans dans leurs berceaux et conduisaient par la main ceux qui pouvaient marcher. Plusieurs périrent, soit par l'épée, soit par la faim. Cent quatrevingts enfans furent gelés dans leurs berceaux; la plupart des mères de famille périrent bientôt après. Dans la vallée de Loyse, quatre cents furent étouffés dans leurs berceaux ou dans les bras de leurs mères privées de vie, par la fumée d'un grand feu qu'on avait allumé à l'entrée de la grotte où ils s'étaient retirés. Les Vaudois de Pragela et de Fraissinières, échappés à cet affreux massacre, se mi-

rent sur la défensive, attendirent l'ennemi dans un défilé et le forcèrent à la retraite.

Vers l'an 1250, l'inquisition exerça toutes ses cruautés contre les Vaudois d'Allemagne; mais ils retinrent ferme leur profession : leurs docteurs déclaraient ouvertement que le pape était l'Antechrist et que si Dieu ne les avait pas envoyés en Allemagne pour y prêcher l'Evangile, les pierres mêmes l'auraient fait. « Nous ne prêchons pas un faux évangile, » disaient-ils, « mais nous annonçons la rémission des péchés, telle que le Seigneur l'a enseignée dans sa Parole. »

Vers l'an 1350, un inquisiteur nommé Eckard, moine dominicain, leur fit endurer beaucoup de maux. Après avoir exercé contre eux toutes sortes de cruautés, sa conscience se réveilla et il chercha à découvrir les motifs de la séparation des Vaudois. Ceux-ci saisirent avec joie cette occasion de confesser leur foi. L'inquisiteur Eckard fut éclairé du Seigneur, s'unit à Christ, se joignit au peuple de Dieu et prêcha, comme l'avait fait Paul, cet Evangile qu'il avait tant persécuté. Eckard fut persécuté à son tour : ainsi s'accomplit toujours cette parole de l'apôtre : *tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jésus-Christ, souffriront persécution* [1]. Eckard fut brûlé vif à Heidelberg.

Nous pourrons nous faire une idée de l'aveuglement des ennemis du pur Evangile, par l'extrait sui-

[1] II Tim. III, 12.

vant d'une lettre que l'un des plus modérés d'entre eux écrivait au pape : « Je sais » disait-il « que la populace, dans un excès de zèle et sans notre consentement, a saisi et fait périr dans les flammes quelques-uns de ces sectaires. Ils montent sur le bûcher non seulement avec patience, mais aussi avec une grande joie. Je voudrais bien connaître, saint Père, d'où peut leur venir une telle fermeté, puisque ce sont des enfans du Diable. » Que ce langage ne nous surprenne pas: les Vaudois furent persécutés non seulement par des papes impies et par des princes aveuglément soumis au pontife de Rome, non seulement par les membres corrompus du clergé et par une populace abrutie, mais aussi par un homme tel que le pieux Bernhard de Clairvaux, dont nous avons déjà parlé. Quelle épreuve pour la foi de ces fidèles chrétiens, de compter parmi leurs persécuteurs un homme tel que Bernhard, que toute la chrétienté regardait comme un oracle!

Les bûchers de l'inquisition brûlèrent jusqu'à l'an 1488 ; dès-lors le pape Innocent VIII jugea plus convenable de recourir à la force des armes. On leva une armée de 18,000 hommes contre les Vaudois ; il s'y joignit un grand nombre de catholiques romains du Piémont, attirés par l'espoir du pillage. Mais les Vaudois, armés d'arbalètes et de boucliers de bois, occupèrent tous leurs défilés et repoussèrent l'ennemi, pendant que leurs femmes et leurs enfans étaient agenouillés pour implorer la protection de Dieu sur

son peuple. Philippe, duc de Savoie, fut assez juste pour ne pas envisager comme une rebellion ce qui n'était qu'une légitime défense, et leur accorda une amnistie générale. On lui avait dépeint les Vaudois comme des espèces de monstres : leurs enfans, disait-on, naissaient noirs et velus, avec quatre rangées de dents; mais s'en étant fait amener quelques-uns à Pignerol, il se convainquit de ses propres yeux qu'on ne lui avait débité que des fables sur leur compte; dès lors il se déclara leur protecteur. Mais il paraît qu'il n'eut pas assez de pouvoir pour accomplir ses bonnes résolutions à leur égard; car la persécution dura jusqu'en 1532. Vers ce temps-là, les Vaudois du Piémont commencèrent à célébrer publiquement leur culte; le gouvernement en prit ombrage et appuya énergiquement toutes les mesures intolérantes et vexatoires des agens du pape. Mais les Vaudois se défendirent avec courage et succès : les prêtres romains durent évacuer le pays; la messe fut bannie des vallées du Piémont. La Bible entière fut imprimée en langue vulgaire : progrès immense, puisque jusqu'en 1525 ils n'avaient eu qu'une traduction du Nouveau Testament et quelques livres de l'Ancien en langue vaudoise; encore n'étaient-ce que des manuscrits.

Les traits que nous venons de tracer des églises vaudoises suffisent pour nous convaincre qu'elles méritaient aussi bien le nom d'églises évangéliques que celles que la réformation a fait naître. Des milliers d'entre eux, après avoir scellé de leur sang leur foi

en Christ, chantent maintenant les louanges de l'Agneau. Nos frères qui ont cru avant nous, nous offrent un beau modèle à suivre. Quoique morts, ils parlent encore.

CHAPITRE XXXVI.

Histoire des frères de Bohême.

(863-1394).

La Bohême reçut l'Evangile de la Grèce, au 9e siècle. Deux moines, Cyrille et Méthodius, originaires de Thessalonique, furent envoyés en 863, de Constantinople, en Bulgarie, pour y prêcher Jésus-Christ. La sœur du roi de Bulgarie avait appris à connaître l'Evangile, pendant qu'elle était captive à Constantinople. De retour dans sa patrie, elle avait obtenu de son frère qu'il invitât des missionnaires de cette ville à se rendre auprès de lui. C'est ainsi que les messagers de la bonne nouvelle eurent facilement accès à la cour du roi de Bulgarie. On dit que Méthodius était un peintre fort habile et que son talent lui concilia bientôt l'amitié du roi, qui l'invita un jour à peindre le sujet le plus effrayant qu'il lui fût possible. Méthodius, n'oubliant pas l'objet de sa mission, représenta

le jugement dernier : ce tableau produisit un tel effet sur le roi, que, saisi d'une sainte frayeur, il résolut de se faire baptiser. L'exemple du prince trouva beaucoup d'imitateurs parmi ses sujets. Dès lors le Christianisme se répandit bientôt dans tout le pays. Les deux missionnaires parcoururent la Bohême et la Moravie, où ils prêchèrent avec tant de succès, que Borzivoy, duc de Bohême, demanda le baptême en 867 et qu'une nombreuse communauté chrétienne se forma dans les deux pays. Membres de l'église grecque, ces évangélistes n'admettaient ni l'autorité du pape de Rome ni les erreurs du culte papiste. Dans les siècles suivants la papauté fit tous ses efforts pour s'établir en Bohême : un évêque romain y fut établi et les églises grecques du pays, tout en conservant leur liberté, coururent de grands dangers, exposées qu'elles étaient à la séduction et à la persécution. Elles furent puissamment soutenues dans cette périlleuse lutte par l'arrivée des Vaudois chassés de France vers la fin du 12e siècle et qui fondèrent en Bohême plusieurs églises, qui avaient leurs règlemens et leurs ministres particuliers et entretenaient de douces communications avec leurs frères d'Italie. Mais dès le milieu du 14e siècle on ne toléra dans ce pays que la religion romaine; tout autre culte fut interdit. Les Bohêmiens attachés au rite grec, contraints de se cacher pour servir le Seigneur, s'assemblaient en secret dans leurs maisons, dans les forêts et les cavernes et au milieu des plus grands périls. Plusieurs d'entre eux furent

arrêtés, battus, pillés ou mis à mort ; aussi n'osèrent-ils bientôt plus se rendre à leurs assemblées religieuses qu'en armes et en grandes troupes. Quelques uns de leurs prédicateurs remportèrent la couronne du martyre. Nous ne citerons que Conrad Stiekna de Prague, Jean Mieliecz de Moravie et Mathias Janosky. Ce dernier, qui mourut en 1394, prédit un jour à Wenzel, roi de Bohême, en présence de plusieurs nobles, les guerres de religion qu'il y aurait en Bohême et les difficultés que son successeur Sigismond rencontrerait ; il lui annonça aussi la mort précoce de son fils et le gouvernement heureux, mais court, de la famille de Kunslad. « Sous le règne de cette maison, » continua-t-il, « on verra s'élever un peuple faible et sans armes, animé d'un grand zèle pour la vraie religion et qui s'accroîtra d'autant plus qu'il sera opprimé par ses ennemis. Mais un seul d'entre vous vivra assez longtemps pour être témoin de ces choses. » Celui dont il parlait était Wenceslas, qui parvint à un âge avancé et qui racontait souvent cette prédiction aux frères. Peu de temps avant sa mort, Janowsky écrivit une prédiction semblable dans son livre sur l'Antechrist.

CHAPITRE XXXVII.

Wycleff. — Jean Huss.

(1324-1415).

Le plus éminent des prédicateurs de l'Evangile en Bohême, fut Jean Huss, pasteur et professeur à Prague. En méditant avec soin les Saintes Ecritures, il avait reconnu plusieurs des erreurs de l'église romaine : le Seigneur l'amena à une pleine connaissance de la vérité, en lui faisant parvenir les écrits d'un docteur anglais, nommé Jean Wycleff.

Wycleff naquit l'an 1324; c'était un homme connu par sa profonde piété et par son grand savoir. Il s'élevait avec force et courage contre les moines mendians, les usurpations des papes et les grossiers abus de l'église romaine. Il traduisit toute la Bible en anglais et en recommanda vivement la lecture. Après avoir eu à lutter avec le clergé, il mourut en paix l'an 1384. Ses écrits furent en grande bénédiction dans son pays et ailleurs. Vingt-huit ans après sa mort, Wycleff fut condamné comme hérétique : le pape fit exhumer et brûler ses dépouilles mortelles. Mais à quoi servait un tel acte de fanatisme? Les doctrines

de Wycleff, qui étaient celles de l'Evangile, vivaient dans le cœur de ses disciples, nommés Wycleffites ou Lollard, et les plus rudes persécutions ne purent pas les extirper. Les écrits de Wycleff répandirent une grande lumière en Bohême où les anciens Vaudois les accueillirent avec une vive joie. Jean Huss, surtout, s'en montrait le plus zélé partisan, lorsque l'archevêque Sbineck de Prague fit brûler publiquement ces écrits. Cet archevêque était si ignorant, que lorsqu'il entra en charge, il dut apprendre à lire; on comprend aisément qu'il condamna les ouvrages de Wycleff pour se rendre agréable au pape, son maître : il n'avait jamais lu ces écrits et ne pouvait savoir s'ils contenaient quelque chose de dangereux. Aussi était-il fort peu respecté du peuple, ainsi que le prouve le petit sonnet suivant, que l'on fit courir dans la ville de Prague :

« Tu veux donc des chrétiens te montrer le censeur !
Sans lire leurs écrits, aux flammes tu les livres !
Apprends à épeler, Sbineck, pour ton honneur,
Avant que de Wycleff tu condamnes les livres. »

Cependant Jean Huss s'attirait beaucoup d'ennemis en résistant à l'archevêque et en dévoilant les plaies qui rongeaient l'église romaine. Le pape l'excommunia et plaça sous l'interdit tout endroit où il résiderait. Huss protesta contre le droit que s'arrogeait le pape de condamner les serviteurs de Christ, quitta Prague,

prêcha dans les villes et villages des environs, dans les forêts et dans les campagnes, et écrivit de bons livres et d'excellentes lettres à ses frères pour les fortifier dans la foi.

Pendant que ce fidèle serviteur de Dieu travaillait avec un nouveau zèle pour la gloire de son maître, un concile général se réunissait à Constance, pour porter, s'il était possible, quelque remède aux maux qui ravageaient l'église et en particulier aux désordres affreux que causaient les papes eux-mêmes. L'église offrait l'affligeant spectacle qu'a dépeint le prophète Esaie : (I. 4-6.) « Ils ont abandonné l'Eternel ; ils ont irrité » avec mépris le Saint d'Israël. Toute la tête est en » douleur, et tout le cœur est languissant. Depuis la » plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien d'en- » tier en elle. Ce ne sont que blessures, meurtris- » sures et plaies purulentes qui n'ont point été net- » toyées ni bandées, et dont aucune n'a été adoucie » avec de l'huile. » Depuis plusieurs années on voyait plusieurs papes et antipapes se disputer la tiare. L'un d'eux, appelé Jean XXIII, était un homme d'un caractère affreux. Ce fut à lui, toutefois, qu'on persuada de convoquer, en 1414, le concile de Constance où se trouvèrent réunis 34 cardinaux, 20 archevêques, 160 évêques, 250 abbés, 4 princes électeurs, 20 ducs, 80 comtes et plus de 700 chevaliers et autres nobles personnages. Le pape Jean s'y rendit, quoiqu'il prévît bien que cette assemblée ne lui serait pas favorable. En franchissant les montagnes du Tyrol, sa voiture

ayant versé, il s'écria en poussant un profond soupir, accompagné d'un jurement : « Que ne suis-je resté à Bologne ? » Lorsqu'il vit de loin la ville de Constance, il dit : « Voilà le piège où l'on prend les renards ! » Il comparut comme un criminel devant le concile, où l'on déposa contre lui une longue série d'infâmies. Il fut forcé d'abdiquer le souverain pontificat. L'empereur Sigismond et la plupart des membres du concile furent tellement réjouis de cette abdication qu'ils entonnèrent aussitôt le Te Deum. Mais le pape n'avait nullement l'intention de tenir son engagement et quoique étroitement surveillé, il parvint à s'enfuir à Schaffhouse, déguisé en charretier. De Schaffhouse il se réfugia à Lauffenbourg, puis à Fribourg en Brisgau. Là il fut arrêté, conduit à Constance et enfermé dans le même château où il avait fait jeter Jean Huss, qui s'y trouvait encore détenu. C'est ainsi que s'accomplit à son égard cette menace de l'Apocalypse (XIII; 10) : « Celui qui mène en captivité, sera mené » en captivité. »

Huss ayant été cité à comparaître devant le concile, en novembre 1414, avait obtenu de l'empereur un sauf-conduit, en vertu duquel il pourrait aller à Constance et en revenir en toute sûreté. Mais à peine y fut-il arrivé, qu'on le jeta en prison, sous prétexte qu'on ne devait pas tenir parole aux hérétiques. Jean Huss s'y était attendu et était prêt à tout souffrir pour Jésus-Christ. Au milieu des ténèbres de son cachot, Jésus était sa lumière et toute sa consolation. Il rêva

un soir qu'il avait peint l'image du Sauveur sur les murs de son Béthel (c'est ainsi qu'il appelait sa prison), mais qu'un étranger en avait effacé tous les traits. Puis il vit des peintres habiles rétablir cette précieuse image, sous des traits bien plus beaux. Des prêtres et des évêques voulurent les effacer, mais ne le purent pas. Là-dessus Jean Huss s'éveilla plein de joie. Nous ne savons pas ce qu'il pensa de ce songe; mais l'œuvre des réformateurs qui vinrent 100 ans après, nous en donne l'explication.

Plusieurs seigneurs de Bohême et même les états provinciaux de ce pays et de la Moravie, adressèrent des pétitions à l'empereur et au concile pour qu'on lui rendît la liberté: tout fut inutile. Après avoir comparu trois fois devant l'assemblée et qu'on l'eût sommé de se rétracter, (ce qu'il refusa de faire à moins qu'on ne le réfutât par les Ecritures), il fut solennellement déposé, dégradé de la prêtrise et condamné à mourir sur le bûcher. On lui mit sur la tête un bonnet de papier où étaient peintes des figures de démons; mais il fut joyeux de porter cette marque d'opprobre, pour l'amour de Celui qui avait porté pour lui une couronne d'épines. Lorsque ses juges prononcèrent contre lui ces affreuses paroles : « Nous vouons ton ame » aux diables de l'enfer; » il s'écria : « O Seigneur » Jésus, je remets mon esprit entre tes mains. C'est » à toi que je confie mon ame; car tu l'as rachetée! » Pendant qu'on le conduisait sur le lieu du supplice, il ne cessa de protester de son innocence devant tout

le peuple. Arrivé près du bûcher, il se mit à genoux, et pria avec une telle ferveur, que plusieurs assistans dirent tout haut. « Nous ne savons ce que cet homme » peut avoir fait; mais nous l'entendons maintenant » adresser à Dieu d'excellentes prières. » Il voulut encore parler au peuple, mais l'électeur palatin l'en empêcha et ordonna qu'on exécutât sur-le-champ la sentence. Alors Jean Huss s'écria à haute voix : « Seigneur Jésus, je souffre humblement cette mort » cruelle pour l'amour de toi et je te prie de pardonner » à tous mes ennemis. » On lui attacha le cou à un pieu, avec une chaîne de fer, et le dos avec des cordes mouillées et l'on mit du bois et de la paille tout autour de lui. L'Electeur s'approcha encore de lui pour le solliciter, comme on l'avait déjà fait tant de fois, à abjurer ses doctrines; mais le fidèle confesseur de la vérité répondit : » Ce que j'ai » écrit et enseigné, je l'ai fait pour sauver les ames » de la puissance du diable : c'est avec joie que je » scelle maintenant mes doctrines de mon sang. » Aussitôt l'électeur se retira et l'on mit le feu au bûcher, et Huss se mit à chanter une partie de la *profession de foi*, pour laquelle il donnait sa vie. Déjà les flammes l'enveloppaient lorsqu'on l'entendait s'écrier: « O Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aie pitié de » moi! » Il voulut répéter ces paroles pour la troisième fois, mais le vent lui chassa la fumée contre le visage et lui coupa la parole. Cependant on le vit encore quelques instans remuer les lèvres et branler faiblement la tête. Le Seigneur venait de le recueillir

dans son repos. Ainsi mourut ce bienheureux martyr, le 6 juillet 1415, à 11 heures du matin. Ces cendres furent jetées dans le Rhin. Un estimable écrivain suisse, H. Reüchlin, dit en parlant de cet événement: « Il y avait plusieurs prêtres à Constance; ils ont » brûlé le plus pieux de tous. »

CHAPITRE XXXVIII.

Jérôme de Prague. — Acharnement de l'adversaire.

(1415-1458).

Jean Huss avait un ami nommé Jérôme, prédicateur à Prague, qui tenta vainement de l'assister durant sa captivité. Jérôme s'en retournait tristement de Constance à Prague, lorsqu'il fut arrêté, comme hérétique et reconduit à Constance. On le jeta, chargé de chaînes, dans un sombre cachot de la tour de Saint-Paul. Là il fut lié à une poutre élevée, les bras et les jambes croisés, et le visage tourné contre terre, de manière qu'il lui était impossible de s'asseoir. Il resta dans cette affreuse position 340 jours. Affaibli par ces horribles souffrances, Jérôme eut le malheur de renier sa foi et d'approuver la condamnation de Huss. Mais il se releva bientôt de cette chute et confessa la

vérité dans un second interrogatoire. Aussitôt on le mena sur la place où Jean Huss avait subi le martyre, et y fut brûlé vif. La joie la plus pure brillait sur tous ses traits : il mourut en chantant la louange de Dieu. « Allume le bûcher, dit-il au bourreau : » remplis ton office devant moi. Si j'eusse craint la » mort, j'aurais pu aisément m'en garantir. »

Une telle fermeté en face des bûchers confondait les ennemis de l'Evangile. Sylvius, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II, disait en parlant de Jean Huss et de Jérôme de Prague : « Ils mon- » tèrent sur le bûcher comme s'ils se fussent assis à un » festin : il ne leur échappa aucune parole qui trahît » quelque crainte. On les entendit chanter des canti- » ques au milieu des flammes, et jusqu'à leur der- » nier soupir. »

Si les chrétiens doivent bénir le Seigneur lorsqu'il suscite parmi eux des hommes tels que Jean Huss et Jérôme, ils ne doivent pas perdre courage en voyant ces fidèles serviteurs de Christ quitter cette vallée de misères. Car de tous les êtres qui peuvent être pour nous un sujet d'espérance, un seul nous est indispensable et celui-là ne peut être ni brûlé à Constance, ni emprisonné à Rome. Vous savez de qui je veux parler ; c'est de celui-là seul qui opère par le moyen de ses serviteurs tout le bien qu'ils font ; il ne dépend d'aucun d'eux et peut garder son jardin, lors même que ses ouvriers et ses portiers ne sont plus.

Tout fidèle serviteur de Jésus peut être comparé à

l'arbre des Banians (Inde), dont les branches s'enfoncent dans le sol, deviennent de nouveaux troncs, qui s'environnant à leur tour d'innombrables rejetons, forment un nouvel arbre, où les oiseaux viennent faire leurs nids. Jean Huss était mort, mais la cause à laquelle il s'était consacré, n'avait pas péri; sa mort ne fit que montrer combien ses prédications et ses écrits, ou plutôt combien l'Evangile comptait de disciples. Déjà un an après le martyre de Huss et de Jérome (1416), l'évêque Jacob de Lodi, dans un discours plein de fiel qu'il prononça au concile de Constance, affirma que « le supplice du feu avait été trop doux pour ces » deux hérétiques dont les abominables doctrines » avaient infesté l'Angleterre, la France, l'Italie, la » Hongrie, la Russie, la Lithuanie, la Pologne, » l'Allemagne et toute la Bohême. » Ne soyons pas surpris d'une si rapide propagation des doctrines de Huss, car ce n'était pas autre chose que celles de la Parole de Dieu, qui était toujours vivante chez les Vaudois et les autres fidèles répandus dans tous ces pays-là, et que la mort de Huss ne fit que ranimer d'une vie nouvelle. Depuis l'an 1417 à 1458 un grand nombre de disciples subirent le même supplice que lui en divers lieux d'Allemagne, entr'autres à Worms, à Spyre, à Ratisbonne, à Berlin, à Magdebourg et à Stralsund.

CHAPITRE XXXIX.

L'église en Allemagne. — Les Taborites.

(1415-1424).

Cependant la nouvelle de la condamnation de Jean Huss était parvenue en Bohême et en Moravie : ses nombreux amis furent saisis d'une profonde douleur. Les états de l'empire écrivirent au concile une lettre signée de plus de cent chevaliers, pour protester de l'innocence de Huss et pour déclarer qu'ils étaient prêts à sacrifier leurs biens et leur vie au maintien de leur foi. Durant le premier moment de ferveur, les chrétiens de Bohême mirent tout en œuvre pour honorer la mémoire du martyr ; ils voulurent même lui consacrer chaque année un jour de fête. Mais le gouvernement papal, toujours fidèle à sa maxime de poursuivre ce qu'il avait une fois commencé, se mit à persécuter les Hussites : excommunication, confiscation de bien, emprisonnemens, toutes les armes ordinaires des papistes furent dirigées contre eux. Chassés comme des bêtes féroces dans les montagnes, ceux qui étaient pris, étaient vendus comme esclaves. En peu de temps on en fit descendre jusqu'à 1600

dans les fosses des mines de Kuttenberg. En novembre 1419, on arrêta un ministre hussite, auquel on perça les mains avec une épée; puis il fut lié à un arbre par des cordes passées à travers ses plaies et brûlé vif.

Des traitemens si barbares, joints à des menaces répétées d'une entière destruction, forcèrent enfin les Hussites à se mettre sur la défensive. En 1419, une troupe de prêtres romains se jetèrent sur les assemblées de ceux qui communiaient sous les deux espèces, et les dispersèrent de vive force. Alors le clergé des Hussites assembla ses partisans, et se retira avec eux sur le sommet d'une haute colline, où ils élevèrent une tente, en guise de chapelle, pour y célébrer le service divin et y prendre la Cène. Ils donnèrent à cette colline le nom de Mont-Tabor; ce qui les fit appeler *Taborites*. Dès que leur retraite fut connue dans les environs, on y vit accourir des fidèles de l'un et de l'autre sexe. Ils se partageaient en diverses sections pour écouter des prédications et pour célébrer la Cène. On y compta un jour plus de 42,000 communians.

Tous les disciples de Jean Huss qui avaient rejeté les erreurs des papistes, et tous les Vaudois de la Bohême, se joignirent aux Taborites et se choisirent un chef, nommé Jean Ziska, bohêmien, noble de naissance. Ziska était borgne dès son enfance et perdit l'autre œil, en 1420, au siège de la forteresse de Raby; ce qui ne l'empêcha pas d'être un brave

général et de conduire souvent ses troupes à la victoire ; mais, il faut le dire, il ne sut pas toujours rester dans les limites de la prudence chrétienne.

L'empereur Sigismond envoya contre lui en Bohême, l'an 1421, une armée de 150,000 hommes, qui, tout le long de sa marche, ne cessa de vociférer contre Huss et les hérétiques. Tout Bohêmien qu'ils faisaient prisonnier, lors même que ce n'était pas un hussite, était jeté au feu, sans miséricorde ; car à leurs yeux tout Bohêmien était nécessairement hérétique.

Un détachement de 60 cavaliers prit un jour par trahison le pasteur d'Arndostewiez, nommé Venceslas, homme pieux et généralement aimé, et le traînèrent à l'armée avec son vicaire, sous prétexte qu'ils étaient hussites. Le commandant les envoya à l'évêque, qui, à son tour, les renvoya au général. Après qu'on les eût accablés de toutes sortes de mauvais traitemens, on les somma, sous peine d'être brûlés, d'abjurer leur hérésie. Venceslas répondit avec une modeste franchise : « L'E-» vangile veut que le peuple boive à la coupe du Sei-» gneur : la primitive église nous en a donné l'exem-» ple, et notre missel le prescrit. Effacez donc l'Ecri-» ture ; anéantissez cet Evangile. » A ces mots, un des soldats lui donna, avec sa main armée d'un gantelet de fer, un si violent soufflet, que le sang jaillit de tous côtés. Le lendemain on le mena sur un bûcher, ainsi que son vicaire, trois paysans âgés et quatre enfans de sept à onze ans qui avaient confessé leur foi avec une grande fermeté. Les assistans les sollici-

tèrent encore une fois d'avoir pitié d'eux-mêmes et d'abjurer leurs hérésies pour sauver leur vie. Venceslas, comme un fidèle berger, répondit : « A Dieu ne » plaise que nous fassions ce que vous nous conseillez! » Nous sommes prêts à souffrir une telle mort; non » pas une fois, mais cent, s'il était possible, plutôt » que de renier une vérité évangélique qui est aussi » claire que le soleil. » Alors les valets du bourreau mirent le feu au bûcher. Venceslas prit les enfans dans ses bras, comme un berger porte ses tendres agneaux, les serra sur son sein et chanta avec eux un cantique au milieu des flammes. Les enfans furent bientôt étouffés et Venceslas rendit l'esprit, s'étant ainsi montré fidèle jusqu'à la mort et prêt à recevoir la couronne de vie.

Je ne décrirai pas les guerres que les Taborites, commandés par Ziska, eurent à soutenir contre les puissantes armées de l'empereur. On s'étonne de voir quelles grandes victoires Dieu leur accorda et de quelle terreur il frappa leurs ennemis. Les écrivains papistes eux-mêmes avouent qu'on ne peut concevoir comment de telles armées composées de l'élite de l'Allemagne se soient si souvent laissé battre et mettre en fuite, avant même qu'elles eussent aperçu un seul ennemi. « Les Bohêmiens ont fait preuve d'une admirable valeur, a dit l'un d'eux ; car l'empereur Sigismond n'a pu les réduire, bien qu'il ait mis sous les armes presque la moitié de l'Europe. En voyant la belle et puissante armée que l'empereur conduisit en

Bohême, on ne peut assez s'étonner qu'une poignée de Bohêmiens aient réussi à l'empêcher de s'emparer de la ville de Prague. Au commencement de la guerre, ils n'avaient point d'armes; mais ils s'armèrent de fléaux et d'autres outils aratoires, de sorte que l'empereur les appelait par mépris, les batteurs en grange. Mais les blessures qu'ils faisaient avec de pareilles armes n'en étaient pas moins profondes. » Le cardinal Julien, légat du pape, fut deux fois témoin de la terreur qui saisit les princes et les généraux les plus braves, sans que les prières les plus pressantes pussent les engager à tourner la tête et à s'assurer qu'il n'y avait personne à leur poursuite. Une autre fois il les vit s'arrêter et reprendre quelque courage; mais tout-à-coup le bruit s'étant répandu que les Bohêmiens s'approchaient, ils jetèrent leurs armes et recommencèrent à fuir. Alors Julien s'écria, les yeux baignés de larmes: « Ah! ce ne sont pas les ennemis » mais nos péchés qui nous font ainsi fuir! » Le concile de Bâle reconnut aussi que la victoire des Bohêmiens et la défaite des troupes impériales étaient l'effet d'un châtiment de Dieu. Quelques personnes les attribuaient à la magie. Mais Philippe Mélanchton était convaincu que les anges de Dieu combattaient avec eux et remplissaient de terreur leurs adversaires.

CHAPITRE XL.

Divisions parmi les Chrétiens d'Allemagne. — Calixtins. Nouveaux martyrs.

(1424-1471).

Ziska mourut de la peste le 11 octobre 1424. Les Taborites lui donnèrent pour successeur dans le commandement des troupes, Procope, qui était aussi d'une bravoure à toute épreuve. Mais un germe de division se manifestait parmi les disciples de Jean Huss. Le plus grand nombre ne demandait guère que l'usage de la coupe pour les laïques dans la célébration de la sainte Cène. Le concile de Bâle (1431-1433) ayant adhéré à leur vœu à cet égard et à quelques autres moins importans, ils se déclarèrent satisfaits. On les appela *Calixtins* [1]. Mais ils reconnurent plus tard qu'on les avait trompés et que les promesses qu'on leur avait faites étaient loin d'être sincères. Le pape avait atteint son but, qui était d'affaiblir les Hussites en les divisant. Lorsque les Calixtins furent détachés des Taborites, ceux-ci devinrent la proie de leurs ennemis

[1] Du mot *calix*, *coupe*.

et eurent de cruelles épreuves à endurer. Enfin, en 1453, ils obtinrent du roi George Podiebrad, le libre exercice de leur religion, choisirent des inspecteurs et assemblèrent des synodes généraux, dans le but d'examiner comment ils pourraient conformer toujours plus exactement leurs doctrines, leur vie et leur discipline à la Parole de Dieu et ramener en même temps leur culte à la pureté et à la simplicité de l'église apostolique. Plusieurs Calixtins se joignirent à cette communauté qui fut dès-lors désignée sous le nom de *frères de Bohême.*

Un violent orage éclata sur eux vers l'an 1460. Plusieurs furent brûlés vifs, mis à la torture ou écartelés. D'autres furent suspendus avec d'énormes poids attachés à leurs pieds et laissés dans cet état jusqu'à la mort. D'autres encore eurent les pieds et les mains coupés. Durant cette persécution, les frères habitant Lititz, envoyèrent de divers côtés des messagers pour exhorter les persécutés à la foi et à la patience. L'un d'eux nommé Grégoire, neveu de l'archevêque, qui était promoteur de persécutions, arriva à Prague, résidence de son oncle et convoqua les frères dans une maison, pour célébrer avec eux la sainte Cène. Un juge qui les favorisait secrètement leur fit dire sous main qu'on était sur leurs traces et qu'ils devaient s'enfuir. Grégoire, pensant que des chrétiens ne doivent pas s'exposer sans nécessité au péril, leur conseilla de se retirer. Les autres dirent : « Non, celui qui croit ne fuira » point : restons tranquilles et attendons. » Quelques

étudians, bravant les tortures, disaient que pour eux la torture n'était qu'un déjeûner, et le bûcher un dîner. Ils furent tout à coup arrêtés. Le juge leur cria depuis la porte : « Il est écrit : tous ceux qui veulent vivre se-
» lon la piété, souffriront persécution. Suivez-moi
» donc en prison, par ordre de l'autorité. » Sur le point d'être mis à la torture, presque tous ceux qui s'étaient vantés de braver la mort, renièrent leur foi, par crainte du martyre. Grégoire, appelé le patriarche des frères, ne se laissa point effrayer. Pendant qu'il était à la question, il tomba en défaillance et les assistans le crurent mort. A cette nouvelle, l'archevêque son oncle, accourut à la prison et fondant en larmes, il s'écria : « Ah! mon cher Grégoire, plût à Dieu que
» je fusse à ta place! » Cependant Grégoire reprit ses sens et obtint la liberté, à la demande de l'archevêque. Il raconta dans la suite qu'il avait vu, pendant son évanouissement, un bel arbre chargé de magnifiques fruits, sur lequel une multitude d'oiseaux s'égayaient en chantant et semblaient obéir à un enfant d'une grande beauté, qui tenait une baguette. Près de l'arbre se tenaient trois hommes vénérables, qui en paraissaient les gardiens, et dont il reconnut les traits, six ans après, dans les trois premiers évêques des frères. Ceux-ci tinrent, dans le village de Lotha, une assemblée composée de 70 délégués des églises, prêtres, nobles, bourgeois et paysans de la Bohême et de la Moravie. L'assemblée s'ouvrit par le jeûne et par la prière; on élut par le sort trois évêques, savoir Mat-

thieu Convaldensis, Thomas Prizelaus et Elie Chizenov, hommes distingués par leur piété et leur savoir, et ceux-là même que Grégoire avait vus dans son évanouissement. Ce fut dès l'an 1467 que l'église de Bohême et de Moravie fut appelée l'*église des frères unis* ou l'*unité des frères*.

Une nouvelle persécution ne tarda pas à éclater. Le roi George Podiebrad ordonna qu'on les saisît et qu'on les contraignît à renier leur foi. Les prisons de la Bohême et surtout celles de Prague furent bientôt remplies de ces chrétiens : leur premier évêque y languit jusqu'à la mort du roi (1471). Les uns périrent de faim, d'autres endurèrent les plus affreux tourmens. Ceux qui survécurent dûrent s'enfuir dans les plus sombres forêts et se cacher pendant le jour dans les cavernes. Ils ne faisaient du feu que la nuit, pour ne pas être trahis par la fumée. Quand la neige était tombée et qu'ils devaient sortir de leur retraite pour se procurer quelque nourriture, ils avaient toujours soin de marcher à la file, l'un après l'autre, et de mettre le pied sur les mêmes empreintes ; le dernier traînait après lui une grosse branche d'arbre, pour dérouter toutes les recherches.

CHAPITRE XLI.

Paix et évangélisation des chrétiens d'Allemagne. — Châtimens de leurs adversaires.

(1471-1517).

L'archevêque et le roi George étant morts, la persécution cessa. Wladislas, originaire de Pologne, monta sur le trône; sous son règne les Frères Unis jouirent d'une longue paix dont ils profitèrent pour étendre le règne de Dieu. Dans ce but, ils envoyèrent de divers côtés des hommes éprouvés pour rechercher dans quel état se trouvait le royaume de Christ sur la terre, et pour s'enquérir s'il n'était pas des chrétiens qui non seulement confessassent Jésus de la bouche, mais encore s'efforçassent de le servir; qui s'en tinssent attachés aux pures doctrines de la Parole de Dieu, et qui regardassent le pape comme l'Antechrist; en un mot qui pussent entrer en relation fraternelle avec eux, et leur être utiles à eux-mêmes par leurs instructions ou par leurs exemples. Ce fut en 1474 que les Frères Unis firent faire pour la première fois ce voyage d'exploration. Quelques nobles se chargèrent des frais et obtinrent du roi des sauf-conduits. Les

délégués traversèrent la Pologne et se dirigèrent sur Constantinople. Delà ils se séparèrent. Lucas se chargea de visiter la Grèce et l'Italie ; Maressa Cocovecius, la Russie et les autres provinces esclavonnes. Martin Cabatrick, accompagné d'un juif pour interprète, parcourut la Palestine et l'Egypte, et Gaspar Marchius, la Thrace. De retour dans leur pays, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas trouvé ce qu'ils avaient cherché, mais qu'au contraire les Chrétiens semblaient s'être concertés pour s'abandonner à toute espèce de vices. On décida de convoquer un synode, afin de délibérer sur ce qu'il y aurait à faire pour ne pas encourir le reproche devant Dieu et dans leur conscience de s'être séparés de l'église, et afin d'ouvrir une voie à leur descendans. Le synode eut lieu l'an 1486; il fut résolu qu'en quelque lieu et à quelque époque que Dieu suscitât des docteurs et des réformateurs pieux, ils se joindraient à eux. Mais comme, à leur connaissance, il n'avait point encore paru de tels hommes, ils envoyèrent, trois ans après, Lucas et Thomas Germanus en France et en Italie, pour chercher s'il n'y aurait pas dans ces pays-là des églises fidèles. Hélas! la plupart des chrétiens s'étaient détournés de la doctrine et de la vie de Christ! Ils rencontrèrent pourtant quelques ames qui confessaient le Seigneur malgré les périls qui les entouraient; ils s'entretinrent avec elles de la foi qui leur était commune et les encouragèrent dans la bonne voie. Ils furent témoins des persécutions dont ces rares enfans de Dieu étaient les objets, entr'autres

du supplice de Jérôme Savonarole qui fut brûlé vif en Italie. Ils eurent la douceur de voir en France plusieurs Vaudois fidèles qui les accueillirent avec l'affection la plus fraternelle. Ce fut surtout à Rome qu'ils virent à quel point de décadence l'église romaine était descendue. De retour dans leur patrie, ils firent leur rapport aux frères, qui furent convaincus qu'ils n'avaient autre chose à faire qu'à prier ardemment pour toute la chrétienté, et à supporter avec patience et courage toutes les épreuves qu'il plairait au Seigneur de leur dispenser.

Durant la période de paix que Dieu accorda à l'église des frères, elle s'accrut d'une manière remarquable : plusieurs gentilshommes qui s'y joignirent, ouvrirent des maisons de prières sur leurs terres. Vers l'an 1500 elle comptait déjà environ deux cents communautés. Mais l'ennemi s'ébranla et chercha à engager le roi de Bohême à leur ôter leur liberté. Quoique l'édit de persécution eût été bientôt révoqué, la diète décida de nouveau de les extirper entièrement. Les évêques romains, dans le but d'obtenir l'adhésion du roi, persuadèrent à la reine que l'enfant qu'elle portait ne naîtrait pas vivant, si elle ne contribuait pas de tout son pouvoir à détruire cette secte des Picards (surnom donné aux frères). La reine mit tout en œuvre pour entrainer son auguste époux dans cette voie de persécution ; le roi, n'ayant pas le courage de lui refuser, entra dans son cabinet, se mit à genoux, et pria le Seigneur de renverser ces projets, puisqu'il ne

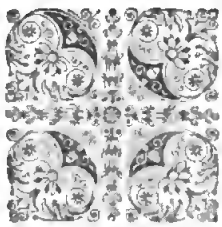
prenait point plaisir à répandre le sang innocent. Les ennemis des frères triomphaient; mais écoutez quelle fut l'issue de la prédiction des évêques : quelques jours après, la reine fut saisie des douleurs de l'enfantement et mourut.

Le chancelier Collowrat s'étant rendu à Krupka, au sortir de la Diète, envoya chercher le seigneur de Colditsch, auquel il s'empressa de raconter, d'un air satisfait, les plans sanguinaires formés contre les Picards. Le Seigneur de Colditsch se tournant vers un de ses domestiques, qui était un des frères, lui dit : « Eh » bien! qu'en penses-tu, Simon? les voilà tous d'ac- » cord pour vous détruire ; que va-t-il arriver? » Simon répondit : « Il y a quelqu'un qui, à ce que je » crois, n'est pas entré dans cette conjuration et sans » lequel on ne fera absolument rien. » — « Qui oserait » s'opposer à tous les Etats du Royaume? » dit le Chancelier avec colère. « Ce ne peut être qu'un traitre à la patrie, un scélérat digne du même sort que les Picards. » — En disant ces mots il frappa sur la table avec violence. « Puissé-je ne jamais me lever d'ici sain et sauf, ajouta-t-il avec imprécation » si on laisse en vie un seul de ces picards. » Le serviteur répondit en élevant sa main vers le ciel : « C'est là haut qu'est Celui qui peut renverser vos projets. » — « Coquin, » reprit le chancelier, « tu en feras bientôt l'expérience ; » puis il voulut se lever de table pour se rendre à son château ; mais une douleur subite le força de se rasseoir : son pied se couvrit de

pustules, et l'inflammation fit des progrès si rapides que tous les secours de l'art furent inutiles, et qu'il en mourut au bout de quelques semaines.

L'archevêque Bisek se rendait en Moravie pour publier les édits du roi. Forcé de descendre de son chariot, son pied s'accrocha quelque part et il se fit une fracture dont il mourut peu après. Un autre ennemi des frères, nommé Radozky, voyageait sur un léger traîneau, ayant à ses côtés une fronde et deux javelots. Le traîneau ayant éprouvé une violente secousse, un des javelots s'enfonça dans ses reins, et il mourut trois jours après cet accident. Puta de Synichov était à son château de Raby. Un violent orage étant survenu, il s'enfuit tout effrayé dans sa chambre et s'enferma à clef. Comme on ne l'en voyait point sortir, ses domestiques heurtèrent à la porte, mais ils ne reçurent point de réponse. La serrure ayant été forcée par un serrurier, quatre des principaux serviteurs entrèrent dans la chambre ; mais les deux premiers reculèrent d'effroi, à la vue du cadavre de Puta, et firent faire aussitôt une bière qu'ils enduisirent de poix, afin que personne ne connût cet événement. Le baron de Neuhaus, autre persécuteur, étant à la chasse, tomba de son chariot, se perça la hanche de sa pique et en mourut. Vers le même temps, un certain Augustin, docteur en droit, qui avait indignement calomnié les frères auprès du roi et dans le public, par un affreux libelle, mourut subitement à Olmutz, à la suite d'un souper. Toutes ces morts soudaines et terribles des

principaux ennemis des frères, causèrent une vive sensation et donnèrent lieu à ce proverbe : « Qui-
» conque est rassasié de la vie, n'a qu'à chercher
» querelle aux Picards ; il n'aura pas plus d'un an à
» vivre. »



Digitized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A AUJOURD'HUI.

(1517-1839).

CHAPITRE XLII.

Les ténèbres. — Coup-d'œil général. — Nécessité d'une réforme.

(1517).

Il est un livre qui est pour l'homme, la source de toute véritable lumière, livre unique, don du ciel, où est écrite la volonté de notre Dieu, où l'homme apprend quelle fut son origine et quelles sont ses immortelles destinées; un livre dicté par l'Esprit saint et où nous sont révélés l'alliance de grâce en J.-Christ, le culte qui lui est dû et la route que nous avons à suivre pour arriver à notre véritable patrie. Ce livre, c'est la Bible. Dieu l'avait donné à l'homme pour qu'il le sondât et que la Bonne Nouvelle qui y est contenue

parvînt à toute créature. La Révélation lui avait été donnée pure, entière, parfaite; il ne devait *rien y ajouter, rien en retrancher*[1]. Tel était l'ordre de Dieu pour tous les peuples en possession de ce divin trésor. Mais les hommes chargés de veiller sur ce précieux dépôt l'enlevèrent aux peuples et mirent à sa place leur propre parole.

Dieu avait dit à l'homme : « Enquérez-vous diligemment des Saintes Ecritures[2]; méditez vous-mêmes mes statuts. » Mais de prétendus docteurs dirent au peuple : « Nous les sonderons pour vous; tout ce que vous avez à faire c'est de nous croire sur parole; voilà le symbole auquel il faut souscrire. » Ils allèrent même jusqu'à dire : « Nous vous interdisons la lecture de la Bible; c'est assez que nous, prêtres, la lisions; recevez-en l'interprétation de notre bouche. » Voilà la source des ténèbres qui couvraient alors presque toute la chrétienté. Au lieu de l'autorité de la Bible, on avait mis l'autorité de l'église, c'est-à-dire du clergé: la Bible ne faisait plus entendre sa voix; on n'entendait que celle du faux docteur. Pour s'approcher de Dieu, il fallait passer par le prêtre, qui s'était mis entre Dieu et le pécheur; c'était la parole du prêtre, et non celle de Dieu, qui retentissait aux oreilles de l'affligé, et qui prétendait conduire les ames dans la voie de la félicité.

Cette Bible qu'on avait ravie au peuple servait-elle

[1] Deut. IV, 2. — [2] Jean V, 39.

du moins de nourriture à ses conducteurs spirituels? La méditaient-ils peut-être dans la retraite de leurs couvens? En faisaient-ils l'objet de leurs études et la règle de leur foi? Ah! s'il en eût été ainsi, ils auraient bientôt appris à sonder toute l'épaisseur des ténèbres qui les entouraient et ils auraient rendu aux peuples la loi parfaite de l'Eternel; mais l'apostasie était générale, et à part quelques rares exceptions, les pasteurs étaient entièrement étrangers à la connaissance des saintes lettres et aux vérités chrétiennes. Il y avait bien partout des colléges de chanoines, des couvens richement dotés qui avaient été fondés pour former des hommes instruits dans l'Evangile de Christ; mais ces établissemens n'étaient en général, que l'asile de l'ignorance et de l'impiété. La tradition, c'est-à-dire, le recueil des décrêts des papes et des innovations apportées dans l'église, et la lecture de quelques philosophes païens ou de quelques célèbres docteurs faisaient l'objet unique de l'étude des ministres de la religion. Une foule d'entre eux n'avaient même jamais *vu* la Bible. Et c'étaient de tels docteurs qui venaient imposer au peuple leur propre symbole! C'étaient eux qui se donnaient comme les Ministres de la vérité, comme les dépositaires des Oracles de Dieu!

Les peuples marchaient dans les ténèbres: étrangers à la parole de vérité, comment auraient-ils connu les principaux élémens du christianisme, le vrai sens de ce mot, le *péché*, qui bien qu'écrit sur la table de notre conscience, ne peut être réellement compris qu'à la

clarté de l'Evangile? Le péché, cette révolte contre Dieu, cette plaie héréditaire et mortelle que Christ seul peut guérir, quelle idée s'en faisaient-ils? Hélas! ils en savaient ce qu'on leur avait appris. Or on leur avait enseigné à mettre une très-grande importance aux violations d'observances extérieures plutôt qu'à voir dans tout péché une transgression de la loi de Dieu. Un des docteurs de cette époque n'avait pas craint d'imprimer cette détestable maxime que la *pureté d'intention* peut justifier une action mauvaise en elle-même ; ce qui était donner d'avance un sauf-conduit à tous les crimes. D'autres distinguaient le péché en péché *mortel* et en péché *véniel*, en grands péchés et en petits péchés, distinction que n'autorise aucune déclaration de la Parole et qui est diamétralement opposée à ce que l'Esprit-Saint nous enseigne à ce sujet.

Les hommes connaissaient-ils mieux la véritable voie du salut? Leur annonçait-on Celui qui est le chemin, la vérité et la vie, Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul comme sauveur? Ah! c'est ici encore que nous trouvons de noires ténèbres. Le beau nom par lequel nous pouvons être sauvés, était tellement défiguré, qu'il était devenu tout à fait méconnaissable. Ce n'était plus un salut gratuit et accompli par Jésus seul qu'on proclamait, comme aux beaux siècles de la primitive église; ce n'était pas directement à Christ qu'on conduisait les ames pour y trouver la paix, mais on les faisait passer par tant de détours, il fallait recourir

à tant de prétendus saints et de saintes, s'astreindre à tant de formes à la fois si vaines et si pesantes, que les pauvres âmes affamées de la justice, avides de la paix, ne pouvaient jamais la trouver. Heureuses encore si au sortir de cette vie de misères, elles avaient pu avoir l'assurance d'entrer aussitôt dans le séjour de l'éternelle paix! Mais non, le Prince des ténèbres avait si bien su enlacer ses malheureuses victimes, qu'après la carrière la plus laborieuse et ce triste enfantement de pénitences, de macérations, de pèlerinages, d'ex-voto, d'invocations adressées à tous les saints, elles n'avaient d'autre perspective au de-là du tombeau qu'une nouvelle carrière de tourmens et d'infernales douleurs: le purgatoire les attendait; là, disait-on, elles devaient se purifier de tous les péchés dont leurs mérites n'avaient pu obtenir l'absolution. Ce n'était qu'après une longue et douloureuse expiation qu'on les croyait entrées enfin dans le repos des Cieux.

On avait trouvé une voie plus commode et plus courte pour effacer ses péchés: c'est avec de l'argent qu'on pouvait obtenir grâce pleine et entière. Avec de l'argent donné à des vendeurs d'indulgences, tout homme recevait l'assurance que Dieu lui avait pardonné ses péchés quels qu'ils fussent. L'évêque de Rome, qui osait s'appeler le vicaire, le représentant de Dieu, avait envoyé de divers côtés, ses impudens émissaires, et, abusant de la crédulité et de l'ignorance du peuple, il lui vendait le ciel. Pour chaque péché on payait tant; les fautes jugées graves exigeaient

une somme plus forte que les autres ; mais encore les vendeurs d'indulgences étaient fort accommodans. La croix, symbole précieux de la rédemption pour le chrétien selon l'évangile, n'était plus qu'un objet d'aveugle superstition. La prière, ce cri de l'ame de l'enfant de Dieu, ne consistait plus qu'en vaines redites, qu'en mots inintelligibles pour la plupart de ceux qui les prononçaient. — Les temples, que la piété avait fondés pour y adorer Dieu en esprit et en vérité, étaient tout remplis de statues, de tableaux, d'images, devant lesquelles se prosternait une foule cruellement abusée ; plus les sens étaient frappés, éblouis, plus elle s'imaginait servir le seigneur. Tout ce que le prêtre savait lui offrir, c'était de l'eau bénite, des reliques, et quelques paroles auxquelles elle ne comprenait rien. Le confessionnal ne s'ouvrait que pour river toujours plus les chaînes de ces malheureux esclaves de la superstition; le culte était emprunté en grande partie à celui de la Grèce païenne; l'idolâtrie papiste et l'idolâtrie des Gentils ne différaient guère que dans les noms de leurs dieux : l'une et l'autre sont en abomination à l'Eternel.

Quelles devaient donc être les mœurs publiques et les mœurs privées au milieu d'une telle aberration des esprits? S'il est permis de juger de la moralité d'un peuple, d'après celle de ses conducteurs spirituels, les vices les plus honteux avaient envahi tous les rangs. Les monastères et les couvens, où les vertus chrétiennes auraient dû trouver un dernier et solide refuge, n'é-

taient en général que des lieux souillés d'une dégoutante immoralité. La fainéantise, l'hypocrisie, l'intempérance, la haine, les divisions, l'avarice, l'impureté, fruit d'un célibat forcé, s'y offraient sous toutes les formes. Des écrivains catholiques, des contemporains dignes de foi, ne sont que trop unanimes pour attester qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau. Aussi pouvons-nous appliquer aux prêtres de ce temps-là ces paroles d'un prophète : *Voici, les sentinelles sont aveugles; elles ne savent rien; ce sont tous des chiens muets qui ne peuvent aboyer, qui ronflent, qui se tiennent couchés et qui aiment à dormir. Ce sont des chiens gloutons qui ne savent ce que c'est que d'être rassasiés, et ce sont des pasteurs sans intelligence. Ils se sont tous détournés pour suivre chacun sa voie; chacun jusqu'au dernier suit son avarice, et ils disent : venez; je prendrai du vin et nous nous enivrerons de cervoise et nous ferons demain comme aujourd'hui et même beaucoup au de-là* [1]. Ainsi s'était accomplie la prophétie d'un apôtre : *L'esprit dit expressément que dans les derniers temps quelques-uns se révolteront de la foi, enseignant des mensonges par hypocrisie, défendant de se marier, commandant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées* [2]. Si telle était la vie des conducteurs, quelle devait être celle de la plupart de leurs ouailles ?

Plusieurs cris s'élevaient, il est vrai, en faveur

[1] Es. LVI. 10. 11. [2] I Tim. IV. 1-3

d'une réforme. Çà et là brillaient quelques rayons d'une céleste lumière. Mais ces faibles lueurs ne servaient qu'à mieux montrer la profonde noirceur des ténèbres dont les peuples étaient couverts. La plaie était profonde, mortelle. Une main divine pouvait seule la sonder et la guérir; l'homme ni aucune assemblée d'hommes ne pouvaient y apporter aucun remède. Il fallait une réforme et Dieu la fit.

CHAPITRE XLIII.

La lumière. — Réformation en Allemagne. — Luther.

(1517).

La Bible avait été ravie aux peuples; elle leur fut rendue.

Le concile de Constance avait fait brûler Jean Huss, mais le feu n'avait pu dévorer ses paroles: elles avaient germé dans bien des cœurs. Le seizième siècle venait de s'ouvrir, lorsque le Seigneur suscita de nouveaux témoins de la vérité, en tête desquels était un puissant serviteur de Jésus, le docteur Martin Luther.

Luther naquit à Eisleben, en Saxe, le 10 novembre 1483, et fut baptisé le 11 du même mois, jour de

la Saint-Martin, dont il reçut le nom. Il montra de fort bonne heure beaucoup de goût et de disposition à l'étude. Son père, Hans Martin, pauvre mineur du village de Meura, près d'Eisenach, l'envoya à l'école de cette ville. Le jeune écolier gagnait sa vie en chantant de porte en porte, jusqu'à ce qu'une femme pieuse le reçut chez elle. Il entra à l'université d'Erfurt en 1501; au bout de quatre ans, il fut placé dans le couvent des Augustins, afin de pouvoir y servir le Seigneur en paix. Mais la vraie paix lui était encore inconnue; une profonde mélancolie s'était emparée de son âme. Il eut de rudes combats à soutenir, parce qu'il prétendait se sauver par ses œuvres, ne connaissant point encore le salut gratuit qui est en Christ. Le Seigneur avait placé près de Luther un vieux moine qui lui annonça Jésus, son amour et sa grâce; dès lors Martin lut avec avidité la Parole de Dieu, qui répandit dans son cœur une lumière toute nouvelle; le Seigneur lui donna la foi à la Bonne-Nouvelle de ce salut, et par elle, la joie qui en est le fruit. En 1508 Luther fut appelé à la chaire de professeur dans l'école supérieure nouvellement fondée à Wittenberg: il y enseigna avec le plus grand succès.

Le Chef invisible de l'église le destinait à livrer de continuels assauts au papisme. Cette sainte guerre commença l'an 1517. Le trafic des indulgences se faisait alors de la manière la plus scandaleuse. Un moine dominicain, nommé Jean Tetzel, parcourait toute l'Allemagne par ordre du pape et exerçait avec une

impudeur inouïe cet infâme métier. On n'avait qu'à lui donner quelque argent et il remettait une lettre d'indulgence; c'était une déclaration écrite d'une pleine rémission des péchés.. L'unique but de Tetzel était d'amasser de l'argent. Le pauvre peuple se laissait abuser et séduire de toute manière. Bien des gens déploraient cet abominable trafic; mais personne n'osait se prononcer à haute voix, parce que Tetzel était placé sous la protection du pape. L'évêque Jean, de Meissen, voyant que le peuple accourait de toutes parts vers le vendeur d'indulgences, s'écria: « Oh! » combien sont fous ceux qui jettent leur argent » dans une caisse dont ils n'ont pas la clef! » Un moine franciscain, prêchant à Cologne, dit à ses auditeurs, pour leur faire sentir l'absurdité de ce trafic: « Ames fidèles, je vais vous raconter un nouveau miracle. Si l'un de vous a un demi-florin d'or, il peut acheter une indulgence qui le conduira droit au ciel; s'il n'a qu'un quart de florin il peut encore acheter une partie du royaume de Dieu; mais s'il n'a point d'argent, il faut qu'il aille en enfer. N'est-ce pas un prodige nouveau qu'on ne puisse pas être sauvé sans argent? »

Lorsque Tetzel fut arrivé à Wittenberg et eut commencé à y débiter sa marchandise, Luther ne put garder le silence. Le 31 octobre 1517, il afficha aux portes de la chapelle du château, 95 thèses dans lesquelles il montrait toute l'absurdité des indulgences, offrant de disputer avec qui que ce fût sur ce sujet.

Ces thèses se répandirent bientôt dans toute l'Allemagne et dans l'Europe entière. Chacun s'étonnait d'un tel courage ; on n'avait jamais entendu un langage pareil.

Plusieurs circonstances avaient concouru à préparer les voies à la Réforme. Des milliers de Vaudois, de frères de Bohême et de disciples de Wycleff, avaient répandu abondamment la semence de l'Evangile. On commençait à ouvrir les yeux sur la profonde décadence de l'église. Les prédications se faisaient plus généralement que du passé, en langue vulgaire. L'étude des sciences et surtout de l'hébreu et du grec n'était plus vouée à un honteux oubli. L'ignorance et la corruption des prêtres catholiques commençaient à être un sujet de mordantes railleries. Une découverte toute récente, celle de l'imprimerie, contribua surtout, en mettant le Livre de vie dans les mains du peuple, à renverser le crédit d'un clergé ennemi de toute lumière.

CHAPITRE XLIV.

Impression de la Bible. — Les thèses de Luther. — Diète de Worms. — Luther à Wartbourg.

(1457-1534).

Il existe chez les Brahmines de l'Inde un proverbe qui dit : « Béni soit l'homme qui a inventé l'écriture! » Nous pouvons bien en dire autant de l'inventeur de l'imprimerie. On croit communément que l'auteur de cette précieuse découverte est Jean de Guttenberg, de Mayence, et qu'il eut pour associés Jean Faust et Pierre Schœffer. Le premier livre qu'ils imprimèrent fut celui des Psaumes (1457). Faust imprima un grand nombre d'exemplaires de la Bible à Mayence, puis se rendit à Paris où l'art de l'imprimerie était encore inconnu. Le prix de ses Bibles qu'il ne vendait que 60 écus, tandis que les exemplaires manuscrits en coûtaient cinq cents, causa un étonnement universel ; et lorsqu'on vit qu'il produisait de nouveaux exemplaires, à mesure qu'il en écoulait, tout Paris fut en émoi ; l'agitation redoubla quand on compara les volumes entre eux et qu'on reconnut qu'ils étaient parfaitement semblables. On cria au sortilège. La

maison de Faust fut fouillée, et l'on y saisit un nombre considérable de Bibles. Alors il fut condamné comme coupable d'avoir fait un pacte avec le diable, et l'on affirma que les lettres rouges dont ses livres étaient ornés, avaient été écrites avec son propre sang, Mais quand il eut décrit le procédé dont il se servait, le parlement de Paris lui rendit la liberté.

La première Bible latine fut imprimée en 1462; et la première Bible allemande, en 1467. Vingt ans après il existait des imprimeries dans presque toutes les principales villes de l'Europe, et bientôt des milliers de livres se répandirent parmi le peuple; de sorte que la science, qui jusqu'alors avait été le privilége exclusif de quelques savans, devint la propriété commune de toute la chrétienté. Lorsqu'en 1228, le pape avait publié sa première bulle contre la propagation des Saintes-Ecritures, cette défense n'avait pu concerner que les gens riches et instruits, à cause du prix énorme des manuscrits de la Bible. Les Vaudois seuls avaient fait exception; car ils étaient capables d'en faire eux-mêmes des copies. Mais dès qu'on put se procurer la Bible à bas prix, la défense du pape devint impuissante à retenir ceux qui désiraient la posséder et la lire.

La grande attention dont les 95 thèses de Luther avaient partout été l'objet, et le bon accueil qu'elles avaient reçu en beaucoup de lieux, donnèrent une vive inquiétude au pape, qui envoya à Luther l'ordre de se rétracter. Celui-ci, bien qu'il conservât encore

un profond respect pour le souverain pontife, crut pourtant devoir refuser de le faire. Il demanda qu'on le convainquît d'erreur d'après l'Ecriture, seul juge qu'il reconnût en matière de foi. Le pape ne voulut pas s'abaisser à condescendre au vœu d'un pauvre moine augustin; et voyant que rien ne pouvait ébranler notre réformateur, il le frappa de l'excommunication (1520). Mais Luther, de plus en plus éclairé par la Parole de vie, contre laquelle il savait que toutes les foudres du pape ne pouvaient rien, résolut de rompre entièrement avec Rome : le 10 décembre 1520, il brula la bulle d'excommunication et le droit canon, près de la porte de Wittenberg, en présence d'une foule d'étudians et d'autres personnes.

Luther venait parlà de se séparer du papisme, qu'il attaqua dès lors avec toujours plus de force. En 1521, il fut cité à comparaître devant la Diète assemblée à Worms, pour y être examiné en présence de l'empereur. Quel moment que celui-là! Le souvenir du martyre de Jean Huss ne devait pas le remplir de courage et d'espoir. Bien des gens lui conseillaient de ne pas se rendre à la Diète; mais il n'hésita point. Toute sa force et toute sa confiance étaient en Jésus.

Il part donc pour Worms. A son arrivée à Erfurt, toutes les rues, toutes les maisons sont pleines de gens accourus sur son passage. Comme on lui représentait qu'il courait le même danger que Paul lors de son dernier voyage à Jérusalem, il dit: « Quand on allumerait » entre Wittenberg et Worms un feu qui s'élèverait

» jusqu'au ciel, je voudrais également comparaître » devant la Diète au nom du Seigneur. » Arrivé près de Worms, on le sollicite encore de ne pas se présenter devant ses ennemis : « C'est à Worms que je suis » appelé, » répondit-il, « c'est à Worms que j'irai, » quand il y aurait autant de diables qu'il y a de » tuiles sur les toits. »

Il comparait donc devant la Diète : on l'exhorte à retracter ses ecrits et à répondre d'une manière brève et précise. Luther répond à haute voix : « Je ne puis ni ne dois rien retracter, à moins qu'on ne me prouve *par l'Ecriture Sainte* que je suis dans l'erreur. Car c'est être fou et bien malheureux d'agir en quoi que ce soit contre sa conscience. Voilà tout ce que j'ai à dire. Que Dieu me soit en aide. Amen ! » Les amis de Luther, entr'autres l'excellent Fréderic, électeur de Saxe, admirèrent une si courageuse confession. Mais l'empereur Charles Quint le déclara hérétique, et le mit au ban de l'empire. Toutefois il tint sa parole au sauf-conduit, et permit à Luther de s'en retourner en liberté.

Le 4 mai 1521, Luther étant parti de Möra, fut arrêté par quelques cavaliers qui l'enlevèrent de la voiture, le mirent sur un cheval et disparurent avec lui. Après avoir couru par monts et par vaux, ils arrivèrent à 11 heures du soir à Wartbourg, près d'Eisenach. C'était l'électeur Fréderic qui avait envoyé ces cavaliers et qui faisait mettre le réformateur en sureté, jusqu'à ce que l'orage qui grondait sur sa tête fût passé.

On le traita à Wartbourg comme un gentilhomme prisonnier, sous le nom de l'écuyer George; il laissa croître sa barbe, et porta une épée comme un chevalier de ce temps là.

Cependant Luther ne perdit pas son temps dans le château de Wartbourg. Il se mit à traduire la Bible en langue vulgaire; car il savait bien que c'était là le moyen le plus efficace de répandre la connaissance de la vérité parmi le peuple. Il entreprit courageusement cet ouvrage difficile et pour lequel il manquait de toute espèce de secours. Mais aidé du Seigneur, il acheva bientôt la traduction du nouveau testament, que toute l'église d'Allemagne n'a cessé de considérer comme un trésor. Il écrivit aussi ses commentaires sur les évangiles qu'on lisait dans l'église romaine; cet ouvrage a été en grande bénédiction. Au bout de dix mois, informé des troubles qui s'étaient élevés parmi ses disciples à Wittenberg, il quitte sa retraite de Wartbourg, sans consulter l'électeur. Arrivé dans cette ville, il s'efforce d'y rétablir la bonne harmonie, et achève, avec le concours de quelques amis versés dans les langues anciennes, la traduction de toute la Bible. Sa version fut imprimée en un volume l'an 1534. Le plus célèbre de ses collaborateurs se nommait Philippe Mélanchton, né à Bretten, ville du Grand-Duché de Baden. Il était également remarquable par sa science et par sa piété; et la grande douceur de son caractère servit plus d'une fois à modérer l'ardeur de Luther.

CHAPITRE XLV.

Progrès de la réforme. — Mort de Luther. — Paix d'Augsbourg.

(1519-1555).

Les pures doctrines de l'Evangile que prêchait le réformateur se répandirent promptement partout au moyen de ses nombreuses publications, en particulier par son grand catéchisme, par son abrégé du même ouvrage et par ses cantiques. Ses disciples et ses amis travaillaient aussi à la propagation de la vérité. Partout on prenait parti ou pour le pape, ou pour Luther. Déjà en 1519, un légat du pape parcourant l'Allemagne, faisait la remarque que sur quatre personsonnes il en trouvait toujours trois qui se prononçaient pour Luther et seulement une pour le pontife de Rome.

La réforme fit de grands progrès en Saxe, sous l'électeur Jean. La lumière pénétrait peu à peu dans les masses; on reconnaissait et l'on rejetait peu à peu les abus; on abandonnait les couvens; des prédicateurs fidèles et éclairés prenaient la place de prêtres ignorans. La « nouvelle doctrine, » c. a d. l'évan-

gile, fut accueillie avec joie dans la Pomèranie, le Wurtemberg, à Bade, dans le Brandebourg, le Holstein, à Brunschwig, à Clèves, dans la Silésie, la Bohême, la Lusace, le Mecklenbourg et dans plusieurs autres villes et contrées de l'Allemagne. Le 4 mai 1526, les princes réformés formèrent à Torgau une confédération pour défendre la doctrine de Luther contre leurs ennemis, et le 19 avril 1529, ils firent une *protestation* commune contre les édits de la Diète de Spire, qui les avait condamnés sans les entendre. C'est de cet acte qu'ils reçurent le nom de *protestans*. Les chrétiens évangéliques présentèrent à la Diète assemblée à Augsbourg, le 25 juin 1530, une confession (appelée confession d'Augsbourg), signée par trois princes électeurs, vingt ducs, vingt-quatre comtes, quatre barons et trente-cinq villes impériales et libres. La liberté de conscience leur fut enfin accordée en 1532.

Luther mourut à Eisleben le 18 février 1546, âgé de 63 ans. Ses dernières paroles furent : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. Tu m'as racheté, ô Eternel, Dieu de vérité. » Doué d'une fermeté inébranlable envers les grands de la terre, il était doux et simple avec les enfans. Il eut toujours, au milieu des plus grands périls, la confiance la plus profonde en son Dieu. Ce qui faisait l'excellence de sa doctrine, ce qui l'a toujours rendue inestimable à la vraie église évangélique, c'est qu'elle tendait à détruire toute confiance en la propre justice de l'homme, pour éta-

blir comme seul moyen de salut, la foi à la miséricorde gratuite de Dieu en Jésus-Christ. Le nom de Luther et l'œuvre que Dieu lui a donné de faire vivront en Allemagne aussi long-temps qu'il y aura des chrétiens qui resteront fidèles à la Parole du Seigneur.

La guerre éclata peu après la mort de cet illustre réformateur. Charles-Quint se mit à persécuter l'église. Il eut d'abord d'heureux succès, et fit prisonnier le Prince-Electeur de Saxe et le Landgraw de Hesse. Mais Maurice, électeur de Saxe, releva l'espoir des réformés, et ses brillantes victoires mirent fin à la guerre. La paix fut conclue par le traité de Passau (1552.) Ce prince étant victorieux, mais mortellement blessé près de Lunebourg, s'écria à la vue des 64 drapeaux qu'on lui apporta et qu'on avait pris sur l'ennemi : « Ah ! que font ces vaines pensées de gloire sur le bord de la tombe ? » Enfin les protestans obtinrent pleine liberté de conscience par le traité de paix signé à Augsbourg en 1555.

CHAPITRE XLVI.

La réformation en Suisse. — Zwingle.

(1518-1528.)

Pendant que la lumière était remise sur le chandelier en Allemagne, le Seigneur faisait aussi son œuvre en Suisse. Ulrich Zwingle, né dans un village du Toggenbourg le 1 janvier 1484, relevait l'étendard de l'Evangile. Instruit, comme l'avait été Luther, par la lecture de la pure Parole de Dieu, il se sentit auss pressé de combattre les effrayans abus que l'églisei romaine nourrissait dans son sein. La même foi animait les deux réformateurs; placés l'un et l'autre sur le seul fondement qui puisse être posé, sur Jésus, l'Eternel Dieu, ils gémissaient, sans s'être entendus, à la vue des plaies profondes qui dévoraient la chrétienté. D'accord sur toutes les doctrines vitales de l'Evangile, ils ne différaient que sur la manière d'envisager la Ste-Cène. Zwingle n'y voyait que la commémoration de la mort de Christ. Luther croyait que le pain et le vin renfermaient consubstantiellement

le vrai corps du Sauveur. Cette divergence d'opinions, dans le fond d'une légère importance, fut pourtant assez forte pour séparer les chrétiens évangéliques en deux nuances tranchées, les luthériens et les réformés. C'est encore sous ces noms que les chrétiens séparés de Rome sont désignés aujourd'hui ; mais cette distinction s'efface de plus en plus .

Zwingle, d'abord curé à Glaris fut, dix ans après, appelé à prêcher l'Evangile dans l'église d'Einsidlen, où se rendaient chaque année un très-grand nombre de pèlerins, pour adorer la Vierge Marie. Au bout de deux ans, (1518), on le nomma prédicateur de la grande église de Zurich, où il attira un très-grand concours d'auditeurs. Les uns n'approuvaient pas sa doctrine et disaient qu'elle serait la source des plus grands troubles ; d'autres se réjouissaient d'entendre annoncer purement le message de la paix. Tandis que Zwingle évangélisait la Suisse, les écrits de Luther y pénétraient de toutes parts, et étaient lus avec avidité. On vit bientôt un grand nombre de savans embrasser la pure doctrine de l'Evangile et la prêcher avec une franchise et une fidélité qui furent couronnées des plus heureux succès : nous ne citerons qu'Oeccolampade, prédicateur à Bâle, Henri Bullinger de Zurich et Berchtold Haller de Berne.

La prédication de l'Evangile, en opposition si directe avec les erreurs du papisme, devait nécessairement trouver d'ardens adversaires parmi ceux qui étaient intéressés à les maintenir. En effet, le légat

du pape et le pape lui-même firent tous leurs efforts pour arrêter les progrès de la réforme ; les évêques de Lausanne, de Constance et de Bâle, écrivirent plusieurs mandemens où ils représentaient les prédicateurs évangéliques comme des séducteurs et des hérétiques dignes du plus affreux supplice, et la lecture de la Bible en langue vulgaire comme la source de toutes sortes de maux. Les moines firent tous leurs efforts pour soulever le peuple contre les réformateurs. Mais l'Esprit de Dieu animait ses serviteurs et les remplissait d'un saint courage pour braver tous les périls.

L'an 1520, on comptait déjà à Zurich plus de 2000 âmes attachées de cœur à la vérité. Les magistrats ordonnèrent, en 1523, qu'il y eût dans cette ville une dispute ou assemblée publique, dans laquelle les docteurs catholiques et protestans exposeraient les divers argumens par lesquels chacun d'eux croyait pouvoir défendre la doctrine qu'il avait embrassée. Le résultat de cette dispute fut que le sénat et la bourgeoisie de Zurich décrétèrent que Zwingle continuerait à annoncer la pure doctrine de l'Evangile et que tous les autres ecclésiastiques ne proposeraient rien qu'ils ne pussent prouver par l'Ecriture. — Cette première dispute ne tarda pas à être suivie d'une seconde, puis d'une troisième, à la suite de laquelle les Zurichois abolirent quelques-unes des superstitions les plus grossières. En avril 1525, les images des saints disparurent des temples, la messe fut interdite et les magistrats or-

donnèrent qu'on célébrât la Ste Cène d'une manière conforme à la Parole. Bâle et Schaffhousen furent éclairés du même flambeau céleste vers l'an 1528 : la plus grande partie de la Suisse allemande secoua le joug de Rome et accueillit le pur Evangile de Christ. — Les petits cantons repoussèrent toujours avec une aveugle obstination toutes les tentatives faites pour les amener à la réforme.

CHAPITRE XLVII.

Réforme dans le canton de Berne et le Pays de Vaud.

(1523-1536).

Pendant ce temps-là Berchtold Haller prêchait à Berne les doctrines de l'Evangile. Ses efforts, d'abord timides, mais bientôt plus affermis, furent couronnés d'un éclatant succès. Dès l'an 1523, il fut ordonné à tous les prédicateurs de prêcher l'Evangile librement, mais de ne rien avancer que ce qu'ils pourraient établir par la Sainte-Ecriture du vieux et du nouveau Testament. Une dispute publique eut lieu à Berne en 1528; elle dura 19 jours et eut les mêmes résultats que celle de Zurich. Le seigneur y faisait son

œuvre avec puissance : le papisme et ses erreurs firent place au culte en esprit et en vérité.

A cette époque, le territoire qui forme aujourd'hui le canton de Vaud, était divisé en plusieurs petits états, tous placés sous quelque souverain étranger. Les villes et bourgs de Moudon, Yverdon, Morges, Nyon, Payerne, Cossonay, Grandson, Sainte-Croix et Les Clées, étaient sous la domination du duc de Savoie. L'évêque de Lausanne possédait Lausanne, Lutry, Cully, Saint-Saphorin, Corsier, une partie de Vevey, d'Avenches et de Lucens. — Les bailliages d'Orbe et de Grandson étaient gouvernés en commun par les cantons de Berne et de Fribourg. — Les quatre mandemens d'Aigle, (Aigle, Ollon, Bex et les Ormonts,) appartenaient au canton de Berne.

A la première apparition de quelques étincelles du vaste incendie qui détruisait en Allemagne l'édifice vermoulu du papisme, le pays de Vaud manifesta un profond attachement pour la religion de Rome. En 1525, les Etats, assemblés à Moudon, ordonnèrent de brûler les livres de Luther et défendirent de parler de sa doctrine, sous peine d'être brûlé vif. Mais le Seigneur ne voulait pas laisser plus longtemps la Suisse française plongée dans de telles ténèbres. Il en eut compassion et y envoya un de ses serviteurs nommé Guillaume Farel, qui y prêcha la doctrine évangélique avec de grandes bénédictions.

Ce fidèle ministre de Christ naquit d'une famille noble à Gap, en Dauphiné, l'an 1489. Persécuté en

France pour l'Evangile, il se retira à Strasbourg, de là à Bâle, puis à Montbéliard où il parvint à établir la réforme. Il se rendit ensuite à Berne, où il fit connaissance avec Haller dont nous avons déjà parlé. Haller lui conseilla d'aller annoncer l'Evangile dans le gouvernement d'Aigle. Il s'y rendit au mois de novembre 1526, sous le non de Guillaume Ursin, et s'y fixa comme maître d'école. Il y répandit la bonne semence de la Parole qui fut bénie pour un grand nombre d'ames.

L'opposition des prêtres, des magistrats et du peuple, n'arrêta point son courage ni ses travaux. Le conseil de Berne lui remit, au mois de mars 1527, une patente par laquelle il l'établissait pasteur à Aigle. Il prêchait aussi à Ollon, à Bex et dans quelques autres lieux du voisinage. Effrayés des progrès de la réforme, les prêtres mirent tout en œuvre pour faire chasser Farel, qui dut quitter Aigle; mais il y revint bientôt avec une lettre des seigneurs de Berne, portant « qu'on devait le protéger et lui faire une pension, et que l'Evangile devait être prêché avec une entière liberté dans les quatre Mandemens, partout où on le souhaiterait. » L'opposition n'en fut guère moins grande. Farel eut encore à essuyer de mauvais traitemens. Informé de cela, l'Etat de Berne envoya des députés à Aigle, pour « régler les affaires de religion. » Les députés assemblèrent les quatre paroisses du gouvernement d'Aigle; trois de ces paroisses, savoir Aigle, Bex et Ollon, embrassèrent la réforma-

tion à la pluralité des voix. La paroisse des Ormonts se prononça en majorité pour la religion catholique; néanmoins on leur ordonna de renoncer à la messe, d'ôter les images de leurs temples et de renvoyer leur vicaire : on eut beaucoup de peine à l'obtenir. N'en soyons point surpris. La conscience a des droits qu'il faut toujours respecter. Si l'on s'était borné à éclairer le peuple, à fonder des écoles, à faire prêcher l'Evangile, tout en laissant pleine liberté de part et d'autre, aux papistes et aux réformés, l'histoire n'aurait pas à signaler une telle injustice. Il y avait injustice à forcer la minorité à se conformer à l'opinion de la majorité. Quelque grands que soient les avantages que la Suisse ait retirés de la réformation, ils ne sauraient justifier tout ce qu'une pareille marche avait de tyrannique et de contraire à la Parole de Dieu. Un zèle mal éclairé de la part de ceux qui embrassaient la réforme ne souillait aussi que trop souvent la belle cause de la vérité. On brisait des images, on démolissait des autels avec une précipitation qui irritait toujours plus les catholiques.

Cependant la réformation ne ralentissait pas sa marche : Morat, Bienne, le Vully, Grandson, Orbe et les lieux environnans l'accueillirent avec joie. Farel, qui semblait se multiplier à mesure que la lumière se propageait, fut puissamment secondé par Pierre Viret d'Orbe et par quelques autres serviteurs de Jésus-Christ.

L'évêché de Lausanne était jusque-là resté presque

tout-à-fait étranger à la réforme. Le clergé, les magistrats et la généralité des habitans de Lausanne repoussaient avec horreur tout ce qui sentait le luthérianisme. Mais le Seigneur déjoue les plans les mieux conçus de la prudence humaine, toutes les fois qu'il veut établir son règne. La conquête du Pays de Vaud par les Bernois en 1536 ouvrit une large porte à l'introduction de la réforme. Viret se rendit à Lausanne, à la prière de plusieurs Lausannois faisant partie de l'armée bernoise : il prêcha d'abord dans le temple de Saint-François, puis au couvent de la Madelaine, au milieu d'un grand concours de peuple.

L'agitation était à son comble dans tout le pays. Les esprits étaient partagés, indécis. La plupart se faisaient les plus étranges idées des principes religieux des réformateurs. Les uns (c'était le petit nombre) croyaient de cœur à la Bonne Nouvelle du salut prêchée par les ministres et devenaient des hommes nouveaux dans toute leur conduite. D'autres ne prenaient que l'écorce de la réforme, n'allaient plus à la messe, mais n'allaient pas non plus à Jésus-Christ. Un fort grand nombre ne savait que croire et demandait d'être éclairé.

Le gouvernement de Berne, zélé partisan de la réforme, se hâta de tout mettre en œuvre pour l'établir dans le Pays de Vaud. Dans le but d'éclairer les esprits, il commanda qu'il y eût une dispute publique à Lausanne dès le 1er octobre 1536. On afficha à la porte des temples de toutes les paroisses un décret ordon-

nant à tous les ecclésiastiques de l'un et de l'autre culte, d'assister à cette dispute, et à toutes les communes d'y envoyer des députés, qui, de retour chez eux, pussent rendre compte de tout ce qu'ils auraient vu et entendu. Le décret contenait aussi dix thèses ou sujets religieux à discuter, préparés par Farel.

Les bornes de cet écrit ne nous permettent pas d'entrer dans les longs et intéressans détails que l'histoire nous a conservés sur la fameuse dispute de Lausanne. Nous ne pouvons qu'en retracer quelques traits. Le dimanche, 1er octobre, la cathédrale de Lausanne s'ouvre à une foule immense. On va discuter des matières entièrement nouvelles pour le peuple. Le pur Evangile, si longtemps méconnu, repoussé, y est publiquement annoncé par Farel, dans un discours d'ouverture propre à préparer les esprits. Les doctrines si longtemps vénérées du papisme, vont être mises à nud ; toutes les plaies de l'Eglise romaine vont être sondées et découvertes ; la Parole de Dieu va reprendre ses droits; car c'est dans cette sainte Parole que tous les orateurs devront puiser leurs argumens. Quelle révolution! Quel spectacle imposant que celui-là!

Ecoutons d'abord les thèses qui doivent faire le fond de la dispute :

1° « L'Ecriture Sainte ne connaît point d'autre voie de justification, que celle qui est par la foi en Jésus-Christ, offert une seule fois. — 2° L'Ecriture ne reconnaît que ce même Jésus-Christ ressuscité des

morts, monté au ciel, et assis à la droite du Père, pour le chef unique, pour le Pontife ou Sacrificateur véritablement souverain, et pour le Médiateur et l'Intercesseur de son église. — 3° La Sainte Ecriture ne reconnaît pour l'église de Dieu que ceux qui croient devoir leur rédemption uniquement au sang de Jésus-Christ, qui croient à sa seule Parole et qui s'y conforment. — 4° Cette église bien qu'elle ne soit connue que de Dieu, a cependant ses cérémonies que Jésus-Christ a établies, par lesquelles on la voit et on la reconnaît, savoir : le baptême et la Cène du Seigneur. — 5° L'église ne reconnaît point d'autre ministre que celui qui administre la Parole et les Sacremens. — 6° L'église ne reconnaît point d'autre confession des péchés pour en obtenir le pardon que celle qui se fait à Dieu, ni d'autre absolution que celle qu'on reçoit de Dieu, à qui il faut confesser ses péchés, puisque c'est lui seul qui les peut pardonner. 7° Cette même église ne reconnaît point d'autre service de Dieu que celui qui est réglé par la Parole de Dieu et qui consiste en l'amour de Dieu et du prochain. C'est pourquoi elle rejette tout ce fatras de cérémonies sans fin, qui ne servent qu'à renverser la religion, comme les images et autres choses de cette nature. — 8° Elle ne reconnaît qu'un seul magistrat, laïque, établi de Dieu et nécessaire pour conserver le repos de l'Etat. Elle croit que tous sont obligés d'obéir à ce magistrat, tandis qu'il n'ordonne rien qui soit contre Dieu. » Les neuvième et dixième thèses condamnent le célibat des prêtres et la distinction des viandes.

La dispute dura sept jours; les principaux orateurs furent, du côté des réformés, Farel, Viret, Caroli et Calvin; du côté des catholiques, Blancherose, médecin; Drogy, vicaire, et Michod, curé.

Ce n'était pas assez de montrer l'erreur, il fallait établir la vérité. Dans ce but on établit des pasteurs dans toutes les églises auxquelles il fut possible d'en procurer. Peu à peu la lumière succéda aux épaisses ténèbres qui avaient couvert pendant si longtemps tout le pays.

Voyons maintenant comment se fit cette œuvre à Genève et à Neuchâtel.

CHAPITRE XLVIII.

Réformation à Genève.

(1532-1536).

Avant 1532, Genève était encore entièrement plongée dans les erreurs du catholicisme romain. Cette année-là, deux fidèles serviteurs de Christ, Farel et Saulnier, originaires du Dauphiné et ministres dans le Canton de Berne, passant par cette ville, y semèrent quelques grains de la bonne semence. Un

petit nombre d'ames la recueillirent avec fruit. Cette première assemblée évangélique excita un grand émoi parmi les prêtres. Ils firent amener devant leur conseil, les deux prédicateurs, au milieu de beaucoup d'injures et de cris. « Viens-ça, méchant diable de » Farel, lui dirent-ils, « que vas-tu faisant çà et là troublant toute la terre? D'où viens-tu? Qu'es-tu venu faire ici? Qui t'a fait venir en cette ville? — « Je ne suis point diable, « répond Farel. « J'annonce Jésus-Christ crucifié, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, tellement que celui qui croira en lui aura la vie éternelle, mais qui ne croira point sera condamné. A cette fin je suis envoyé de Dieu notre bon Père, ambassadeur de Jésus-Christ, et ne tâche autre chose sinon qu'on le reçoive par-tout le monde, et je suis venu en cette ville pour essayer s'il y a personne qui me veuille ouïr, et je suis prêt de rendre raison de ma foi et de ce que je prêche, s'il vous plaît m'ouïr patiemment, et maintenir ce que je dirai jusqu'à la mort. » L'un des prêtres s'élevant tout en colère, s'écria : « Il a blasphémé ; qu'avons- » nous plus besoin de témoins? Il est digne de mort. » Au Rhône, au Rhône! Il vaut mieux que ce mé- » chant Luther meure, que de troubler ainsi tout le » peuple. » — Un serviteur du grand vicaire apprêtait son arquebuse pour tuer Farel; mais Dieu ne permit pas que son sang fût répandu : l'arquebuse se rompit. Les deux ministres, accompagnés de quelques amis de l'Evangile, purent à grand'peine sortir de là

sains et saufs : ils s'embarquèrent et se rendirent à Grandson où était Froment, ministre de Christ, qu'ils engagèrent à se rendre à Genève.

Froment était encore fort jeune ; il n'avait que 22 ans. Il part, remettant sa cause au Seigneur, et arrive à Genève, le 1 novembre 1532. Il n'y connaissait personne. Ceux qui semblaient vouloir entendre l'Evangile étaient si intimidés par l'accueil qu'on avait fait à Farel et à Saulnier, qu'ils n'osaient faire connaître leurs vrais sentimens ni se réunir. Froment ouvre une école gratuite auprès du Molard ; tout en montrant à lire et à écrire aux enfans, il leur annonce la Bonne Nouvelle. Plusieurs parens enchantés des progrès de leurs enfans vont écouter le maître d'école; les uns croyent, d'autres le repoussent et le méprisent. « Que peut savoir ce petit foulaton, (insensé)? disaient ceux-ci au peuple. » — Il se trouvait là quelqu'un qui répondit : « Ces fous vous apprendront à être sages. »

Cependant le nombre des auditeurs de Froment s'accroissait de jour en jour. Au nouvel-an 1533, une telle foule se jeta dans la salle où il prêchait, qu'il ne put pas y pénétrer. Au Molard, au Molard! s'écrièrent-ils ; et ils placèrent Froment sur un banc en lui disant : « Prêchez-nous la Parole de Dieu. » Après avoir invoqué à genoux le secours du Seigneur, il se mit à prêcher sur Matth. VII. 15. 16. — Pendant qu'il prêchait, le grand sautier de la ville lui ordonna de se taire. « Il vaut mieux obéir à

Dieu qu'aux hommes, » répond le courageux serviteur de Christ ; et il reprend son discours. — Cependant les prêtres s'étaient réunis en armes. Froment est obligé d'interrompre son sermon et de se retirer. Les prêtres l'auraient mis en pièces. Quelque temps après il quitta la ville et alla à Yonand. Mais l'Evangile qui avait été annoncé ne s'en alla pas avec lui. Plusieurs ames avaient passé des ténèbres à la lumière ; d'autres, en grand nombre, reconnaissaient les erreurs du papisme et étaient prêtes à embrasser la vérité. Il y avait parmi les premiers un bonnetier nommé Guérin, homme versé dans les Ecritures, qui présidait secrètement leurs assemblées, conjointement avec un ministre nommé Masnéri. C'est dans une de ces réunions qu'eut lieu à Genève la première Cène selon l'institution du Seigneur. Mais Guérin fut banni.

Quelques réformés voyant qu'aucun d'entre eux ne pouvait élever la voix qu'il ne fût aussitôt banni, allèrent à Berne implorer du secours. L'Etat de Berne écrivit au conseil de Genève pour l'engager à laisser prêcher librement l'Evangile. De là nouvelle irritation chez les papistes. Ils courent aux armes à l'instigation et à l'exemple des prêtres. Les réformés, au nombre de 60, prennent aussi leurs arquebuses et se mettent sur la défensive. Leurs adversaires se comptent par centaines. Le sang va couler ; un réformé, ami de la paix, ose faire entendre des paroles de paix et reçoit un coup de poignard qui le fait tomber roide mort. On allait en venir aux mains lorsque arrivèrent des

marchands de Fribourg (ville alliée de Genève). Ils adressèrent en qualité d'amis et de combourgeois, de belles remontrances à l'un et à l'autre parti. Les réformés furent les premiers à leur prêter l'oreille. Les prêtres et leurs adhérens voulaient en finir par les armes. « Messieurs, dirent les Fribourgeois, nous vous en prions, ne soyez pas tant fiers ; car si l'on venait à se battre, nous aimerions mieux être de leur côté que du vôtre ; car ce sont autres gens que vous et en meilleur ordre pour gens de guerre que vous n'êtes. » — La paix fut signée le 30 mars 1533.

Mais les partis étaient loin d'être réconciliés. Les prêtres ameutèrent de nouveau le peuple. Fribourg et Berne envoyèrent des députés ; les premiers, pour soutenir l'ancienne religion et pour demander justice d'un meurtre commis sur un Fribourgeois au milieu des troubles ; les seconds, pour demander liberté de conscience : en cas de refus, les députés bernois avaient ordre d'exiger des Genevois le paiement de la somme qu'ils devaient à l'Etat de Berne. Dieu voulait l'extirpation du papisme à Genève et faire briller dans cette ville un flambeau qui éclairerait au loin plusieurs nations de la terre. La cause de la réforme venait d'y prendre un tel pied qu'il n'était plus possible de l'en chasser. Berne l'emporta dans Genève sur Fribourg. Voilà le jugement que nous portons, nous pauvres mortels, qui ne savons voir que les causes secondes ; remontons à l'Auteur de toute grace et rendons lui gloire.

Les réformateurs Froment, Farel et Viret étaient

rentrés dans la ville. Berne leur donnait son appui. Le 1 mars 1534, une troupe de réformés courut prendre Farel et le conduisit dans la salle du couvent des Cordeliers. Ce couvent était à l'angle que fait la rue Verdaine avec celle de Rive: on l'appelait aussi couvent de Rive, parce qu'il était alors situé sur le rivage du lac. C'est dans ces murs que la doctrine évangélique fut pour la première fois prêchée publiquement dans Genève. Les ministres, toujours soutenus par les députés bernois, y demeurèrent et y continuèrent leur œuvre. Ainsi la réforme croissait de jour en jour, malgré les empêchemens des adversaires. Les prêtres irrités et voyant le terrain s'ébouler sous leurs pieds, redoublèrent leurs efforts pour se défaire des prédicans.[1] Ils tentèrent de les empoisonner. Viret seul ayant mangé du potage mêlé de poison, faillit en périr. Mais le méchant fait une œuvre qui le trompe : l'atroce tentative des prêtres ayant été dévoilée, le crédit du clergé catholique en reçut un rude échec. Ajoutez encore l'arrivée à Genève de plusieurs français réfugiés à cause de leur attachement à la réforme, et vous comprendrez que l'église évangélique s'augmentait par les efforts mêmes que faisaient ses adversaires pour la détruire.

Genève eut aussi sa dispute publique : elle eut lieu le 30 Mai 1535. Ce fut un cordelier, récemment converti, qui s'engagea à prouver publiquement que les

[1] Nom donné aux ministres.

dogmes soutenus par les catholiques étaient contraires à la Ste-Ecriture. Les conseils de la ville y assistèrent, pour que tout s'y passât en bon ordre. Le succès de cette dispute fut d'une immense portée pour la réforme.

Pendant ce temps là le duc de Savoie et ses partisans tentaient de rétablir l'autorité de l'évêque. Tous les mécontens s'étaient réfugiés à Peney, non loin de de la ville, et de là exerçaient diverses hostilités contre Genève. Mais les troupes de Berne qui venaient d'envahir le pays de Vaud et qui avaient déclaré la guerre au duc, entrèrent à Genève comme des libérateurs. (1536)

CHAPITRE XLIX.

Jean Calvin. — Théodore de Bèze.

(1509-1605).

Ce fut cette même année-là (1536) que parut pour la première fois à Genève, un homme d'une chétive apparence, mais qui occupe le premier rang parmi les réformateurs français. Cet homme est Jean Calvin, né à Noyon, en Picardie, l'an 1509. Il était donc encore bien jeune quand Luther et Zwingle soutenaient déjà de rudes combats pour la cause de la vérité. Ce fut un de ses parens, Robert Olivetan, qui l'amena à

la connaissance de l'Evangile. Il apprit de bonne heure à connaître ce que le Seigneur avait déja fait en Suisse et en Allemagne pour enlever les souillures de l'église. Calvin faisait ses études à Paris, lorsqu'il reçut les premières impressions sérieuses qui décidèrent de toute sa vie. L'église chrétienne était tellement méconnaissable, que l'on donnait des bénéfices ecclésiastiques à des enfans, à des femmes, à des soldats, et que ces bénéfices se transmettaient souvent en héritage : Calvin jouissait des revenus d'une paroisse déjà à l'âge de 12 ans. Il avait devant lui les plus belles perspectives d'avancement. Mais le Seigneur l'appelait ailleurs. Son Esprit lui montra de bonne heure l'effrayant contraste qui existait entre les enseignemens de ses maîtres et ceux de l'Ecriture. Dégoûté d'aussi choquantes contradictions, il renonça à ses bénéfices brillans et aux avantages que ses talens et sa position devaient lui offrir. Avant qu'il eût atteint sa 22e année, on le consultait déjà sur des affaires de la plus haute importance. Son grand savoir lui concilia l'amitié et la protection de Marguerite de Navarre, sœur du roi de France, qui désirait le fixer dans le royaume. Mais ses principes et son attachement à la réforme lui avaient attiré un grand nombre d'ennemis. Il ne put plus rester à Paris. Bâle l'accueillit avec joie.

La doctrine de l'Evangile rencontrait partout de puissans, de nombreux adversaires; on calomniait les enfans de Dieu; on leur prêtait des opinions qui n'é-

taient point les leurs ; ce qui engagea Calvin à écrire un exposé des doctrines des réformés, connu sous le titre de *Institutions chrétiennes*, qu'il dédia à François Ier, roi de France, ardent persécuteur des réformés de son royaume.

Après un court voyage en Italie, il rentra en France. Il avait l'intention de retourner à Strasbourg ou à Bâle pour s'y établir définitivement. L'Empereur d'Allemagne et le roi de France étaient alors en guerre. Les communications d'un de ces pays à l'autre étant fort difficiles, Calvin fut obligé de passer par Genève, sans aucune intention de s'y arrêter. Farel et Viret étaient encore dans cette ville. Calvin leur ayant fait visite, Farel le pria de rester avec eux et de se joindre à leurs travaux. Calvin refusa, et prétexta la nécessité où il était d'étudier encore davantage. Alors Farel, lui dit avec une force et une gravité qui firent trembler le jeune étranger : « Je vous déclare de » la part de Dieu, que si vous ne voulez pas travail- » ler ici avec nous, à l'œuvre du Seigneur, il vous » maudira, puisque, prétextant vos études, vous vous » cherchez vous-même plutôt que lui. » Calvin, qui ne cherchait qu'à connaître la volonté de Dieu, vit dans ces paroles un appel d'en haut. Il se fixa donc à Genève, dès le mois d'août 1536. Les magistrats, heureux d'une telle acquisition, lui donnèrent la chaire de professeur en théologie, puis celle de pasteur, et lui conférèrent en même temps le droit de bourgeoisie.

Genève avait, il est vrai, réformé ses temples, renoncé à la messe et aux autres idolâtries romaines, mais il était peu de gens qui connussent le renouvellement intérieur par le St.-Esprit. Plusieurs âmes, sans aucun doute, avaient pris au sérieux l'Evangile et vivaient dans la sainteté chrétienne, mais la masse avait gardé ses idoles favorites : l'impureté, l'amour du monde, les haines, le luxe, le péché en un mot, que la réforme devait bannir, régnait en maître dans le peuple. Les réformateurs en gémissaient profondément. Pour y porter remède, Calvin proposa une ordonnance disciplinaire d'après laquelle toute personne, riche ou pauvre, magistrat ou simple citoyen qui, malgré les avertissemens reçus, vivrait ouvertement dans le péché et qui serait en scandale à l'église, devait être excommuniée (exclue de la Sainte Cène). Le conseil et la bourgeoisie acceptèrent ce projet, et la discipline ne tarda pas à être exercée avec vigueur. Cette sévérité, tout-à-fait inouïe, ramena à Genève une grande pureté de mœurs, mais attira sur Calvin un violent orage. Beaucoup de gens voulant passer pour chrétiens et vivre en même temps dans les plaisirs mondains, ne pouvaient supporter la vue de l'homme qui cherchait à opposer une digue au torrent de la corruption générale. Un parti puissant se forma contre Calvin. Le conseil, qui comptait plusieurs ennemis secrets de l'Evangile, céda aux sollicitations des partisans de la licence et bannit de la ville, en 1538, le célèbre réformateur, ainsi que Farel et Viret.

Il se rendit à Strasbourg où il accepta une place de professeur ; mais son cœur était toujours attaché à sa patrie adoptive. On reconnut bientôt que le triste état où se trouvaient les mœurs publiques, rendait nécessaire la marche qu'on n'avait guère fait qu'essayer : tous les vices reparurent. Calvin fut rappelé en 1541, après un bannissement de trois ans. Il retourna donc à Genève. «Voulez-vous que je reste dans votre ville? dit-il dans son discours au conseil de la ville. « Eh bien! chassez-en les péchés qui y règnent. Est-ce de bonne foi et sérieusement que vous m'avez rappelé? Alors bannissez les vices avec lesquels je ne saurais vivre dans vos murs. Ce n'est point le pape, ce ne sont point les tyrans qui ravagent l'église ; mais ce sont les dissolutions, les parjures et autres péchés semblables qui la souillent. Voilà les plus grands ennemis de l'Evangile. A quoi servirait-il d'écarter les loups, si les troupeaux étaient dévorés par des maladies contagieuses? »

Malheureusement la discipline fut poussée dans quelques cas au-delà des bornes que trace la charité chrétienne. Un déplorable mélange des peines civiles et des peines ecclésiastiques fit tomber dans de grands écarts. C'est ainsi qu'on fit décapiter Jacques Gruet, qui avait tenté de renverser la discipline de l'église. — Michel Servet, médecin espagnol, fut brûlé vif, parce qu'il s'était déclaré l'adversaire des doctrines de la réforme. Nous ne pouvons assez nous élever contre de pareils actes d'intolérance. Si Calvin y eut quelque

part, ce qui n'est pas avéré, nous aurions une preuve de plus que les chrétiens les plus éminens sont sujets à de grandes erreurs.

Genève était alors le refuge des réformés persécutés pour leur foi. On y voyait des églises italienne, anglaise, espagnole, française, uniquement composées de réfugiés. Les travaux et l'immense renommée de Calvin, contribuèrent à faire de cette illustre cité, le centre de la réforme et un fanal qui répandait au loin sa précieuse clarté. Notre réformateur publia un catéchisme qui ne tarda pas à être traduit en anglais, en italien, en espagnol, en latin, en grec et en hébreu. Pendant les vingt-huit ans qu'il demeura à Genève, il travailla sans aucun relâche à l'œuvre de Christ. Doué d'une faible constitution, il vit bientôt son corps s'affaisser sous le poids de ses nombreux travaux. Une maladie opiniâtre, accompagnée des plus vives douleurs, lui fit pressentir que le moment de son délogement n'était pas éloigné. Peu de jours avant de remettre son âme à son fidèle Sauveur, il fit appeler près de lui le conseil et les pasteurs de la ville et les exhorta instamment à rester fermes dans la foi, dans la vigilance, dans l'amour et dans la paix. Il entra dans le repos réservé au peuple de Dieu, le 27 mai 1564, âgé de 55 ans.

Théodore de Bèze, un des hommes les plus éminens du temps de la réforme, naquit à Vezelai en Bourgogne, l'an 1519. Bèze fut ébloui et entraîné dans sa jeunesse par les vanités du monde. Mais le

Seigneur, qui voulait en faire un serviteur d'élite, l'affligea d'une cruelle maladie, durant laquelle il fit vœu de se consacrer tout entier à l'avancement de la gloire de Dieu, si la santé lui était rendue. Bien différent de la plupart des malades qui, dès qu'ils sont guéris oublient leur bonne résolution, Bèze, ayant recouvré sa première vigueur, quitta tout pour suivre Jésus. Afin de mieux rompre avec ses relations mondaines, il se retira, en 1548, à Genève, auprès des chrétiens, qui l'affermirent dans la foi. Après un voyage qu'il fit à Tubingen, il fut appelé à la chaire de grec à Lausanne. Ses relations étroites avec Calvin furent bénies pour son ame. Ce fut à sa sollicitation que Bèze acheva la traduction en vers français des psaumes de David, qu'avait commencée Clément Marot. En 1559, il quitta Lausanne et se rendit à Genève comme pasteur.

La France était alors vivement agitée par la réforme. Une conférence eut lieu à Poissi, en 1561, dans le but de rétablir la paix. Le roi de Navarre et le prince de Condé demandèrent au conseil de Genève de permettre à Bèze d'y assister. Ce fut lui qui la présida. Sa haute éloquence, son vaste savoir et son inébranlable fermeté contribuèrent beaucoup à mieux faire connaître les principes des protestans, en butte à toute la haine et aux calomnies les plus atroces de leurs adversaires. Durant son séjour à Paris et dans les environs, il annonça, avec un zèle infatigable, la Bonne Nouvelle du salut. Il s'y était formé de nombreuses

congrégations de réformés. Mais le clergé ne pouvait les voir de sang-froid. La persécution, qui semblait assoupie, se réveilla avec une effrayante intensité. En janvier 1562, on publia un édit en faveur de la tolérance religieuse et néanmoins le 1er mars suivant, plus de 50 protestans furent massacrés à Vassy, au moment où ils célébraient leur culte. Bèze, saisi d'une profonde douleur, se plaignit au roi de Navarre et lui dit ces paroles mémorables : « Sire, l'Eglise de Dieu est une enclume sur laquelle plusieurs marteaux doivent se briser. » — Durant les troubles des guerres civiles qui désolèrent la France, Bèze ne se lassa point de prêcher la paix et de proclamer la vérité telle qu'elle est en Christ. De retour à Genève en 1564, il remplaça Calvin dans les fonctions de modérateur de la compagnie des pasteurs. Ce fut dans cette ville qu'il termina, en 1605, sa laborieuse carrière, âgé de 86 ans.

Tout en appréciant hautement les travaux de Calvin et de Bèze, nous ne pouvons que reconnaître avec douleur que des erreurs graves en matière de discipline ont souillé et sans doute entravé leur œuvre. Ces pieux réformateurs, trop asservis en ceci à l'esprit de l'époque, pensaient et soutenaient que le magistrat doit sévir contre les hérétiques dénoncés par l'église : c'était transporter une portion du papisme dans la réforme et mettre dans les mains des magistrats protestans le glaive qui avait fait tomber tant de victimes. « Les armes avec lesquelles nous combattons ne sont

pas charnelles, » a dit un apôtre, « mais elles sont puissantes par la vertu de Dieu pour renverser les forteresses et détruire tous les conseils et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu et pour amener captive toute pensée à l'obéissance de Christ[1]. »

CHAPITRE L.

La réforme à Neuchâtel.

(1529-1550).

Ce fut le même Farel dont nous avons déja décrit les pieux travaux dans le pays de Vaud et à Genève, qui introduisit le premier les doctrines du pur Evangile dans le pays de Neuchâtel. Là, tout comme ailleurs, les ténèbres de la superstition romaine étaient noires et profondes. Le clergé était plongé dans l'ignorance et dans la débauche. Il mettait tout son savoir et tous ses soins à embellir les églises et à accroître le nombre des saints. Toute l'instruction donnée au peuple consistait en spectacles et en représentation dans les rues, de quelqu'une des paraboles de l'Evangile ou du mystère de la passion.

[1] II Corinth. X, 4.

Farel arriva à Serrières, chez le curé, en octobre 1529. Ce curé, bien qu'ami secret de l'Evangile, n'osa pas laisser Farel prêcher dans le temple; ce fut devant l'église que notre réformateur annonça la Parole. Beaucoup de Neuchâtelois étaient accourus pour l'entendre. Le bruit de tout ce qui se passait déjà dans le canton de Berne et ailleurs était parvenu dans les villes et villages du pays de Neuchâtel. On voulut aussi connaître les doctrines nouvelles à Neuchâtel même. Farel y fut comme entraîné par ceux qui l'avaient entendu à Serrières. Il y prêcha sur les places, aux portes de la ville, dans les maisons, avec les plus grandes bénédictions. Comme d'ordinaire le prince des ténèbres excita ses serviteurs contre le ministre de Jésus. « A l'eau, à l'eau, » crièrent quelques ennemis de la vérité; « jetons-le à la fontaine. » Mais les partisans de la réforme le prirent sous leur protection et déclarèrent qu'ils goûtaient sa prédication. La semence était jetée : Dieu lui donna l'accroissement.

Plus elle croissait, plus l'adversaire rugissait. Neuchâtel fut bientôt divisé en deux partis. D'un côté étaient le gouverneur, les prêtres et leurs partisans; de l'autre, on voyait les bourgeois et le peuple. Berne, toujours zélée à répandre la réforme, avait promis son appui à ceux qui la goûtaient. Leur nombre allait toujours en s'augmentant. « Pourquoi la Parole de Dieu ne serait-elle pas annoncée dans un temple? » dirent quelques amis du Seigneur. — « C'est vrai, » ajoutèrent d'autres. Aussitôt ils conduisirent Farel

le temple de l'hôpital. (1530) Les murs en étaient parés d'images et de tableaux ; le réformateur y porta le premier les mains et tout fut bientôt enlevé. L'agitation fut grande chez le gouverneur et chez les chanoines. Ils se plaignirent à la comtesse, (princesse du pays,) de ce que les Neuchâtelois innovaient en religion et prièrent les Bernois de les délivrer de la présence de Farel. Berne exhorta son ministre à se borner à exposer les vérités de l'Evangile. C'était tout ce que demandait le réformateur. Ses prédications continuèrent donc dans la ville et dans les environs. Jusques-là les réformés n'avaient que le temple de l'hôpital. Le 23 octobre 1530, Farel fit entendre à ses auditeurs qu'ils ne devaient pas faire moins d'honneur à l'Evangile que les papistes à la messe et que puisqu'on la disait dans la grande église, l'Evangile aussi devait y être annoncé. A ces mots, ils le mènent à la grande église, le font monter en chaire où il prononce un des sermons les plus entraînans qu'il ait jamais faits. Il y dévoile les abus de l'église romaine avec tant de force et y montre si clairement la conformité de la doctrine qu'il prêchait, avec celle des Saintes Ecritures, que le peuple s'écrie tout d'une voix : « Nous voulons suivre la religion évangélique. » Aussitôt les images sont brisées, les autels renversés. Rien ne peut arrêter le torrent : le gouverneur veut faire entendre sa voix ; elle est étouffée par les cris d'une multitude lassée du joug qui l'avait si longtemps opprimée. La réforme, ou plutôt l'Evangile pur,

devait répandre ses bienfaits à Neuchâtel. On lit encore aujourd'hui sur les murailles de l'église, ces mots gravés pour faire vivre à jamais le souvenir de cette mémorable journée : « L'an 1530, le 23 octobre, fut ostée et abolie l'idolâtrie de céans par les bourgeois. »

La ville de Neuchâtel avait reçu l'Evangile, mais la plupart des villages ne l'avaient pas encore entendu. Serrières, le premier, l'avait accueilli avec joie : le curé Beynon, converti par le ministère de Farel, avait dit à ses paroissiens : « Si vous m'avez appelé bon prêtre, vous me trouverez meilleur pasteur. » De Serrières, Farel tenta de porter la lumière évangélique à Corcelles, à Bevaix. Dans ce dernier lieu on l'écouta avec la plus religieuse attention ; mais le prieur et ses moines, aidés de gens de Boudry, cernèrent l'église pendant qu'il prêchait, le descendirent de chaire et le chassèrent, après l'avoir accablé de coups. Néanmoins Dieu poursuivit son œuvre ; Valangin, Boudry, le Val-de-Travers, le Val-de-Ruz, les Montagnes, se rangèrent peu à peu et malgré les plus vives oppositions sous l'étendard de l'Evangile.

CHAPITRE LI.

Tentatives de la réforme dans quelques autres parties de la Suisse.

(1529-1626).

La Suisse romande presque toute entière, venait d'embrasser la réforme. Fribourg, Porrentruy, le Valais, Landeron et quelques villages mixtes du Pays de Vaud, étaient les seules contrées qui ne fussent pas encore éclairées du flambeau de la Parole.

Au 15e siècle, il y avait à Fribourg plusieurs chrétiens dégoutés des erreurs de l'Eglise romaine et recherchant avec ardeur la vérité. Ils ne se soumettaient plus aux ordonnances de Rome; on ne les rencontrait plus dans la foule prosternée aux pieds des images des Saints. L'œil perçant et jaloux de l'intolérance ne tarda pas à les découvrir. Ils furent dénoncés à l'Evêque comme hérétiques, et bannis à perpétuité. Mais dès que Zwingle proclama à Zurich les vérités de la Bible, dépouillée de tout alliage humain, sa voix eut un grand retentissement à Fribourg. L'avoyer Pierre Falk, ami du réformateur zurichois, et même quelques membres du clergé de la ville, ap-

plaudirent à ses pieux efforts et se montrèrent tout prêts à se ranger du côté de la Réforme. En 1522, des ministres fidèles allèrent prêcher à Fribourg; plusieurs de leurs auditeurs les accueillirent avec joie. Mais le clergé et les autres partisans de Rome ne se donnèrent aucun relâche jusqu'à ce que ces symptômes de réforme fussent totalement détruits; ils employèrent selon leur usage l'emprisonnement ou l'exil. Les amis de l'Evangile, trop faibles encore pour confesser leur foi et pour la sceller de leur sang, furent contraints à un silence absolu. Il n'en fut pas de même dans le bailliage de Morat. Farel s'y rendit en janvier 1530; ses prédications, bénies de Dieu, dissipèrent les ténèbres du papisme. Berne, qui l'y avait envoyé, l'appuyait de toute son autorité. Ce fut alors que Morat, Chiétres, Meyri et quelques autres villages des environs embrassèrent les doctrines vivifiantes de l'Evangile. — Payerne et toute la contrée vaudoise, limitrophe du canton de Fribourg, furent longtemps en butte aux vexations de leurs voisins. En 1535, Berne dut envoyer des députés à Fribourg pour faire cesser ces mauvais traitemens. Quand Viret arriva, en 1536, pour la première fois à Lausanne, le clergé, irrité contre le prédicateur et ses adhérens, et voyant que le conseil de la ville fermait les yeux sur les progrès de « l'hérésie, » recourut à l'Etat de Fribourg pour implorer son assistance. Celui-ci s'empressa d'écrire au Conseil de Lausanne afin de l'engager à chasser Viret et à demeurer ferme dans l'ancienne religion.

Farel tenta, en 1551, de porter l'Evangile dans la partie septentrionale de l'évêché de Bâle. Accompagné de l'ancien curé de Serrières, alors pasteur de cette paroisse, il se rendit dans ces vallées, pour y jeter quelques grains de la divine semence. Mais l'évêque de Bâle, instruit de cette tentative, fit poursuivre les serviteurs de Dieu qui furent forcés de se retirer. Ils eurent pourtant la joie de trouver des ames disposées à recevoir le message de paix et d'entretenir avec elles une correspondance chrétienne. Quelques années plus tard (1554), Farel, quoiqu'affaibli par le poids des années, mais toujours plein de zèle pour le service de son maître, alla à Porrentruy dans le même but. L'adversaire ne l'y laissa point tranquille. Des moines envoyés par l'archevêque de Besançon, s'élevèrent fortement dans toutes les chaires contre la réforme. Le pieux ministre de Christ eut encore la douleur de voir ses efforts n'obtenir aucun résultat.

Il en fut de même à Landeron. Mais là le sang des serviteurs de Dieu fut répandu. Deux ministres, envoyés par le seigneur de Prangins, gouverneur de Neuchâtel, y furent assassinés en 1546. Les habitans repoussèrent constamment toutes les tentatives faites par la princesse de Neuchâtel [1], désireuse de les amener à la foi pure et simple de l'Evangile. Ce fut en vain qu'elle se rendit elle-même à Landeron et qu'elle ouvrit des assemblées religieuses dans sa propre cha-

[1] Madame de Longeville.

pelle. Les bourgeois se soulevèrent, prirent les armes et invoquèrent le secours de Soleure, leur alliée. La princesse renonça à son projet par amour pour la paix, et Landeron et quelques communes adjacentes restèrent attachés au catholicisme romain.

Il était difficile que le Valais, confinant par sa partie occidentale au gouvernement d'Aigle, ne reçût pas quelques rayons de la lumière évangélique. Soumis à l'Evêque de Sion, prince temporel et spirituel du pays, le Valais a néanmoins vu de bien près le jour d'une complète émancipation religieuse : peu s'en est fallu que la réforme n'y ait été complètement établie. Les doctrines chrétiennes n'y furent point annoncées ouvertement d'abord, comme cela se vit ailleurs. Ce fut un pauvre berger qui, le premier, les introduisit dans le Haut-Valais. Thomas Plater, né en 1499, à Grönchen, près de Visp, quitta fort jeune ses montagnes, dans la compagnie d'une troupe d'écoliers mendians, pour se rendre à quelque université d'Allemagne. Dévoré de la soif de s'instruire, il ne lui manquait que les moyens d'acquérir la science. Arrivé à Bâle, il se concilia bientôt la protection de plusieurs amis puissans qui surent apprécier les talens dont le Seigneur l'avait doué. Ses rapides progrès dans les sciences et dans les langues anciennes lui ouvrirent l'entrée de l'université ; il y fut chargé de l'enseignement du grec. Mais Plater avait fait une acquisition plus précieuse que toutes les autres : il avait reçu l'Evangile. De retour en Valais, il ouvrit son cœur à ses

parens, à ses amis; il leur parla des doctrines vivifiantes de la Parole de Dieu. La semence germa en secret. D'autres jeunes Valaisans quittèrent aussi leurs vallées pour faire des études; les uns allèrent à Zurich, à Berne; d'autres à Lausanne ou à Bâle, et plusieurs en rapportèrent des connaissances évangéliques. Les principes de la réforme se répandaient peu à peu dans la cabane du pauvre et dans la maison du riche. L'évêque, qui s'était attiré la haine du peuple par son avarice et par son ambition, affaiblissait lui-même son pouvoir, tout en voulant en reculer les bornes. Le nombre des adhérens à la réforme s'accroissait de jour en jour. Le Bas-Valais commençait aussi à secouer les chaînes du papisme. On s'y mettait à lire les Saintes Ecritures; on formait déjà de petites assemblées secrètes pour s'occuper des vérités du salut. Chose étonnante, tout se faisait sans bruit, sans éclat, au point que l'an 1551, la diète du pays proclama la tolérance religieuse.

Mais les partisans de Rome et les prêtres prirent alors l'éveil. Ils mesurèrent avec effroi l'abîme qui, selon eux, allait engloutir toute religion. Les prêtres s'agitèrent en tout sens et firent porter une loi qui déclarait exclu du droit commun tout Valaisan qui ferait profession publique de la foi nouvelle. Les chrétiens réformés de Zurich avaient envoyé d'abondantes provisions de Bibles. L'évêque les fit brûler. On était déjà en 1560, c'est-à-dire assez loin de l'époque où la Suisse avait montré le plus d'ardeur pour la

réforme. Une vive réaction commençait à se manifester.

Le Pays de Vaud, enlevé au duc de Savoie par les bernois, était un objet d'envie pour ce prince. Brûlant du désir de rentrer dans ses droits, et secondé du roi d'Espagne et du pape, le duc avait résolu de s'ouvrir le passage des Alpes. Dans ce but, il fallait relever en Valais l'autorité épiscopale, et en extirper la réforme. Des missionnaires catholiques furent envoyés dans le pays pour ranimer le zèle des partisans du pape. Des pères capucins s'établirent à St-Maurice, et plus tard, les jésuites, à Sierre et à Conche ; et en 1592, la diète ordonna à tout Valaisan d'assister au culte catholique, ou de vendre ses biens et de quitter le pays.

D'un autre côté, la France agissait secrètement auprès des réformés par haine contre l'Espagne, mais nullement par amour pour la réforme. Le roi d'Espagne agissait aussi à l'instigation du pape pour se maintenir un parti puissant contre les tentatives des réformés. Le pauvre peuple, trop facile à séduire, était balotté par les menées de l'étranger et ne savait de quel côté se trouvait la vérité. Enfin les ténèbres se répandirent de nouveau sur tout le pays. Les lois qui condamnaient les hérétiques furent exécutées. L'an 1626, plusieurs d'entr'eux préférèrent abandonner le sol qui les avait vus naître, plutôt que de renier leur foi, et allèrent se fixer dans le gouvernement d'Aigle, ou dans les montagnes de l'Oberland. Ainsi s'éteignit peu à peu la flamme de l'évangile qui avait brillé sur le Valais pendant plus de 80 ans.

CHAPITRE LII.

La Réformation en France.

(1515-1546)

Le soleil de justice venait aussi de luire sur la France. Ce beau pays, couvert des ténèbres du papisme que d'ignobles intérêts tendaient à épaissir encore, reçut de bonne heure quelques reflets du flambeau dont l'Allemagne était éclairée. François I était sur le trône. Ce prince, né avec de brillantes qualités, ruina son royaume, aigrit par des supplices, les querelles religieuses, protégea, il est vrai, quelques hommes de lettres, mais étouffa toute liberté de discussion, et proscrivit même un moment l'imprimerie que Faust venait de découvrir. Plus tard il s'en déclara le protecteur. La lecture des écrits de Luther commençait à éclairer les esprits sur les erreurs de l'église romaine. Quelques exemplaires de la Bible traduite pour la première fois en français par Robert Olivetan, suffirent pour apprendre à bien des ames que l'on s'était éloigné des sources des eaux pures pour se creuser des citernes crevassées. La lumière de la vérité brilla sur divers points de la

France à la fois. Paris, Meaux, Grenoble, Lyon et une foule d'autres lieux reçurent et virent croître les germes précieux de la semence divine. Les luthériens (c'est ainsi qu'on appelait les partisans de la réforme) s'assemblaient en secret, dévoraient les Saintes Ecritures et prouvaient par leur vie chrétienne que leur foi n'était pas un vain mot. Ils trouvèrent à Paris une protectrice puissante, Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François I. Cette princesse ne se contentait pas de déplorer les abus de l'église et de désirer une réforme : elle avait saisi pour son ame la vérité qui sauve. C'est en Jésus et en Jésus seul qu'était toute son espérance. Elle avait compris la Bonne Nouvelle d'un pardon tout gratuit. Delà son amour pour le Seigneur et son zèle à arracher aux flammes des buchers ses frères en la foi.

Le Prince des ténèbres ne tarda pas à rugir à la vue des premiers symptômes d'une régénération religieuse de la France. Les docteurs de Sorbonne se montrèrent ses fidèles serviteurs. Marguerite de Valois venait de publier elle-même un ouvrage en vers intitulé : le *Miroir de l'ame pécheresse*. Les docteurs ayant remarqué qu'il n'était question dans ce livre ni des saints ni du purgatoire, attaquèrent le royal écrivain et l'accusèrent d'hérésie en plaine chaire. On joua au collége de Navarre une comédie où Marguerite était représentée sous les traits d'une furie.

La ville de Meaux, à dix lieues de Paris, possédait un grand nombre d'amis de l'Evangile. Les diman-

ches et les jours de fêtes étaient employés à s'enquérir des choses de Dieu. Des peigneurs et de cardeurs de laine dont cette ville faisait un grand commerce, des manœuvres, des artisans de toute espèce, brûlaient du désir de connaître la voie du salut. On s'entretenait de l'Evangile dans les ateliers et au milieu des travaux des champs. Le réveil s'étendait dans plusieurs villages environnants. Les superstitions diminuaient de jour en jour; les œuvres de la foi glorifiaient Dieu. C'en fut assez pour que les Cordeliers et les docteurs de Sorbonne se réveillassent à leur tour, mais pour faire l'œuvre de Satan. Les chrétiens furent poursuivis comme des malfaiteurs. Les uns furent brulés, les autres furent fouettés ou bannis. Cependant il ne fut pas au pouvoir des ennemis de la Vérité d'arracher la semence qui avait germé et pris racine dans les cœurs de plusieurs. Forcés de ne plus s'assembler publiquement, ils se réunirent en cachette tantôt dans une maison, tantôt dans une forêt ou dans quelque autre lieu écarté. Le plus instruit dans la Parole exhortait ses frères; puis ils répandaient leurs cœurs devant Celui qui les avait rachetés. En 1546 voyant que l'Antechrist poursuivait ses ravages et qu'il n'y avait aucune réforme à attendre au sein même de l'église romaine, ni de la part de ses chefs, les chrétiens de Meaux se constituèrent en église. L'exemple de l'Eglise française fondée depuis peu à Strasbourg les encourageait. Un simple cardeur, mais plein de la vie de la foi, Pierre Le-Clerc, fut, après beaucoup de

jeûnes et de prières, élu pasteur du troupeau. Cette église, composée d'une cinquantaine de membres, prit en peu de temps un tel accroissement, qu'il se rassemblait souvent jusqu'à 400 personnes accourues de la ville et des villages des environs. Un jour qu'ils étaient réunis pour servir en paix le Seigneur, le lieutenant de la ville et le prévot accompagnés de soldats, entrèrent dans leur assemblée. « Que font-là tant de gens assemblés? demanda le lieutenant. « Vous le voyez, » répondit Le Clerc, qui expliquait dans ce moment-là la Parole de Dieu ; « attendez avec patience que nous ayons achevé » — « Il vous faut venir en prison, » ajouta le lieutenant. « Allons où il plaira au Seigneur, » dit le ministre de Christ. Il se laissa lier sans rien dire et tous les autres au nombre de 62 en firent de même. Parmi eux était une jeune fille qui dit au lieutenant: « Si vous m'eussiez trouvée en quelque lieu déshonnête vous vous fussiez bien gardé de me lier ainsi. » Le lieutenant lui imposa silence et fit conduire toute la troupe dans la prison de la ville. « C'était chose étonnante, » rapporte un écrivain contemporain, « que de voir une si longue procession d'honnêtes gens de tout âge et de tout sexe, qui, de bon gré, se laissaient mener en prison par si peu de gens; car il ne faut pas douter que s'ils avaient voulu se rebeller, ils eussent été secourus par leurs parens et leurs amis, qui les voyaient passer par les rues, tout joyeux et en chantant des psaumes, principalement le 79e:

« *Les nations sont dans ton héritage: ton sacré temple a senti leur outrage.* »

Peu après, on les conduisit à Paris, liés sur des chariots comme de pauvres brebis. Quatorze d'entre eux furent condamnés à mort, après avoir eu la langue coupée. On les transporta à Meaux pour y subir leur condamnation. Toute sorte de manœuvres furent mises en jeu pour les faire renoncer à leur foi. Avant de les jeter aux flammes, leurs juges les firent conduire isolément dans des monastères, dans le but d'ébranler leur constance. Dans le trajet de Paris à Meaux, deux docteurs de Sorbonne, montés sur deux mules, se tenaient près des chariots et les menaçaient de toutes les rigueurs de l'enfer, s'ils ne rentraient pas dans l'église romaine. Pierre Le Clerc, fatigué de ces importunités, dit à l'un d'eux: « Retire-toi de nous, Satan, laisse-nous penser à notre Dieu! » Tous ces fidèles témoins de la vérité donnèrent avec joie leur vie pour la confession du nom de Christ. Ils chantent maintenant les louanges de l'Agneau là où il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni péché. *Heureux ceux qui meurent au Seigneur!*

CHAPITRE LIII.

La réformation en France. (Suite.)

(1546-1574.)

C'est ainsi que la sagesse de Dieu était glorifiée en ses enfans. A mesure que l'Evangile étendait ses conquêtes, Rome dressait ses échafauds et allumait ses bûchers. A ses yeux la moindre infraction à ses rites, la plus légère déviation de son symbole, était une hérésie digne de mort. Les mêmes lieux qui avaient été arrosés du sang ou couverts des cendres des martyrs des premiers siècles de l'église, devaient encore être témoins des martyrs de la réforme. Ce n'était plus la Rome païenne, la Rome des Césars qui versait le sang des enfans de Dieu ; c'était la Rome des Papes, de ces hommes qui se donnaient pour les vicaires de Jésus-Christ. Les prétendus successeurs de St.-Pierre traquaient comme des bêtes féroces et faisaient mettre à mort ceux qui, comme ce grand apôtre, ne voulaient que Christ pour Sauveur. L'Antechrist était sur le trône, mais la vraie église de Dieu s'édifiait de plus en plus. Ainsi se montrait, dans toute son infernale noirceur, l'œuvre de destruction de la grande Babylone

qui régnait sur les rois de la terre et qui s'enivrait du sang des saints et des martyrs de Jésus-Christ[1].

La ville de Lyon, déjà si célèbre par ses martyrs du second siècle, eut encore la gloire de voir de fidèles disciples de Jésus proclamer jusqu'à la mort la vérité qui est en Christ. Cinq jeunes étudians français[2] venaient de terminer leurs études à Lausanne et s'en retournaient paisiblement, l'an 1552, dans leur pays, pour y annoncer Celui auquel ils avaient cru. A leur arrivée à Lyon, ils furent arrêtés et jetés dans des cachots infects, sans qu'on daignât leur dire les motifs d'un pareil traitement. Traduits devant l'official pour rendre raison de leur foi, ils donnèrent gloire à Dieu, en confessant courageusement son saint nom. Peu de jours après, on les conduisit devant une assemblée de moines, à qui ils remirent leur profession de foi par écrit. La fidélité, la candeur, le courage qu'ils déploièrent dans cette longue procédure qui dura plus d'un an, ne firent qu'irriter leurs adversaires. Ils croyaient la Parole, rien que la Parole; ils rejetaient les erreurs papistes; c'en était assez pour être jugés dignes de mort. Aussi, le 16 mai 1553, ils reçurent la couronne de vie. On les condamna à être brûlés vifs «jusqu'à consomption entière de leurs corps par le feu.» En marchant au lieu du supplice, ils s'exhor-

[1] Apocalypse XVII.

[2] Voici leurs noms: Martial Alba, Pierre Escrivain, Bernard Seguin, Charles Favre, Pierre Navihères.

taient l'un l'autre à persévérer jusqu'à la fin et chantaient avec une ardeur et une joie que l'Esprit de Dieu seul pouvait leur inspirer le psaume 9e: *Sans cesse je te bénirai, Seigneur.* Arrivés sur la place des Terreaux, ils montèrent d'un cœur joyeux sur le tas de bois qui entourait le poteau, se donnèrent un dernier baiser fraternel et exhortèrent leurs bourreaux à se convertir à Christ. Les flammes enveloppaient déjà leurs corps qu'on les entendait encore se dire les uns aux autres : « Courage, mes frères! courage, mes frères! » et aussitôt leurs ames furent recueillies dans le lieu de l'éternelle paix.

D'autres confesseurs de la vérité reçurent aussi la palme du martyre dans cette même ville de Lyon. Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, que mentionner les noms de quelques-uns d'entre eux: Pierre Bergier, marchand, de Genève, accusé d'hérésie, c'est-à-dire de croire au pur Evangile, fut brûlé vif peu de jours après les cinq étudians; Mathieu Dimonet, négociant, Dénis Péloquin, Louis de Morsac, gentilhomme bourbonnois, Richard Lefèvre et plusieurs autres chrétiens attachés de cœur à la réforme, eurent alors la gloire de donner leur vie pour leur Sauveur.

Les protestans de France, poursuivis partout, avaient été plusieurs fois dans la cruelle nécessité de prendre les armes pour leur défense. La ville d'Orléans était devenue leur siège principal. La prise de cette ville fut suivie de celle de Rouen, de Lyon, de

Tours et de diverses autres places plus ou moins importantes. La violence et la perfidie de leurs adversaires s'opposaient toujours à la paix. Enfin en 1568 les deux partis mirent bas les armes : la paix fut signée, mais elle ne fut pas de longue durée.

Les princes de Guise, maîtres du pouvoir depuis la mort de François I, aspiraient au trône. Ardens catholiques, ils ne reculaient devant aucun moyen pour parvenir à leur fin. Les protestans avaient à leur tête deux princes alliés de la famille royale, Condé et Henri, roi de Navarre[1], et l'amiral Coligny. Au moment où la cour de France, dirigée par l'ambitieuse et rusée Catherine de Médicis, donnait aux chefs des protestans les témoignages les plus flatteurs d'estime et d'affection, se préparait une horrible boucherie. On avait résolu d'exterminer en masse tous les réformés du royaume. Ce projet datait de plusieurs années. Des conférences secrètes à ce sujet avaient eu lieu à Avignon, entre la reine Catherine de Médicis et la cour du pape, et à Bayonne avec le duc d'Albe. Les catholiques avaient signé la paix, mais c'était pour déjouer tout soupçon, et pour mieux prendre toutes leurs mesures. L'illustre chancelier Lhospital pénétrant les sourdes intrigues de la cour, s'était démis de sa charge. Il voulut pourtant tenter un dernier effort, éclairer Catherine et Charles IX sur les malheurs irréparables qu'ils préparaient à la France, et

[1] Plus tard, Henri IV.

leur montra l'abîme où allaient les précipiter de criminels conseils. Ce fut dans ce but qu'il écrivit à la reine et au roi un long mémoire sur la nécessité de rétablir et de maintenir la paix avec les protestans. Tout fut inutile. Le massacre des réformés était arrêté; on n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater; elle ne tarda pas à s'offrir.

Les principaux personnages d'entre les protestans devaient s'assembler à Paris pour le mariage du roi de Navarre. La mère de ce jeune prince, Jeanne d'Albret, amie et protectrice des réformés, s'acheminait vers cette capitale, quand elle fut tout-à-coup frappée d'une maladie mortelle. On crut qu'elle fut empoisonnée. L'amiral de Coligny se rendit à Paris pour cette fête. Le 22 août 1572, il fut blessé en plein jour d'un coup d'arquebuse. Le même jour il se tint, en cour, un conseil pour délibérer sur l'œuvre infernale qui allait s'accomplir. La nuit de la St.-Barthélemy et l'heure de minuit furent choisies pour cette sanglante expédition.

L'heure arrive; la cloche du Louvre a donné le signal convenu. Cosseins, commandant des soldats qui gardaient l'hôtel de l'Amiral sous prétexte de sa sureté, se précipite sur lui avec sa bande. Le cadavre de Coligny est jeté par la fenêtre où l'attendait un des Guises. *Mort aux huguenots*[1]! *Mort aux hugue-*

[1] Voici l'origine la plus probable du mot *Huguenot*. Les Guises, princes de Lorraine, s'étaient emparés, comme nous

nots! Tel est le cri qui retentit dans toutes les rues de Paris. Les ducs de Guise, d'Anjou et d'Aumale, et les principaux seigneurs catholiques parcourent la ville à la tête de soldats altérés de sang, enfoncent les portes des maisons des réformés, les massacrent dans leurs lits, ou les poursuivent dans les rues et jusque sur les toits. La noblesse Huguenote est surtout l'objet de leur sanglante expédition. Quelques seigneurs protestans s'étant réfugiés au Louvre, sous la sauve-garde du roi de Navarre, le roi Charles IX leur ordonne de quitter l'appartement du prince et de se rendre dans la cour du palais. Ils obéissent, là on les désarme et on les massacre. Le monarque lui-même, posté au balcon du palais, criait à ses soldats : « Tue, tue! » et *canardait* avec une arquebuse les protestans qui traversaient la Seine. Toutes les maisons où l'on sait qu'il y a des protestans, sont livrées au pillage ; eux-mêmes tombent sous les coups de leurs ennemis. C'est une soif du sang des Huguenots qui est devenue contagieuse pour tous les âges ; les enfans traînent à la rivière d'autres enfans. Les massacreurs

l'avons dit, d'une autorité effrayante, et aspiraient au trône ; pour parvenir à leur fin, il fallait en arracher la famille régnante, celle de *Hugues Capet*. Les protestans, fidèles au précepte de l'apôtre (Romains, XIII. 1—5) étaient attachés à la dynastie de Huges Capet, qui régnait depuis près de 600 ans ; en conséquence on leur donna le surnom de *Huguenot* ou partisans de Hugues.

n'épargnent pas même les femmes enceintes ; ils leur ouvrent le ventre, arrachent l'enfant et le brisent contre la muraille. Paris est inondé de sang : car le massacre se prolonge plus de 15 jours.

Le signal avait été donné dans toutes les provinces; Meaux, Troyes, Orléans, Toulouse, Rouen, Angers, Bourges, Lyon surtout comptèrent des milliers de victimes. Tout ce que la rage a pu inventer de plus affreux fut mis en œuvre. Qui pourrait dire tout le nombre des martyrs? On le porte à plus de cent mille; mais il est impossible de savoir quelque chose de précis à ce sujet.

La joie que causèrent à Rome toutes ces exécutions fut si grande que le pape Grégoire XIII se rendit en pompe à l'église et y chanta le *Te deum*. Le soir, on tira le canon du château de St.-Ange, en signe de la plus grande réjouissance. Le cardinal de Lorraine, un des plus ardens meneurs de cette effroyable tragédie, donna une somme de mille écus d'or au courrier qui lui annonça la mort de Coligny et des réformés. Bien plus, on frappa à Rome une médaille qu'on voit encore aujourd'hui ; d'un côté est la tête de Grégoire XIII, et de l'autre, un ange exterminateur qui frappe les Huguenots; et pour exergue : *Massacre des Huguenots :* 1572. La plupart des protestans qui survécurent, s'enfuirent dans les contrées voisines, emportant avec eux leur industrie, et, ce qui était d'un plus grand prix encore, la salutaire influence d'une foi éclairée et vivante. Si les catholiques exaltés se félici-

tèrent de leurs œuvres, les plus sages en portèrent deuil. La malédiction de Dieu reposa dès lors sur la maison des Valois. Toute la race de François I fut balayée de dessus la terre. La mort de Charles IX surtout nous montre cette malédiction céleste le poursuivant jusqu'à la tombe. « Toutes les félicitations de la cour de Rome, » dit un écrivain célèbre [1], « les processions, les cantiques ne rendaient point de calme à son âme ; on le voyait habituellement dans cet état de convulsion, où l'avait jeté le son du premier tocsin; ses lèvres étaient tremblantes, sa démarche frénétique ; ses yeux roulaient du sang. D'affreux souvenirs persécutaient sa pensée dans un lit toujours baigné de sang; il ne voulait et ne pouvait pas s'arracher de cette place. Souvent ses regards étaient égarés, comme ceux d'un homme qui se croit poursuivi par des ombres vengeresses. Il répétait encore par habitude des blasphèmes dont il accompagnait toutes ses paroles; puis il implorait la miséricorde de Dieu. Ses tourmens redoublaient lorsqu'il sentait sa mère (Catherine de Médicis) approcher de son lit. Il ne goûtait un peu de soulagement que dans les entretiens qu'il avait avec sa nourrice; elle était protestante, et il avait empêché qu'elle ne fût comprise dans le nombre des victimes de la St.-Barthélemi. » Ce malheureux prince mourut le 30 mai 1574, dans d'horribles convulsions. Il n'avait pas atteint sa 24e année.

[1] Lacretelle, guerre de religion. Tom. II.

CHAPITRE LIV.

Réformation en Angleterre et en Ecosse. Martyres de Tyndal, de Brown et de Lambert.

(1536 - 1553)

Le sang des martyrs a toujours été la semence de l'église. C'est ce que nous avons vu surtout dans les premiers siècles du Christianisme et ce que nous retrouvons d'une façon particulière en Angleterre. Il est peu de pays où la réforme ait rencontré autant d'obstacles et où elle ait remporté d'aussi beaux triomphes. Vous n'avez pas oublié ce que nous avons dit de Wycleff. Vous savez qu'il traduisit la Bible en langue vulgaire ; mais comme l'imprimerie n'était pas encore découverte au temps où il vivait, on fit plusieurs copies de sa traduction. Ces copies ne pouvaient être achetées que par les riches. Il en fut tout autrement lorsque la Bible fut imprimée en langue anglaise et répandue abondamment. La première édition imprimée parut en 1526 à Anvers. L'éditeur se nommait Tyndal. L'adversaire se déchaina bientôt contre cette pieuse entreprise : ceux qui l'importèrent en Angle-

terre furent, aussi bien que les acheteurs, condamnés à être conduits par la ville de Londres, à cheval, le dos tourné contre la tête de leur monture et ayant leurs livres liés autour du corps. Tyndal fut arrêté par trahison, en 1536, conduit en Flandres, étranglé et brûlé. Sa constante et dernière prière était celle-ci : « O Dieu, ouvre les yeux au roi d'Angleterre » ! Peu après, ses deux collaborateurs furent brûlés vifs, l'un en Angleterre, l'autre en Portugal.

Un prêtre catholique disait un jour à Tyndal: « Il » vaudrait mieux être privé de la loi de Dieu que des » décrets des papes ». — « J'en demande pardon au pape, et à ses décrétales », repliqua Tyndal : « Si Dieu me donne vie seulement pendant quelques années, je verrai qu'un enfant tiré de la charrue connaîtra bien mieux les Saintes Ecritures que moi, quoique j'aie fait quelques études et que je sois prêtre ».

Ecoutez encore le récit du martyre de quelques autres enfans de Dieu en Angleterre. — Un jour un chrétien nommé John Brown, assis à côté d'un prêtre dans une barque, à Gravesand, ayant fait connaître qu'il lisait le Nouveau-Testament, et ayant parlé contre la messe, fut, peu de jours après, arraché à sa famille et à ses amis et jeté en prison, sans que ceux-ci pussent savoir dans quel lieu on l'avait transféré. D'après les ordres des prélats Wurham et Fischer, on mit ses pieds nuds, sur un charbon ardent, dans l'espoir qu'il renierait sa foi. Mais il fut puissamment soutenu, et endura cet affreux martyre,

avec une admirable constance, pendant qu'un des prêtres brûlait la Bible devant lui. Environ deux mois après son arrestation, sa domestique le trouva un soir dans son cachot, les pieds brûlés jusqu'aux talons; elle apprit qu'il devait être brûlé vif le lendemain. Son épouse alla vers lui et passa toute la nuit à ses côtés. Il lui raconta tout ce qu'il avait souffert et la supplia d'élever ses enfans dans la crainte de Dieu. Il fut en effet jeté sur un bucher le jour suivant. Voici ses dernières paroles: « O Dieu, je remets mon esprit » entre tes mains. C'est toi qui m'as racheté, Toi, ô » Dieu fidèle dans tes promesses! »

En 1519, 7 martyrs, (6 hommes et une femme) furent brûlés à Coventry. On les avait arrêtés sous prétexte qu'ils avaient appris à leurs enfans l'Oraison dominicale et le décalogue en anglais. Ils furent conduits dans l'abbaye de Maxtof, à deux lieues de là, et leurs enfans furent jetés dans le couvent de Coventry. Le gardien du couvent, Stafford, leur fit toutes sortes de questions sur les leçons qu'ils avaient reçues de leurs parens et les exhorta à ne plus dire en anglais l'oraison dominicale et le décalogue, sous peine de subir le même supplice que leurs parens. Le Dimanche des Rameaux, ceux-ci furent transférés à Coventry; les 6 hommes furent condamnés par l'évêque à être brulés vifs: la femme fut acquittée.

Henri VIII régnait en Angleterre au commencement du 16e siècle. Il rompit avec le pape et se déclara le protecteur et le chef suprême de l'église d'An-

gleterre. Despote pédant et sanguinaire, il s'arrogea un pouvoir illimité sur les consciences. 72,000 papistes et réformés furent par ses ordres jetés aux flammes. Il y avait à Londres un maître d'école, nommé Jean Lambert, qui avait écrit contre quelques erreurs de l'église romaine. Cité devant l'évêque, Lambert en appela au roi. Henri, qui aimait à faire parade de son talent pour la controverse, résolut de disputer publiquement avec Lambert, rassembla toute sa cour et invita le pauvre maître d'école à soutenir ses thèses devant un pareil auditoire. Les évêques, furieux, ne répondirent rien à ses argumens. Enfin le roi lui demanda lequel il aimait le mieux, de vivre ou de mourir. Lambert déclara qu'il lui était impossible de renier la vérité. C'en fut assez pour le condamner au bucher. Le feu qui le consumait n'ayant atteint que ses jambes et ses bras, deux des soldats qui le gardaient le percèrent de leurs hallebardes, pendant qu'il criait à haute voix : « Je ne veux que Christ! Je ne veux que Christ! ». Après la mort de Henri VIII, le service divin se célébra en langue vulgaire et le peuple put lire la Parole de Dieu. Edouard VI, fils et successeur de Henri, aimait la Bible. Lorsqu'il fut couronné, on lui présenta trois épées comme signe de son triple royaume[1]. Le roi dit qu'il manquait une épée. « Laquelle? » demandèrent ses courtisans ; — « La Bible, qui est le glaive de l'Esprit, » répondit le prince; « cette épée-là vaut mieux que toutes les autres. »

[1] L'Angleterre proprement dite, l'Ecosse et l'Irlande.

CHAPITRE LV.

La Réformation en Angleterre et en Ecosse. Fidèles confesseurs de la vérité. — Jean Knox. (suite.)

(1553-1572)

Cet heureux état disparut sous le règne de Marie, sœur d'Edouard. Cette impie princesse monta sur le trône l'an 1553; aussitôt les anciennes pratiques reparurent: le culte fut de nouveau célébré en latin; la lecture de la Bible fut interdite au peuple; quiconque était découvert détenteur d'une Bible anglaise ou d'un Nouveau Testament, était jeté en prison. Toutefois il y avait en divers lieux maintes personnes qui se réunissaient en secret pour servir Dieu en esprit et en vérité: plusieurs furent découvertes et condamnées à la mort. Malgré cela le nombre des assemblées particulières s'accroissait, mais il y avait rarement une grande foule. Durant la persécution sous la reine Marie, les fidèles avaient 3 prédicateurs. L'un deux, nommé Rough, fut arrêté et conduit devant l'Evêque de Londres; on l'accusa entr'autres de ne pas croire à la trans-

substantiation [1], d'avoir refusé de célébrer la messe et le service divin en latin ; d'avoir correspondu avec les hérétiques bannis du royaume pour cause de religion, et d'avoir reçu des livres de leur part ; on l'accusait encore d'avoir dit qu'il n'avait vu à Rome que peu ou point de bien, mais beaucoup de mal etc. Dix jours après cette comparution, (le 22 Décembre 1557), il fut brûlé à Londrès, avec une femme, membre de son troupeau, nommée Marguerite Méring. Le Diacre Sympson avait aussi été arrêté; ses persécuteurs firent tous leurs efforts pour le contraindre à indiquer les autres membres de l'assemblée ; mais Sympson resta ferme ; le Seigneur était avec lui : il monta sur le bucher, le 28 Mars 1558, avec deux autres disciples de Christ, Hough Fox et Jean Devenisch, heureux de donner leur vie pour celui qui les avait rachetés.

Thomas Tomkins, tisserand de Schornditch, remporta aussi la couronne du martyre sous le règne de Marie. C'était un homme de la plus profonde piété. Il avait coutume de prier avec tous ceux qui lui apportaient du fil à tisser et sa conduite était irréprochable. Il fut jeté en prison, par les ordres de l'Evêque Bonner, comme un ennemi de l'église romaine. Durant 6 mois il subit diverses interrogations. L'évêque lui fit essuyer toutes sortes de mauvais traitemens.

[1] Erreur des catholiques romains qui consiste à croire que le pain et le vin de la St. Cène sont le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ.

Un jour il lui arracha une partie de sa barbe. Voyant que Tomkins n'était point ébranlé, il résolut de lui faire éprouver les avant-goûts de la mort. Dans ce but il réunit un grand nombre d'ecclésiastiques et fit venir le pieux prisonnier. Il y avait sur la table un grand cierge allumé. L'évêque prit la main de Tomkins et la tint longtemps sur la flamme ; mais le fidèle confesseur de la vérité eut une nouvelle preuve de la force puissante que le Seigneur communique à ses enfans. Il tint ferme, ne manifesta pas même le plus léger signe de douleur. Il raconta dans la suite à un de ses amis combien son ame était soutenue pendant que sa main brûlait, et qu'il put rester presque sans bouger jusqu'à ce que les nerfs de ses doigts se contractèrent: le sang jaillit alors sur le visage d'un des prêtres qui engagea l'évêque à relâcher le patient. Le bienheureux Tomkins fut brûlé vif sur la place de Smithfield, à Londres, le 16 Mars 1555, à 8 heures du matin. Il conserva la même paix et la fermeté la plus admirable, jusqu'à son dernier soupir.

Cependant le Seigneur allait donner de meilleurs jours à l'église d'Angleterre. La cruelle Marie venait de mourir. Un enfant de Dieu nommé Barber, avait été conduit au lieu du supplice ; il était déjà attaché sur le bûcher ; le bois était entassé sous ses pieds ; le bourreau n'attendait que l'ordre d'y mettre le feu, lorsqu'on apprit la mort de la reine et l'ordre de suspendre toute procédure, jusqu'à ce qu'on connût les intentions d'Elizabeth qui montait sur le trône. Elle se

déclara pour les protestans, et Barber fut rendu à la vie et à la liberté.

L'an 1558, la reine Elizabeth proclama la liberté religieuse si longtemp désirée. L'église réformée d'Angleterre ne s'unit point aux réformés du continent, ni aux luthériens d'Allemagne: elle eut son organisation particulière et adopta la forme épiscopale. Trente ans plus tard les puritains ou presbytériens[1] s'en détachèrent et formèrent des églises à part, à peu près telles qu'elles existent encore aujourd'hui. — La saine doctrine de l'Evangile fut portée en Ecosse par Hamilton, qui avait appris à la connaître en Allemagne. Il remporta la couronne du martyre; ses dernières paroles furent: « Seigneur Jésus, reçois mon Esprit »!

Jean Knox, né à Gifford, en Ecosse, en 1505, occupe une place considérable parmi les réformateurs du 16e siècle. Ardent et intrépide comme Luther, il montra plus d'esprit que de science et conduisit la réforme avec plus de méthode que le réformateur allemand. Une éloquence entraînante, une foi vive et profonde, donnaient à ses paroles un charme qui captivait les cœurs. Il reçut les ordres de la prêtrise en 1530 et se livra à l'étude des Pères de l'église, entr'autres de Jérome et d'Augustin. La lecture de la Bible

[1] Appelés *puritains* parce qu'ils s'attachaient aux *pures* doctrines de l'Evangile, soit quant aux vérités, soit quant à la morale. Le mot *presbytérien* vient d'un mot grec qui veut dire *ancien*. Les presbytérien n'ont que des anciens ou pasteurs et point *d'Evêque*.

lui fit embrasser, en 1535, les doctrines du protestantisme. Il était alors prédicateur à St. André. L'Ecosse était asservie à un clergé ignorant mais puissant par ses immenses richesses et par la foi aveugle du peuple. Déjà avant 1524, on avait fait périr par les flammes un grand nombre de partisans de Luther dont les doctrines avaient si promptement été répandues par tout. Knox ne tarda pas à être poursuivi à cause de la vérité qu'il venait de recevoir dans son cœur. Plein de courage pour confesser Jésus, il prêcha de bonne heure ouvertement contre le papisme. Le clergé catholique s'en émut, s'assembla et interdit à tout ecclésiastique de traiter des matières controversées. Knox défendit sa cause, qui était celle de la vérité, et n'en publia pas moins clairement les saines doctrines de l'Evangile.

Fait prisonnier en 1547 par les troupes françaises qui combattaient pour Jaques V, roi d'Ecosse, Knox fut conduit en France et envoyé aux galères. Après deux ans de captivité, il se rendit en Angleterre, en qualité de missionnaire de l'Evangile. En 1551, il cumula cette place avec elle de Chapelain du roi Edouard V, et contribua puissamment à la réforme anglaise. L'avénement de Marie au trône d'Angleterre obligea Knox à s'enfuir à Genève (1554), où Calvin l'accueillit avec une vive joie. L'année suivante il retourna en Ecosse. Les partisans de la réforme s'y étaient beaucoup augmentés, mais n'avaient pas encore rompu avec le catholicisme. Le réformateur

redoubla de zèle, parcourut les villes et les campagnes et proclama partout le salut gratuit en Jésus-Christ. Le clergé papiste le cita à comparaître à Edimbourg en 1556. Un grand nombre de lords attachés à la réforme, voulurent l'accompagner. Knox comparut; mais au lieu d'exiger de lui une rétractation, les évêques le laissèrent prêcher, sans le troubler, dix jours de suite dans une maison particulière. Quoique Knox eût converti plusieurs personnages de la haute noblesse, il ne jugeait cependant pas sa patrie assez mûre pour une réforme générale. Il partit cette même année-là pour Genève, pour y remplir le saint ministère auprès de la communauté anglicane. Mais à peine fut il parti que les évêques d'Ecosse profitèrent de son absence pour le citer devant eux et le condamnèrent par contumace[1] à être brûlé vif. — De déplorables guerres civiles éclatèrent en Ecosse entre les catholiques et les réformés. Après plusieurs luttes sanglantes, le protestantisme y fut établi d'une manière stable. Dès 1560 Knox remplit à Edimbourg la charge de pasteur avec la franchise et la fidélité qui lui étaient propres. — Enfin il fut recueilli auprès du Seigneur en 1572.

[1] Par défaut de paraître devant ses juges.

CHAPITRE LVI.

La Réforme en Italie.

(1530-1552).

Vous savez que pendant que les hommes élevèrent la tour de Babel, Dieu les arrêta dans leur orgueilleuse entreprise en confondant leur langage, et qu'ils furent obligés de se disperser. Il y eut à l'époque de la réformation une pareille confusion de langage dans l'église romaine, afin que le papisme n'élevât pas plus haut la tour de Babel qu'il avait construite. La confusion, les ténèbres semblaient s'accroître à mesure qu'on approchait du centre même du catholicisme romain. Rome était un cloaque infect des plus affreuses abominations. L'Italie demandait une réforme. Les peuples les mieux à portée de voir la corruption de l'église romaine accueillaient avec avidité les doctrines des réformateurs. Pendant que Luther relevait en Allemagne l'étendard de l'Evangile, quatre cardinaux et quatre autre prélats écrivaient au pape Pie III une lettre où ils exposaient la nécessité d'une réforme, et signalaient un grand nombre d'abus qui souillaient l'église. « Puisque la ville de Rome, » disaient-ils en

terminant, « est la mère de l'église, la souveraine de toutes les églises de la terre, le culte divin et la pureté des mœurs ne devraient-ils pas y briller plus que partout ailleurs? Mais, hélas! Saint Père, tous les étrangers qui entrent dans l'église de St. Pierre, sont scandalisés de voir l'ignorance et la négligence avec les quelles les prêtres y disent la messe. L'impudicité y marche à tête levée; des ecclésiastiques de tout ordre, des cardinaux même sont souillés des plus hideux péchés. Nous espérons que votre Sainteté a été élue de Dieu pour proclamer de nouveau le nom de Christ qui est oublié parmi le peuple et parmi notre clergé, de manière que dans la suite Christ vivra dans nos cœurs, sera glorifié dans notre vie, guérira nos maladies, réunira sous une seule houlette toutes les brebis du Seigneur, et que ce beau nom détournera de dessus nos têtes coupables la colère et la vengeance divine prêtes à éclater sur nous ». — Cette adresse si remarquable n'eut aucun résultat. Un des auteurs de cette lettre, le Cardinal Caraffa, succéda à Pie III, et, une foi assis[1] sur le siège apostolique, il la fit mettre à l'index[2]! Mais la lumière de l'Evangile n'en pénétra pas moins en Italie. Les écrits de Luther s'y répandirent abondamment; on les lisait avec une extrême avidité. Mélanchthon écrivait au Prince de Anhalt:

[1] Sous le nom de Paul IV.

[2] C'est-à-dire il fit mettre cette adresse dans le catalogue des écrits déclarés hérétiques et qu'il était défendu de lire.

« Depuis la dernière foire, toutes les librairies font des envois en Italie, malgré les nouvelles bulles que le Pape a lancées contre nous; mais la vérité ne peut pas être anéantie ». Il parut en 1530 une traduction du nouveau Testament en italien par Bruccioli; chacun voulut l'avoir, ainsi que les écrits publiés dans le sens de la réforme. Un moine nommé Mollio de Montaltino, qui plus tard fut brûlé à Rome, disait: « Achetez le livre de Bullinger sur *l'origine de l'erreur*. Si vous n'avez pas l'argent pour l'acheter, arrachez-vous l'œil droit et vendez-le, puis lisez ce livre avec l'œil gauche ». Dans plusieurs lieux et même à Faënza, ville des états du Pape, il y avait dans des maisons particulières, des prédications dirigées contre les erreurs de l'église de Rome. Le nombre des *évangéliques*[1] s'accroissait de jour en jour. Le pape Clément VII écrivait: « Nous avons appris avec une vive douleur, par les rapports qui nous ont été faits, que dans diverses provinces de l'Italie, l'hérésie luthérienne a infecté plusieurs membres de notre clergé, tant séculier que régulier, qui corrompent l'esprit du peuple par des prédications publiques, au grand scandale de tous les chrétiens fidèles. »

On remarquait que de même que la peste est plus maligne en Italie qu'en Allemagne, à cause de la plus grande chaleur du climat, le luthéranisme s'y répandait avec une force et une rapidité plus grandes,

[1] C'est ainsi que s'appelaient ceux qui penchaient vers la réforme ou qui l'avaient embrassée.

s'il venait à prendre quelques racines chez les italiens doués d'une imagination si ardente. Les faits ont démontré la justesse de cette remarque, et selon toute vraisemblance, l'Italie, aussi bien que l'Allemagne, aurait secoué le joug de son antique superstition, si les moyens les plus violens n'eussent pas été mis en œuvre, pour y détruire les premiers germes de la semence évangélique. Tout semblait se préparer pour amener cet heureux résultat. A Bologne, par exemple, le nombre des protestans était fort considérable, et Bucer, réformateur allemand, les félicitait, en 1541, de leurs progrès dans la vérité et de leur accroissement en nombre. En 1545, Alfiéri écrivait à une de ses connaissances en Allemagne, qu'un noble de Bologne était prêt à lever 6000 hommes en faveur du parti évangélique, si l'on jugeait nécessaire d'entrer en campagne contre le pape.

A Imola, un moine prêchait un jour que le ciel s'achète par le mérite de nos bonnes œuvres, lorsqu'un jeune homme qui l'écoutait, s'écria : « C'est un blasphème! car la Bible nous dit que Christ nous a acquis la vie éternelle par ses souffrances et par sa mort et qu'il nous la donne par un pur effet de sa grâce ». Une discussion s'ensuivit, entre le jeune homme et le moine. Celui-ci voyant que les paroles de son jeune antagoniste étaient mieux accueillies que les siennes, s'écria tout en colère: « Voyez ce jeune étourdi, qui est à peine sorti du berceau et qui prétend résoudre des questions qui ont embarrassé les plus savans théolo-

giens »! — Le jeune homme répondit : « N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit : De la bouche des enfans et de ceux qui tètent, Dieu a accompli sa louange ? ». Le prêtre furieux et confus se précipita hors de la chaire et fit conduire le jeune homme en prison. Il y resta longtemps ; mais je ne puis vous dire quelle fut sa fin.

Une des causes qui contribuèrent à la propagation de la réforme en Italie, fut la guerre qui eut lieu dans la première moitié du 16e siècle. Il y avait bon nombre de protestans dans les troupes que Charlesquint, empereur d'Allemagne, conduisit en Italie, ainsi que dans les corps auxiliaires suisses au service de François I, roi de France, qui lui faisait la guerre. Ces soldats parlaient très franchement aux habitans chez lesquels ils étaient logés, de matières religieuses; ils vantaient la liberté de conscience dont ils jouissaient chez eux. Tantôt on les voyait rire des fauses idées que les moines donnaient au peuple à l'égard des réformateurs; tantôt on les entendait faire les plus grands éloges de Luther et de ses compagnons d'œuvre; ou bien ils témoignaient hautement leur surprise de ce qu'une nation aussi intelligente que les Italiens se laissât plus longtemps conduire en aveugle par un clergé plongé dans la mollesse et dans le vice. Tout cela ébranlait les convictions des masses. Les déplorables démêlés entre le pape et l'empereur ne pouvaient guères les affermir. La ville de Rome fut prise par l'armée impériale, et livrée au pillage (1527.) Le pape Clément

VII fut assiégé au Château de St. Ange, d'où il ne sortit qu'au bout de sept mois de captivité.

L'Italie comptait donc plusieurs fidèles disciples de Christ, affranchis du joug du papisme. Cependant l'adversaire n'était pas vaincu. L'inquisition ralluma ses bûchers et redressa ses échafauds. Plusieurs protestans furent arrêtés, envoyés aux galères, ou condamnés à une prison perpétuelle. D'autres furent bannis avec leurs familles ou s'enfuirent pour sauver leur vie. A Venise, on faisait sortir les prisonniers de leurs cachots, accompagés d'un prêtre, et on les plaçait dans une gondole conduite par de vigoureux rameurs; un autre bateau attendait à quelque distance du rivage. Quand les deux embarcations étaient côte à côte, on jetait de l'une à l'autre une planche sur laquelle on faisait asseoir les malheureux prisonniers, garrottés et une grosse pierre aux pieds. A un signal donné, les gondoles se séparaient et les martyrs de la vérité descendaient aussitôt au fond de la mer.

Digitized by Google

CHAPITRE LVII.

De la Réforme en Italie.
(suite.)

(1553-1569).

En octobre 1553 quelques évêques présentèrent au pape Jules III un projet tendant à arrêter les progrès de la Réforme. En voici un fragment: « Il vous faut veiller avec soin et travailler par tous les moyens en votre pouvoir, à ce qu'une aussi petite portion que possible de l'Evangile, surtout en langue vulgaire, se lise dans les pays soumis à votre domination. Que le peu qui s'en lit dans l'Eglise leur suffise, et qu'il ne soit permis à personne d'en lire davantage. Aussi longtemps en effet que les hommes se sont contentés de cette faible portion de l'Ecriture, vos affaires ont prospéré et vos maximes ont prévalu; votre autorité temporelle et spirituelle a été au contraire en déclinant du moment où le peuple a usurpé le droit d'en lire davantage. C'est ce livre, après tout, qui plus qu'aucun autre, a suscité contre nous ces troubles et ces tempêtes qui nous ont mis sur le bord de l'abîme. Et

il faut bien avouer que si quelqu'un l'examine avec attention, et compare ensuite en détail ce qu'il renferme avec ce qui se pratique dans nos églises, *il y trouvera de très grandes différences, et verra non seulement que votre doctrine est tout-à-fait distincte de celle qu'enseigne l'Ecriture, mais encore qu'elle lui est diamétralement opposée en plusieurs points.* Or, dès l'instant où le peuple excité par quelqu'un de nos doctes adversaires, aura acquis cette connaissance, les clameurs ne cesseront contre nous que lorsque tout aura été divulgué dans le public et que nous aurons été rendus les objets de la haine universelle. C'est pourquoi il faut soustraire ces écrits aux regards du peuple; mais avec prudence et circonspection, de peur que cette mesure n'excite contre nous des soulèvemens et des orages plus dangereux encore que les premiers.» Telle était la franchise avec laquelle ces misérables osaient parler et le pape aurait sans aucun doute été fort disposé à suivre scrupuleusement leur avis, si cela eût été possible. Il fit du moins tout ce qui était en son pouvoir. Un grand nombre de luthériens furent brûlés chaque jour à Rome, pendus ou décapités. Les cachots regorgeaient de prisonniers; on dut en construire de nouveaux. Deux notables romains furent jetés en prison et après avoir longtemps résisté, ils cédèrent et renièrent la foi pour obtenir leur liberté. Mais qu'en résulta-t-il? L'un fut condamné à payer 80,000 écus et l'autre 1000, et tous les deux à une détention perpétuelle. Pendant tout ce siècle et par toute l'Italie, les

cachots de l'inquisition furent encombrés de victimes, et de temps en temps il s'en suivait des exécutions capitales. Cependant, jusqu'à la fin du 17e siècle, il y eut en Italie des partisans secrets de la Réforme; on vit même des anglais, qui étaient venus s'établir dans ce pays par zèle pour le papisme, y être convertis à la foi des protestans, nous en citerons quelques traits.

Secundo Curio était né à Turin en 1503; il était le cadet de 23 enfans d'une famille noble et demeura orphelin à l'âge de 9 ans. Son père lui avait remis une Bible copiée de sa propre main. Curio la lut et relut avec avidité; les écrits des Réformateurs vinrent aussi peu à peu à sa connaissance; ce qui l'engagea à faire un voyage en Allemagne. Il fut arrêté en route et conduit en prison par l'ordre d'un prélat romain: mais ses parens intervinrent et il fut relégué dans un couvent. Il s'y mit à instruire les moines dans la vérité. Il y avait dans la chapelle du couvent une boîte placée sur l'autel contenant des ossements de saints, reliques pour lesquelles on avait une grande vénération. Curio indigné d'une telle superstition, vida un jour le coffre de ces os et mit une Bible à leur place. Cela fut bientôt découvert; les soupçons tombèrent sur Curio, qui s'enfuit à Milan. Delà il se rendit à Turin pour prendre possession de ses biens qui étaient restés entre les mains de sa sœur et de son beau-frère. Ceux-ci préférant garder son bien, l'accusèrent d'hérésie et le forcèrent à quitter l'Italie. Curio se retira dans une petite ville de Savoie, où il se fit maître d'école. Un jour il

entendit un moine tonner du haut de la chaire contre les réformateurs et citer des passages défigurés du commentaire de Luther sur l'épitre aux Galates. Curio avait fort heureusement cet écrit dans sa poche ; après le service, il lut à l'assemblée les passages tels que leur auteur les avait écrits. Les assistans furent si indignés contre le moine qu'ils le chassèrent de la ville. Mais cette affaire ne tarda pas à parvenir aux oreilles de l'inquisition : Curio fut arrêté, conduit à Turin, jeté en prison et mis dans des entraves de bois.

On écrivit aussitôt à Rome pour obtenir sa condamnation. Quelques jours après, le prisonnier étant parvenu à s'évader, se rendit à Pavie. L'Université de cette ville l'accueillit avec joie ; il y desservit pendant trois ans une chaire de docteur. L'inquisition ne l'y laissa pas tranquille ; mais les étudians et ses amis le prirent sous leur protection. Le pape étant parvenu enfin à l'en chasser (1543), Curio s'enfuit en Suisse. Peu après il retourna en Italie pour en ramener sa femme et ses enfans. L'inquisition, qui ne l'avait pas perdu un instant de vue, le découvrit à Passa, comme il y arrivait avec sa famille. Un jour qu'il était à dîner, un émissaire du pape entra tout à coup dans la chambre et lui ordonna au nom du souverain pontife de se constituer prisonnier. Plusieurs soldats étaient placés devant la porte. Curio, voyant qu'il lui était impossible d'échapper, se lève et s'approche de l'officier pour se rendre, oubliant, dans son premier trouble, de poser un grand couteau dont il s'était servi à table. L'officier,

voyant un homme grand et robuste s'approcher de lui ainsi armé, eut peur et recula dans un coin de la chambre. Curio, plein d'une présence d'esprit peu commune, profite de ce moment, se précipite vers la porte, et, sans donner aux soldats qui la gardaient le temps de l'arrêter, il va prendre son cheval à l'écurie et disparait, avant qu'ils soient revenus de leur stupeur. Il reprit le chemin de la Suisse où les réformés l'accueillirent avec joie. Il fut 20 ans professeur à l'Université de Bâle. C'est là qu'il mourut, l'an 1569.

CHAPITRE LVIII.

La Réforme en Italie.
(suite.)

(1537-1567).

Jean Craig naquit en Ecosse en 1512. Son père mourut peu après à la bataille de Flodden. Craig, dégoûté de l'Ecosse, alla en France, en 1537, puis en Italie. Il entra dans un couvent à Bologne et y fut entouré d'une grande considération. Ayant découvert dans la bibliothèque du couvent un livre de Calvin,

il le lut avec une profonde attention et se convainquit que l'église romaine n'était pas la véritable. Craig ne craignit pas de parler de sa découverte à d'autres moines ; mais cette confidence lui aurait coûté cher, si un moine âgé, son compatriote, ne lui eût fourni les moyens de sortir du couvent. Il entra comme précepteur chez un noble du voisinage, qui penchait vers la réforme. Mais au bout de peu de temps l'un et l'autre furent accusés d'hérésie, et comme tels, arrêtés par les agents de l'inquisition et conduits à Rome. Après neuf mois d'une cruelle détention dans un sombre cachot, Craig, étant demeuré ferme dans la foi, fut condamné, avec quelques autres chrétiens, à être brûlé vif. Son supplice était fixé au 20 Août 1559. Mais le pape Paul IV vint à mourir le 18, et d'après un ancien usage, toutes les prisons de Rome furent ouvertes. Tandis que les détenus pour dettes ou pour d'autres délits civils étaient mis en liberté, on reconduisit les hérétiques dans leurs prisons, jusqu'à ce qu'ils eussent la permission de choisir le genre de captivité qu'ils préféraient. Sur ces entrefaites il s'éleva une sédition dans la ville: Craig et ses compagnons d'infortune s'échappèrent et sortirent de Rome. Ils n'en étaient qu'à une petite distance, lorsqu'une troupe de soldats se mit à leur poursuite et les atteignit bientôt. En entrant dans la maison où Craig s'était retiré, le capitaine le regarda en face, le tira de côté et lui dit : « Ne vous souvient-il pas d'avoir secouru un soldat blessé aux environs de Bologne ?. » — Non, répondit Craig. — « Eh bien ! je

m'en souviens, moi, dit le capitaine: je suis cet homme à qui vous avez tendu secours. Dieu me fournit l'occasion de vous rendre votre bienfait. Vous êtes libre. Je dois arrêter vos compagnons; mais en considération de vous, je leur ferai tout le bien qui est en mon pouvoir. » En disant ces mots, le brave capitaine lui remet tout l'argent qu'il avait et lui donne d'excellens conseils sur les moyens de pourvoir à sa sûreté.

Craig ayant pris congé de lui, le cœur pénétré de la plus vive gratitude, traversa l'Italie, en évitant les grandes routes pour ne pas tomber entre les mains de ses persécuteurs. Il eut bientôt dépensé tout l'argent que l'officier lui avait remis. Un jour qu'il était assis au bord d'une forêt pour se reposer et pour réfléchir sur sa position, il vit accourir à lui un chien portant une bourse dans sa gueule. Craig croyant que cet animal lui était peut-être envoyé par une personne mal intentionnée, cachée dans le bois, se mit à le chasser ; mais le chien refusa de s'en aller, jusqu'à ce que Craig eût pris la bourse où il trouva assez d'argent pour continuer son voyage. Il se rendit à Vienne et prêcha devant l'archiduc d'Autriche, qui fut depuis empereur sous le nom de Maximilien II. Ce prince aurait bien voulu garder Craig auprès de lui; mais comme le pape continuait à le poursuivre, l'archiduc le renvoya avec un sauf-conduit. Craig arriva en Ecosse en 1560. Une absence de 24 ans lui avait fait presque entièrement oublier sa langue maternelle. Il

prêcha en latin pour ceux qui savaient cette langue; au bout de quelque temps il put annoncer l'évangile au peuple et devint un des plus actifs collaborateurs de Jean Knox, dans l'œuvre du Seigneur.

Les Vaudois retirés en Calabre, au nombre d'environ 4000, endurèrent les plus horribles tourmens. Forcés d'abandonner les villes de Santo Risto et de La Guardia avec leurs femmes et leurs enfans, ils cherchèrent un refuge dans les forêts et dans les cavernes, où plusieurs furent mis à mort par les soldats, et un plus grand nombre encore périrent de faim et de misère. On saisit ceux qui survécurent, et on les mit à la torture pour leur faire avouer des crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Un certain Etienne Carlino fut si violemment torturé que son ventre se déchira. Un autre, nommé Verminelli, dut rester pendant 8 heures sur un instrument de supplice appelé l'infernal et resta ferme dans la foi. Un certain Marzone fut fouetté tout nu avec des verges de fer, traîné dans les rues, puis achevé avec des torches allumées. Bernardin Conte fut enduit de pois et brûlé devant toute la foule. Soixante femmes furent appliquées à la torture et la plupart d'entre elles périrent en prison à la suite de leurs meurtrissures.

Voici comment un témoin oculaire, catholique-romain, raconte les affreux traitemens qu'on fit subir aux Vaudois de Montalto. « Je ne puis comparer qu'à une boucherie de brebis l'horrible supplice qu'on a fait souffrir aux Luthériens, ce matin, 11 Juin 1560.

Ils étaient tous entassés dans une maison comme dans une étable. Le bourreau entra, en prit un, lui couvrit la figure avec un mouchoir, le mena sur la place, le fit mettre à genoux et lui coupa la gorge avec un couteau. Puis il ôta le mouchoir et alla chercher une autre victime qu'il égorgea de la même manière. Quatre-vingt-huit périrent de la sorte. On ne pouvait supporter un pareil spectacle ; je verse des larmes en vous le décrivant. On a de la peine à croire avec quelle patience et quelle douceur ils endurèrent cette mort. Je frémis encore quand je me représente le bourreau entrant dans la maison, son couteau ensanglanté entre les dents, le mouchoir à la main, les bras couverts de sang, et amenant ses victimes les unes après les autres, exactement comme un boucher qui saisit les brebis qu'il a marquées pour être tuées. Des chars enlevèrent aussitôt les cadavres de ceux qui avaient été écartelés ou pendus le long des grandes routes depuis un bout de la Calabre à l'autre. »

Un jeune homme nommé Samson fut précipité du haut d'une tour. Le lendemain le vice-roi passant près de là vit ce malheureux étendu à terre et respirant encore, quoiqu'il eût tous les os brisés. Il lui donna un coup de pied à la tête et dit : « Ce chien vit-il encore ? Qu'on le jette aux porcs pour leur servir de pâture ! » Un écrivain napolitain de ce temps-là dit en parlant de ces massacres : « Les uns ont été égorgés ; les autres sciés ou précipités du sommet d'un rocher. Leur opiniâtreté passe toute idée : un père

voyait périr son fils et un fils son père sans manifester aucune douleur ; au contraire ils paraissaient joyeux, disant qu'ils deviendraient comme les anges de Dieu: tant le diable à qui ils s'étaient donnés, les avait aveuglés. »

On demandait à Paléario, réformé italien, quel était le premier fondement sur lequel doivent reposer toutes nos espérances de salut : « Christ », répondit-il. — Et le second? demanda-t-on encore : — « Christ.» — «Et le troisième.»? — « Christ.» — Ce fidèle disciple de Jésus disait à ses juges dans un mémoire qu'il leur adressa : « Je crois qu'aucun chrétien véritable ne peut, dans un temps tel que celui-ci, mourir paisiblement dans son lit. Etre accusé, traîné en prison, fouetté, pendu, cousu dans un sac et jeté aux bêtes féroces, ce n'est pas encore assez ; qu'on me rôtisse au feu, si seulement la vérité peut par là être mise au jour. » — Paléario fut condamné à être brûlé, supplice qu'il souffrit avec courage. Un autre chrétien nommé Bartoccio fut brûlé vif à Gênes, en 1567. Il marcha au supplice d'un pas ferme et sans changer de visage. Lorsque les flammes l'eurent enveloppé, on l'entendit s'écrier : « Victoire ! Victoire ! »

CHAPITRE LIX.

La Réformation en Espagne.

(1559).

Avant la découverte de l'imprimerie, l'Espagne avait signalé sa profonde ignorance en faisant brûler les livres scientifiques qu'elle possédait. L'an 1434, la bibliothèque d'Henri d'Aragon fut jetée aux flammes, sous prétexte qu'elle contenait des livres sur la magie. Les manuscrits les plus précieux en arabe, en grec, en latin, en espagnol, furent réduits en cendre. Des prêtres ignorans ne pouvaient pas souffrir la lumière; plus les ténèbres étaient profondes chez le peuple, plus aussi il leur était facile d'exercer un pouvoir tyrannique sur les consciences. Cependant les hauts monts des Pyrénées n'empêchèrent pas aux doctrines de la Réforme de pénétrer en Espagne. Ce fut sous le 5me inquisiteur-général qu'elles commençèrent à avoir accès dans ce pays. Un seul libraire de Bâle fit acheter à la foire de Francfort plusieurs centaines d'exemplaires des écrits de Luther et des autres réformateurs et les envoya par Paris en Espagne. Julien Hernan-

dez y introduisit aussi un grand nombre d'écrits évangéliques. Il fut arrêté, mis plusieurs fois à la torture et convaincu d'avoir importé dans le royaume un grand nombre de livres, dans des tonneaux à doubles fonds, qui contenaient un peu de vin de France. Après avoir souffert plusieurs tortures, il fut brûlé vif. Mais l'Evangile se répandit en peu de temps sur toute la surface du royaume, depuis la mer Atlantique, jusques à la Méditerranée, et des Pyrénées au Portugal; il y aurait jeté de profondes racines si l'Inquisition n'eût pas employé, aussitôt qu'elle le pût, le fer et le feu. Un des inquisiteurs disait à ce sujet: « C'était le moment: deux mois plus tard, il n'aurait plus été temps. » Des personnes de tout sexe, de toute condition montraient partout une ardeur étonnante pour les doctrines évangéliques; ce ne fut qu'à force de vigilance et d'efforts soutenus que l'inquisition parvint à comprimer cet élan presque universel. Ce fut une malheureuse femme, Maria Gomez, qui occasionna la première persécution. Elle était la ménagère d'un prêtre de Séville qui demeurait près du lieu où les protestans de cette ville s'assemblaient. Un jour cette femme devint folle; on l'arrêta, mais elle s'échappa et courut auprès des inquisiteurs à qui elle découvrit tout ce qu'elle savait au sujet des assemblées religieuses. Plus tard, ayant recouvré la raison, elle persista dans la profession de l'Evangile et subit le supplice du feu avec sa sœur et les trois filles de celle-ci.

Le 21 mai 1559, eut lieu à Valladolid, le premier autodafé[1]. Dès lors on donna cet affreux spectacle, au moins une fois par an dans les grandes villes. Les papistes mettaient sur la même ligne et jugeaient dignes du même supplice les protestans, les juifs, les mahométans, les adultères, les magiciens et en général les plus grands criminels; tous étaient destinés à alimenter les bûchers de l'inquisition. Lorsqu'on parvenait à obtenir d'un condamné qu'il se rétractât sur le bûcher, on lui accordait la faveur de l'étrangler avant de le livrer aux flammes.

Un protestant, nommé Gonzalès, fut condamné avec ses deux sœurs à être brûlé vif. Les trois pieux auxquels on les avait attachés étaient à une petite distance les uns des autres; au moment où l'on alluma le bûcher, on entendit les sœurs s'écrier qu'elles persévéraient fermement dans leur foi. Leur frère, qui avait été baillonné jusqu'alors, profita du peu de momens pendant lesquels il put parler, pour encourager ses sœurs et entonna avec elles le Psaume 109, qu'ils ne cessèrent de chanter jusqu'à ce que les flammes les étouffèrent.

Les inquisiteurs et tous les autres serviteurs du Prince des ténèbres ne se donnèrent aucun relâche jusqu'à ce que la semence de l'Evangile eut été entièrement arrachée en Espagne; il n'en resta aucune trace, visible du moins; mais que de nobles martyrs de la vérité y reçurent la couronne de vie!

[1] *Acte de foi,* c'est ainsi que ces pauvres aveugles appelaient le supplice du feu qu'ils infligeaient aux chrétiens évangéliques.

CHAPITRE LX.

Nouveaux efforts de Rome contre la Réforme. — Les Jésuites. La Propagande. Le Concile de Trente. — Guerre de trente ans.

(1540-1648)

Les échecs que le protestantisme avait causés à l'Eglise de Rome, malgré tout le sang que celle-ci fit couler, devait lui rendre précieux tout ce qui tendait à reparer ses pertes et à soutenir le trône pontifical si rudement ébranlé. Aussi accueillit-elle avec reconnaissance l'ordre des jésuites, fondé en 1540 par un noble espagnol nommé Ignace Loyola, et dont le but était l'affermissement de l'Eglise de Rome. Le papisme possédait déjà différens ordres ou sociétés monastiques qui se distinguaient les uns des autres par leurs vêtemens, leurs règles et les vœux qu'ils s'imposaient ; les uns portaient le nom de leur fondateur, comme les Bénédictins, les Franciscains, les Dominicains, les Bernardins, ou bien ils prenaient celui de leur résidence, comme les Carmelites, les Trappistes, etc ; d'autres encore s'appelaient Augustins, Capucins, noms dérivés

d'autres circonstances. Tous ces ordres faisaient pour l'ordinaire trois vœux; ceux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance à leurs supérieurs. Ignace en ajouta un quatrième, savoir une soumission illimitée et aveugle aux ordres du Pape. Les jésuites étaient déjà au nombre de mille, à la mort de leur fondateur (1556), et leur ordre s'accrut d'année en année. Plusieurs hommes zélés d'entre eux s'en allèrent dans des pays éloignés, tels que l'Inde, la Chine, le Japon, pour essayer d'amener des Païens dans l'Eglise romaine en compensation des pertes qu'elle avait faites. Quelques-uns de ces missionnaires montrèrent une grande piété, beaucoup de dévouement et un courage extraordinaire, tellement qu'on ne peut lire sans émotion le récit de leurs travaux et de leurs souffrances. Le caractère dominant des jésuites fut la fourberie, l'adresse, et une ambition effrénée qui fut la cause de leur perte. Quelques-unes de leurs maximes sont profondément immorales et d'une impiété blasphématoire; ainsi l'un deux prétendait que Dieu peut défendre de l'invoquer et d'aimer le prochain, et recommandait le mensonge. Un autre disait que c'est assez d'aimer Dieu au moment de la mort. Vous concevez que des hommes qui pouvaient tenir un tel langage ne devaient être que d'ardens adversaires des chrétiens.

On vit naître en 1622 dans le sein de l'Eglise romaine, une société appelée la *Propagande*, dont le but était, comme l'indique son nom, de propager la foi

de cette Eglise chez les peuples non catholiques-romains, c'est-à-dire chez les protestans, les juifs, les mahométans et les païens et de les faire passer sous la domination du Pape; et il n'est sorte de moyens et d'artifices qu'elle n'ait employés pour parvenir à ses fins.

Elle établit à Rome un collége pour y former des missionnaires. L'Abyssinie, le Japon, la Chine, les Indes, le Paraguay et le Canada ont été leurs principaux champs de travail; dans plusieurs endroits ils sont parvenus à gagner de grandes masses de païens à l'Eglise romaine. Le grand jour de Christ pourra seul nous montrer si, parmi l'immense quantité de bois, de foins et de chaume, il se trouve quelque peu d'or ou d'argent. [1]

Le catholicisme romain mettait tout en œuvre pour recouvrer ce qu'il avait perdu. Depuis longtemps on sentait le besoin de convoquer un concile pour corriger les abus existans : mais le Pape, sous un prétexte ou sous un autre, avait constamment ajourné une telle assemblée qui n'aurait fait qu'affaiblir son pouvoir. Enfin, après des renvois continuels, un concile s'assembla à Trente. Il dura 18 ans (1545-1563). Quelques abus peu importans furent corrigés; mais le résultat le plus clair qu'on en vit sortir, fut une nouvelle coalition contre les réformés; on décida de combattre la Réforme par tous les moyens possibles. Les partisans

[1] I. Cor., III, 12.

de Rome recoururent aux armes. Le roi d'Espagne forma le plan d'éteindre dans des flots de sang le protestantisme qui se répandait avec de grands succès dans les Pays-Bas. Le cruel duc d'Albe put se vanter d'y avoir fait périr 18,000 protestans. L'Allemagne fut ravagée pendant 30 ans consécutifs [1] par le fléau de la guerre : c'en aurait probablement été fait de la Réforme, si Dieu n'eût suscité à ce pays un libérateur, dans la personne de Gustave Adolphe, roi de Suède. En 1629, le parti papiste avait acquis une telle prépondérance, qu'un décret impérial ordonna aux protestans de rendre aux catholiques tous les biens de l'Eglise.

Ce fut alors que parut le pieux roi de Suède : le 4 juin 1630, il se mit en campagne avec une armée peu nombreuse, mais pleine de bravoure ; et comme c'était au nom du Seigneur qu'il avait entrepris cette guerre, le Seigneur lui accorda son appui. Ce n'était point par des juremens et des promesses que Gustave Adolphe animait ses soldats, mais par le chant des louanges de Dieu et par la prière ; et lui-même montrait en toute occasion une grande humilité et une bravoure à toute épreuve. Comme il venait d'entrer dans la ville de Kemberg, en 1631, une foule de gens s'assemblèrent devant la maison où il était logé. Un ecclésiastique vint lui dire que le peuple desirait vivement de voir le grand roi de Suède. Aussitôt Gustave des-

[1] Depuis 1618 à 1648.

cend dans la rue et dit à la foule : « Mes chers enfans, vous voyez en moi un grand pécheur de Suède, que de bonnes gens veulent bien appeler le grand roi de ce pays. » — Le 17 septembre 1631, il défit à Leipsig, avec de faibles troupes, l'armée ennemie commandée par le général Tilly, parcourut en vainqueur toute l'Allemagne et fut proclamé partout le libérateur des protestans. L'empereur lui opposa le fameux général Wallenstein : après une longue suspension d'hostilité, les deux armées en vinrent aux mains près de Lützen, le 16 novembre 1632. A la pointe du jour, d'épais brouillards couvraient tout l'horison. Gustave fit célébrer à toutes ses troupes un service divin en rase campagne. On chanta le cantique de Luther qui commence par ces mots : « Notre Dieu est une haute tour. » Peu avant la bataille ce pieux roi dicta à son chapelain un cantique dont voici les premiers vers : « Ne perds pas courage, petit troupeau, quoique l'ennemi veuille te détruire. » La musique militaire en joua la mélodie devant le front de l'armée. Après que le roi eut ainsi rempli le cœur de ses soldats d'une sainte et ferme confiance en Dieu, il descendit de cheval et dit : « Maintenant que la volonté de Dieu soit faite. Qu'il nous donne de combattre aujourd'hui pour l'honneur de son nom! » C'était 9 heures du matin. La bataille s'engage. Deux heures après, Gustave fut mortellement blessé d'un boulet, et tomba de son cheval. Sa mort fut pour les siens le signal de la victoire : ils restèrent maîtres du champ de bataille.

Après la mort de Gustave Adolphe, les Suèdois continuèrent à combattre pour les protestans d'Allemagne, jusqu'à la paix de Munster conclue le 24 octobre 1648. En suite de ce traité les protestans obtinrent pleine liberté de conscience ; mais l'Allemagne n'était couverte que de ruines : elle avait perdu plus des deux tiers de ses habitans. Des villages entiers étaient complétement déserts ou brulés, et plusieurs villes ne purent jamais se relever de leurs ruines.

CHAPITRE LXI.

Edit de Nantes. Sa révocation. Les dragonnades.

(1598-1685.)

Henri IV, roi de France, attaché d'abord à la Réforme, l'avait abjurée le 15 juillet 1593 ; mais frappé des maux de l'intolérance et désireux de conserver l'affection des protestans qui avaient contribué à affermir la couronne sur sa tête, il publia le fameux édit daté de Nantes, du 13 avril 1598. Cette loi, conçue en 92 articles, assurait aux protestans le libre exercice de leur religion et leur permettait de bâtir des temples dans les lieux où l'exercice de leur culte était

toléré. « Tout seigneur de fief haut justicier peut avoir plein et entier exercice de la religion prétendue réformée dans son domicile et dans ses autres maisons, pendant qu'il y demeurera seulement ; tout seigneur sans haute justice pourra admettre 50 personnes dans son prêche. » Il était dit encore qu'on n'enlèverait point aux protestans leurs enfans pour les faire élever dans la religion catholique, qu'ils chômeraient extérieurement les fêtes catholiques, que tous leurs livres de religion ne pourraient être imprimés ou vendus que dans les lieux où ils jouissaient de l'exercice de leur religion, qu'ils se soumettraient aux lois matrimoniales de l'Eglise catholique, et payeraient la dîme au clergé catholique etc. Comme on le voit, la tolérance n'était pas bien grande; mais c'était déjà un grand pas de fait dans un pays où le sang des protestans avait été versé à grands flots. Dix-sept jours après la signature de l'édit, le roi leur abandonna pour 8 ans les places de sûreté qui leur avaient été antérieurement accordées et promit de leur payer 80,000 écus par mois, pour l'entretien des garnisons.

Quelque peu tolérant que fût l'édit de Nantes, il éprouva une vive résistance de la part du parlement de Paris. Il ne fut enregistré que l'année suivante. Dès lors la religion réformée reçut en France une existence légale. Les protestans, qui faisaient alors à peu près la douzième partie de la population, avaient 780 églises, 4 académies : Montauban, Saumur, Montpeiller et Sédan; n'ayant pas d'écoles élémentaires, ils

étaient obligés d'envoyer leurs enfans à celles des catholiques.

Cet état de paix ne fut pas de longue durée. L'édit de Nantes, tout en incorporant les protestans à la nation, avait créé un état dans l'état. Les réformés, trop jaloux peut-être de leurs droits politiques, n'avaient pas assez en vue leur sainte vocation de bourgeois et de citoyens des cieux. Des passions, des intérêts purement terrestres souillaient leur cause. Plusieurs n'étaient plus de simples et fidèles confesseurs de l'Evangile, mais des partisans d'une république fédérative et des adversaires du gouvernement établi. Leurs places d'armes leur donnaient une position qui leur devint fatale. Dès 1615 leur assemblée générale demanda qu'on réformât le conseil du roi, qui, selon eux, avait porté quelque atteinte à leurs droits. La guerre civile se ralluma. En 1622 Louis XIII accompagné du Connétable de Luynes marcha contre eux et leur prit quelques places. Montauban et la Rochelles, après une longue résistance, dûrent céder aux efforts des troupes du roi.

A l'avènement de Louis XIV, les réformés ne formaient plus un parti politique en France : leurs places avaient été démantelées ; les priviléges qui en faisaient un état dans l'état, leur avaient été retirés. Mais Louis XIV, par un édit de 1643, leur avait accordé la pleine jouissance de leur culte. Il paraît certain qu'au commencement de son règne ce prince n'avait pas l'intention d'extirper la réforme. Il voulait ob-

server les édits de tolérance que les protestans avaient obtenus de ses prédécesseurs, récompenser ceux qui rentreraient dans le papisme, mais n'exercer envers eux aucune rigueur nouvelle. Cependant ce fut dans les conseils de Louis XIV que naquit le projet de détruire le protestantisme en France. Tous les ordres de l'état déclamaient contre les réformés. Le clergé catholique, qui s'assemblait tous les 5 ans, demandait toujours l'abolition de quelques-unes de leurs libertés. Les jésuites employaient toutes les ressources de leurs intrigues et de leur pouvoir contre eux. On remplirait des volumes de tous les édits, arrêts du conseil du roi, donnés successivement depuis 1656 jusqu'en 1685, pour miner l'édifice de la religion réformée: démolition de temples protestans, défense aux ministres de prêcher dans plus d'un lieu, autorisation aux garçons de 14 ans et aux filles de 12 ans de se convertir au catholicisme malgré leurs parens, interdiction aux protestans d'épouser des filles catholiques, tels furent quelques-uns des actes d'un pouvoir qui se mettait en état de guerre contre une partie de la nation. En 1663, on enleva aux protestans la moitié du fameux collége de Sédan; cette moitié fut donnée aux jésuites qui ne tardèrent pas à envahir le tout. Les émigrations des protestans recommencèrent. En 1669, Colbert, ministre d'état, fit rendre un édit qui leur défendait, sous peine de mort, de sortir sans permission du royaume. En 1682, on décerna contre les émigrans la peine des galères perpétuelles. Enfin le 22

octobre 1685, Louis XIV, révoqua l'édit de Nantes, et la France fut de nouveau arrosée du sang de ses enfans. L'édit de révocation portait défense aux réformés de s'assembler pour l'exercice de leur religion; injonction à tous les ministres qui ne voudraient pas se convertir au papisme, de sortir du royaume; ordre de baptiser et d'élever selon le rite catholique tous les enfans des protestans; défense de sortir du royaume, eux, leurs femmes et leurs enfans, sous peine des galères perpétuelles. Comme une foule d'entre eux persévéraient dans leur foi à l'Evangile, on chercha à les ramener par la force dans le giron de l'Eglise romaine. Des soldats, des dragons devinrent les dignes auxiliaires d'un clergé fanatique.

Voici comment se faisaient ces prétendues conversions : un évêque, ou un curé se rendait, avec une troupe armée, dans les principaux lieux habités par des réformés. On assemblait aussitôt les familles notables, surtout celles qu'on croyait les plus faciles. L'évêque les sommait de rejeter l'hérésie et de rentrer dans le sein de la religion romaine. Pour l'ordinaire un grand nombre cédaient à la frayeur ou se réservaient intérieurement de rester fidèles à la vérité tout en feignant de renier la réforme. Les réfractaires étaient livrés aux soldats qui avaient toute licence, excepté celle de les tuer. Il est impossible de décrire tous les affreux traitemens qu'ils leur faisaient subir. La plume se refuse à retracer de pareilles horreurs. Ici on leur versait de l'eau bouillante dans la bouche. Là on les

exposait à l'ouverture d'un four embrasé. Ailleurs on les suspendait par les parties les plus molles et les plus sensibles du corps. « Il n'y avait point de meubles précieux ou chez les riches marchands ou chez les personnes de qualité, rapporte un écrivain [1], que les dragons ne prissent plaisir à gâter. Ils ne mettaient leurs chevaux que dans des chambres de parade. Ils leur faisaient litière de ballots de laine, ou de coton, ou de soie, et quelquefois, par un barbare caprice, ils se faisaient donner le plus beau linge qu'il y eût, et des draps de toile de Hollande, pour y faire coucher leurs chevaux. Ils avaient ordre de démolir les maisons des réfractaires; ce qui fut exécuté dans toutes les provinces. » Si les officiers ne partageaient pas les excès de leurs soldats, du moins ils y applaudissaient. « N'est-ce pas une chose qui fait honte au nom chrétien, » disait alors un philosophe célèbre [2], « que pendant que votre soldatesque est logée dans les maisons de ceux de la religion, les gouverneurs, les intendans et les évêques tiennent table ouverte pour les officiers des troupes, où on leur rapporte, pour divertir la compagnie, tous les bons tours dont les soldats s'avisent pour faire peur à leurs hôtes et pour leur escroquer de l'argent? » Les ministres du Seigneur eurent surtout à endurer les maux les plus affreux. Traqués comme des bêtes fauves, forcés de se cacher dans les

[1] Histoire de l'Edit de Nantes.

[2] Bayle.

forêts, dans les cavernes, ceux qui tombaient entre les mains de leurs bourreaux étaient indignement massacrés ou traînés aux galères.

CHAPITRE LXII.

Etat intérieur de l'église chrétienne peu après la réforme. Confessions de foi.

Plus les chrétiens se serraient auprès de Christ, source de toute lumière, plus aussi ils portaient des fruits de justice et d'amour à la gloire de Celui qui les avait rachetés. Mais, des divergences de vue divisaient les esprits et trop souvent des cœurs qui devaient s'aimer. Les chrétiens séparés de Rome n'auraient dû porter qu'un seul nom, le beau nom de chrétiens, de chrétiens évangéliques, puisqu'ils s'accordaient tous à rejeter les ordonnances des hommes, pour ne puiser leur croyance que dans l'Evangile de Christ. Mais il n'en fut pas ainsi. D'un côté étaient les Luthériens, de l'autre les Réformés. D'où cela venait-il? Ne reconnaissaient-ils pas tous le même Dieu, le même baptême, le même Sauveur? Oui, sans doute; mais ils se partageaient sur des questions secondaires, entr'autres sur celle de la Sainte-Cène. Les protestans d'Allemagne croyaient que le corps

de Jésus-Christ était consubstantiellement présent dans la Cène ; les réformés, disciples de Calvin, rejetaient cette manière de voir. Déjà du vivant de Luther et de Mélanchton, il s'éleva des disputes sur les doctrines du péché originel, du libre arbitre, etc. Après la mort de ces pieux réformateurs, on essaya en vain de rapprocher les esprits; on rédigea la formule de *concorde* dans laquelle sont exposées les doctrines luthériennes et qui sert encore de symbole aux luthériens de nos jours. Ils variaient aussi sur ce qui tient à la discipline, au culte, à l'organisation de l'église, points sur lesquels l'Ecriture ne nous a pas laissé des données aussi positives que sur les points de morale et de doctrine.

Nous devons ajouter que quant aux questions fondamentales il y avait harmonie complète entre eux: luthériens et réformés s'accordaient à repousser toute autorité humaine en matière de foi et à n'admettre comme règle de croyance que la Parole de Dieu; les uns et les autres rejetaient toute justice d'homme comme moyen expiatoire pour le péché, et regardant Jésus comme l'Eternel Dieu, leur seule et parfaite justice, ils l'invoquaient comme leur unique Sauveur; les uns et les autres s'accordaient à croire à la nécessité de la régénération du cœur par le St.-Esprit et de la sanctification comme preuve et résultat de la foi.

Qu'on lise les confessions de foi des chrétiens évangéliques au 16e siècle et l'on s'assurera que, s'ils variaient sur des questions de peu d'importance, ils

proclamaient tous d'une voix le pur Evangile que Dieu nous a donné. Ces *confessions* ou *déclarations de foi* furent faites à l'occasion des calomnies aux quelles les églises réformées ont été exposées et pour faire connaître les doctrines enseignées par les pasteurs et qui toutes étaient puisées dans la Parole de Dieu. Nous avons déjà dit que les protestans d'Allemagne présentèrent à l'empereur Charles V, en 1530, dans la Diète d'Augsbourg, leur confession de foi, qui, à cause de cela, a conservé le nom de « confession d'Augsbourg. » La ville de Genève en publia aussi une en 1536. La même année toutes les églises de la Suisse eurent, à Bâle, une conférence composée de laïques et d'ecclésiastiques instruits, pour faire une confession de foi commune. Trente ans plus tard, en 1566, les églises suisses en firent une plus étendue. Ce fut Henri Bullinger, pasteur de Zurich, qui la rédigea. Cette déclaration de principes fut adoptée par toutes les églises réformées de la Suisse comme l'expression de leur foi, et prit le nom de « confession de foi helvétique. » Les églises de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Allemagne, de Pologne, de Hollande, de Hongrie, l'ayant examinée avec le plus grand soin, l'approuvèrent comme exprimant fidèlement toutes les doctrines de la réforme. — En 1559, les réformés de France composèrent leur confession de foi qui fut présentée, en 1561, à Charles IX, dans le colloque de Poissi. L'église anglicane exposa aussi la sienne.

Quoique la réforme eût, par la bénédiction du Sei-

gneur, dissipé bien des ténèbres, cependant tous ceux qui l'avaient embrassée n'avaient pas été *réformés*, *renouvelés* dans leur cœur ni dans leur conduite. L'œuvre n'était donc qu'extérieure pour un grand nombre d'entre eux. Luther disait : «Il y a peu de vrais chrétiens. Plût à Dieu que la plupart d'entre ceux qui font profession du christianisme, eussent autant de droiture que maint païen qui n'a d'autre guide que la voix de sa conscience ! » Un autre écrivain, auteur d'une histoire du 16e siècle dit aussi : « Le défaut d'unité et de confiance mutuelle se remarque dans toute la chrétienté : le péché est à son comble : il y en a bien peu qui éprouvent une repentance véritable. » Ecoutez encore comment s'exprimait l'excellent André, écrivain allemand du 17e siècle : « Je voudrais retrancher et ajouter chez chacun quelque chose ; je voudrais que les princes eussent plus de piété et moins de prodigalité ; les magistrats plus d'indépendance et moins d'amour pour leurs propres intérêts ; les nobles plus de bravoure et moins d'impiété ; les théologiens une vie plus exemplaire et moins d'ambition ; les avocats plus de conscience et moins d'avarice ; les médecins plus d'habileté et moins d'envie ; les instituteurs plus de vrai savoir et moins de pédanterie ; les gouverneurs plus de justice et moins d'incrédulité ; les étudians plus d'application et moins de mondanité ; les pasteurs plus de vigilance et moins d'amour pour les biens de la terre. » Le pieux Scriver disait que l'église ressemblait à un champ hérissé de ronces et d'é-

pines, et offrant à peine çà et là quelques fleurs et quelques plantes salutaires.

Cependant le Seigneur suscita de fidèles défenseurs de la vérité; nous ne citerons en Allemagne que Jean Arndt, né en 1555 et mort en 1621; Jean Gerhard, André et Christian Scriver, dont nous venons de rapporter quelques paroles. Jacob Spener (1635-1705) né en Alsace, fut appelé comme pasteur à Francfort sur le Mein. Dans le but de ranimer la piété, il tint chez lui d'abord, puis dans le temple des assemblées familières d'édification, ouvertes à chacun. Ces assemblées portèrent d'excellens fruits. Son exemple fut suivi dans presque toute l'Allemagne. Mais il rencontra aussi beaucoup de contradicteurs.

Un des hommes dont les travaux ont causé le plus grand bien en Allemagne au 18e siècle, c'est Hermann Frank, animé de la même piété que Spener, et fondateur de la maison des orphelins à Halle. Frank a été dans les mains du Seigneur un instrument puissant pour l'avancement du règne de Dieu; un grand nombre de ses élèves sont devenus de fidèles prédicateurs de l'Evangile, ou de pieux maîtres d'école, annonçant les vertus de Celui qui les avait appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

CHAPITRE LXIII.

Les frères de Bohême.

(1519-1565).

Représentons-nous avec quelle joie un missionnaire placé dans une île éloignée voit arriver le vaisseau qui lui amène un compagnon de travail. Les frères de Bohême ressentirent quelque chose de pareil, lorsqu'ils apprirent pour la première fois avec quelle courageuse hardiesse Luther annonçait les saines doctrines de la Bible. Quarante ans auparavant ils avaient cherché partout des chrétiens animés du même esprit qu'eux. Déjà en 1519 quelques prêtres calixtins avaient écrit à Luther pour l'exhorter à persévérer dans la foi, et pour lui déclarer qu'ils reconnaissaient que sa doctrine était conforme à l'évangile. Dans sa réponse, Luther les encouragea à s'affermir dans ce qu'ils connaissaient de la vérité et les avertit de ne se point laisser entrainer dans l'église romaine par quelques espérances illusoires ; puisque, s'ils ne tenaient pas fermes, ils se rendraient coupables de la mort de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Les frères de Bohême cherchèrent à se joindre à Luther, mais

sans faire aucune concession à l'égard de leur discipline ecclésiastique. Luther voyait l'impossibilité de l'introduire alors dans l'église protestante ; c'est ce qui mit obstacle à une réunion complète. Ce fut en 1542 que ces frères envoyèrent à Luther leur dernier message, afin de s'assurer s'il ne restait plus d'espoir d'introduire leur discipline dans les églises réformées d'Allemagne. Les députés étaient Jean Augusta, Georges Israël et quelques autres. Ils reçurent un fort bon accueil de Luther, à qui ils racontèrent les progrès que faisaient les doctrines protestantes chez les Hussites de Bohême et de Moravie ; puis ils ajoutèrent que ces doctrines, ne renfermant pas d'instructions sur la discipline, ne tendaient à rien moins qu'à apporter du relâchement dans leur église, dont plusieurs membres s'étaient séparés, pour se soustraire au joug salutaire que la discipline leur imposait. « Pensez-vous qu'il soit bien, » demandèrent-ils, « de tolérer un tel abus de la liberté évangélique ? » Luther répondit que le papisme n'avait pu être renversé que par l'abolition totale de la superstition et de l'esclavage de la conscience ; mais que maintenant qu'il voyait que tout le monde retombait dans l'extrême opposé, c'est-à-dire dans un dangereux abus de la doctrine de la grâce, il était nécessaire de s'y opposer et de rétablir une discipline ecclésiastique : il ajouta que l'on s'occuperait sérieusement de cette affaire aussitôt que les circonstances le permettraient.

A leur départ, Luther leur tendit la main d'asso-

ciation et leur dit : « Soyez les Apôtres des Bohémiens; mes compagnons et moi désirons être ceux de nos compatriotes. Travaillez toujours à l'avancement du règne de Christ dans votre pays, suivant que les circonstances vous le permettront ; nous y travaillerons de notre côté, selon les forces que le Seigneur nous donnera. » Luther leur donna de plus le témoignage, que depuis le temps des Apôtres aucune communauté religieuse ne s'était autant rapprochée de l'église apostolique que la leur. «Quoique ces frères, » disait-il, « ne nous surpassent pas en pureté de doctrine, ils nous sont supérieurs à l'égard de la discipline ; sous ce rapport ils font mieux que nous, c'est ce que nous devons avouer à la gloire de Dieu et de la vérité. Notre peuple allemand refuse de se plier sous le joug d'une discipline salutaire. »

Une nouvelle persécution éclata contre les frères de Bohême en 1547, parce qu'ils refusèrent de s'enrôler dans les troupes que l'empereur levait pour faire la guerre à l'électeur de Saxe. Les principaux d'entre eux furent mis en prison, quelques-uns battus de verges, d'autres condamnés à l'amende, au bannissement ou même à la mort. Leurs ministres furent l'objet d'une sévérité toute particulière. Ils furent réduits à se cacher dans les cavernes des rochers et ne purent pas toujours échapper aux poursuites de leurs ennemis. Plusieurs obtinrent aussi des délivrances extraordinaires. Un diacre, Paul Bosang, avait été arrêté et conduit en prison. Là ayant prié ardem-

ment Dieu de lui rendre la liberté, il vit en songe un vénérable vieillard qui lui montrait un clou planté dans le mur de son cachot; s'étant éveillé, il trouva en effet le fer et s'en servit pour agrandir l'ouverture de la fenêtre de manière que son corps pût y passer. Alors accablé de lassitude, il se rendormit; mais il fut de nouveau averti par un songe qu'il était temps pour lui de prendre la fuite, s'il voulait échapper à ses persécuteurs. Il se laissa donc glisser dans le fossé, trouva les portes du jardin du château ouvertes, ainsi que le songe le lui avait annoncé, et courut se cacher dans une boutique vide, sur la place du marché. Mais il y succomba de nouveau au sommeil; alors encore il fut réveillé par la même voix qui lui dit: « Pourquoi t'arrêtes-tu ici? Ne sais-tu pas que l'on te poursuit encore?» Il se hâta donc de sortir de la ville et parvint à se réfugier en Prusse, où il mourut en 1551.

Un ministre dont nous avons eu déjà occasion de parler, Georges Israël, fut aussi condamné à une amende de mille florins [1]. Son troupeau et d'autres amis s'offrirent à payer pour lui cette somme; mais il refusa, en disant: « Il me suffit d'avoir été pleinement racheté une fois par le sang de mon Sauveur; je n'ai pas besoin d'être racheté de nouveau. Gardez votre argent, il pourra vous être utile dans l'exil dont vous êtes menacés. » Toutefois Dieu le délivra d'une ma-

[1] Environ 2200 francs de France.

nière fort remarquable. Il put sortir de prison en plein jour, à la vue de ses gardiens, sous le vêtement d'un écrivain, la plume à l'oreille, du papier et un encrier à la main. Il put franchir tous les obstacles et se rendit en Pologne. — Jean Augusta, l'un des plus anciens de l'Eglise, avait été mis en prison avec Georges Israël. Ses bourreaux le mirent trois fois à la torture, le fouettèrent à plusieurs reprises et ne lui accordèrent pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau, espérant ainsi lui arracher l'aveu des crimes dont ils l'accusaient faussement. N'ayant pu parvenir à lui faire avouer quoi que ce soit, ils le retinrent en prison pendant seize ans. Mais sa patience et sa fermeté, jointes aux ferventes prières qu'il adressait sans cesse au Seigneur, eurent enfin pour résultat la conversion de ses persécuteurs.

Cependant il s'était formé à Posen, ville de Pologne, une Eglise à laquelle Georges Israël avait été envoyé pour pasteur en 1551. Mais la haine de ses ennemis était telle que déjà en 1553, il ne pouvait prêcher que dans des assemblées secrètes. Les frères plaçaient devant les maisons où ils s'assemblaient des hommes de confiance qui devaient interdire l'entrée à toutes les personnes suspectes ou inconnues. Pour que la voix du prédicateur ou les chants du petit troupeau ne fussent pas entendus depuis la rue, on garnissait les fenêtres de coussins de lit. Malgré cela l'évêque de Posen, Isbinsky, ayant été informé de ces assemblées, aposta une quarantaine de scélérats et leur

donna charge de livrer entre ses mains le pasteur Georges Israël. Celui-ci ne s'enfuit ni ne se cacha point, mais continua d'aller et de venir par la ville s'occupant de ses affaires, s'en remettant à la protection du Seigneur. Toutefois il mit en usage les moyens ordinaires que lui dictaient la raison et la prudence. Il changeait fréquemment de costume. Tantôt il était vêtu comme un gentilhomme, tantôt comme un voiturier; d'autres fois il avait l'habit d'un cuisinier ou d'un manœuvre. En allant visiter ses frères, il rencontrait souvent des hommes chargés de l'arrêter, mais leurs yeux furent tellement retenus qu'ils ne le reconnurent jamais. En général la haine était si grande contre les frères qu'on leur refusait jusqu'à la sépulture; aussi l'un d'eux ordonna-t-il à son dernier moment, que son cadavre fût jeté dans un étang.

En 1565, le chancelier Joachim de Neuhaus alla à Vienne, pour demander à l'Empereur Maximilien II, de signer un décret ordonnant une entière destruction de l'Eglise des frères; mais il est écrit: « Tenez conseil, il sera dissipé; parlez et votre parole » n'aura point d'effet, car le Dieu fort est avec nous ». (Es. VIII, 10). Le chancelier obtint la signature de l'Empereur et se mit en route pour retourner en Bohême; comme il traversait le Danube sur un pont de bois près de Vienne, une des arches du pont se rompit et le chancelier fut précipité dans le fleuve avec toute sa suite. Six cavaliers seulement purent se sauver à la nage. L'un d'entre eux, jeune gentilhomme,

fut si frappé de la protection que Dieu avait accordée aux frères dans cette circonstance, que peu après il se joignit à leur Eglise. Etant parvenu à un âge très-avancé, il put rendre témoignage de ce châtiment de Dieu à la génération suivante. Il racontait que pendant qu'il se sauvait à la nage, il aperçut le chancelier emporté par le courant; qu'il le saisit par sa chaîne d'or et le soutint jusqu'à ce qu'un bateau fût venu à leur secours. On le tira de l'eau, mais il était déjà mort; et le coffre qui renfermait le décret ne put jamais être retrouvé.

CHAPITRE LXIV.

Les frères de Bohême.
(suite.)

(1565-1732).

L'histoire nous fournit des détails pleins d'intérêt sur l'état intérieur de l'église des frères à cette époque. Un ecclésiastique protestant, qui écrivait en 1559, s'exprime ainsi à leur sujet: « On trouve en Bohême une classe de gens connus sous le nom de Frères, de Picards ou de Vandois. Ils s'interdisent tout excès de table et toute danse, ainsi que les jeux de cartes et de dès.

Ceux qui enfreignent leurs règlements sont rejetés de leur communauté, après avoir été avertis une ou deux fois et ne peuvent y rentrer qu'après avoir donné des marques certaines et publiques de leur répentance. Dans les jours ouvriers, on ne voit point de fainéants parmi eux; le dimanche ils s'assemblent pour s'édifier par la Parole de Dieu. Plusieurs d'entre eux connaissent mieux les Ecritures que beaucoup de prêtres. Ils ont des personnes établies pour visiter les malades, les consoler et les soigner. Voyons-nous pareilles choses au milieu de nous? »

Voici ce que dit un autre écrivain pieux: « A mon retour de Strasbourg en Pologne, en 1581, je me détournai un peu et je passai par la Bohême, pour y visiter les frères de Breslaw et de Prague. Leur ancien se nommait Jean Caleph; c'était un homme grave, comme le sont tous les frères. J'examinai tout avec soin; je m'informai de tous les détails de leur marche: il me semblait que je me trouvais transporté dans l'Eglise d'Ephèse ou de Thessalonique, ou dans telle autre Eglise du tems des Apôtres. Là j'entendis de mes oreilles et je vis de mes yeux tout ce que nous lisons sur les premiers Chrétiens dans les épitres apostoliques et dans les écrits des Pères de l'église. »

L'avènement au trône de Bohême, en 1618, de l'électeur Palatin Fréderic, prince réformé, fut le signal de la guerre de trente ans. Ce prince étant trop faible pour s'opposer à l'empereur Ferdinand II, les protestants de Bohême furent exposés au ressentiment de

l'empereur, pour avoir voté d'une manière opposée à son désir. Tous les ministres évangéliques furent chassés de Prague et bientôt après de toute la Bohême et de la Moravie. On purifia leurs temples avec de l'eau bénite ; on battit à coups de verges les chaires et les tables de communion ; les coupes de la Cène furent souillées ; plusieurs milliers de bibles furent brûlées sous le gibet avec d'autres livres religieux ; les cadavres des protestants furent arrachés de leurs tombeaux et jetés à la voirie. Un grand nombre de personnes souffrirent la mort avec la foi et le courage des premiers Chrétiens ; d'autres supportèrent avec joie la prison, les mauvais traitements et la perte de leurs biens et s'exilèrent volontairement dans d'autres pays.

La majeure partie de la noblesse quitta la Bohême et près de trente mille autres familles se dispersèrent dans la Lusace, la Saxe, le Brandebourg, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, et la Transylvanie, où leur nombre diminua beaucoup par suite des diverses épreuves qu'ils eurent à souffrir. Voici ce qu'écrivait à cette occasion Amos Coménius, évêque bohêmien : « Le Seigneur a visité les frères, comme par une tempête, et emporté, comme par une inondation nocturne, leur ancien jardin si fertile et si florissant. Il a permis que les chefs fussent jetés dans les fers et que leur sang fût répandu comme de l'eau. De plusieurs centaines d'Eglises qui faisaient leur bonheur et leur joie, il ne leur en est pas resté une seule. Les pasteurs

ont été dispersés et les troupeaux livrés à des mercenaires. Ceux qui ont survécu à la persécution ont péri dans l'exil. Presque tous les ministres, les anciens, les évêques, les diacres et sousdiacres ont disparu et je suis resté seul à l'exception d'un collègue que j'ai encore en Pologne. » Ainsi il ne resta plus dans la malheureuse Bohême que quelques débris ignorés de cette église, réduits à ne s'assembler que de nuit, dans les cavernes et les grottes, exposés à des angoisses et à des périls continuels.

Un de ces frères, Christian David, originaire de Moldavie, charpentier de profession, fit en Lusace la connaissance du Comte de Zinzendorf, qui lui donna la permission de s'établir avec quelques autres frères dans sa terre de Berthelsdorf. David s'y transporta en 1722, accompagné de quelques frères, qui amenèrent avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils voyagèrent par des chemins détournés et arrivèrent sur les terres du Comte, qui leur fit assigner un emplacement convenable, sur une colline appelée le Hutberg. David planta sa hache dans un des arbres, en s'écriant: « Ici le passereau a trouvé sa demeure, et l'hirondelle, son nid; tes autels, ô Eternel des armées! » Le 17 Juin 1722, ils abattirent le premier arbre pour construire la première maison de leur station, à laquelle ils donnèrent le nom de Herrnhut[1], marquant ainsi qu'ils désiraient y vivre sous la garde du Seigneur. D'autres

[1] Garde du Seigneur.

vinrent les joindre depuis la Moravie, et Herrnhut s'agrandit tellement que le 12 Mai 1724, ils purent jeter les fondements de leur première maison destinée aux réunions de prières. Ce fut là le chétif noyau de l'unité évangélique renouvelée des frères de la confession d'Augsbourg. Leur constitution fut établie sur le modèle de l'ancienne discipline des frères. Lors de leur première célébration de la Cène, le 13 Août 1727, l'esprit de Dieu se manifesta d'une manière si sensible au milieu d'eux, que dès lors l'anniversaire de ce jour fut célébré comme l'époque la plus mémorable de leur histoire.

En 1732, le Comte de Zinzendorf fit une visite à Herrnhut; dès lors il éprouva le désir de se consacrer au Saint ministère, et fut ordonné évêque de l'église des frères par l'évêque Jablonsky à Berlin. Depuis cette époque jusqu'à sa mort qui arriva en 1760, il se dévoua tout entier au service de son église, qui s'étendit beaucoup en Allemagne et dans d'autres contrées. Des établissements semblables à celui de Herrnhut se formèrent dans l'Allemagne, en Hollande, en Danemark, en Angleterre et en Russie; tous sont étroitement unis par une constitution commune et dirigés par un collége d'anciens. Il existe aussi des milliers de Chrétiens qui, bien qu'éloignés de ces divers établissements, leur sont unis en esprit et dans l'amour.

CHAPITRE LXV.

Missions chrétiennes durant cette période.

(1517-1736).

Quand le propriétaire d'un vaste jardin y revient après une absence de plusieurs années, et le trouve dévasté et plein de broussailles, il est naturel qu'il s'occupe d'abord à le nettoyer avant de penser à l'agrandir. Telle fut à peu près la situation des Reformateurs au 16me siècle. Ils avaient tellement à faire pour enlever les souillures qui, depuis des siècles, s'étaient accumulées dans l'Eglise, qu'il ne leur resta pas de temps pour s'occuper de la conversion de tant de millions de païens qui n'avaient aucune connaissance du Sauveur. Il est vrai que Luther avait témoigné un vif intérêt pour cette œuvre ; mais il ne put former aucun plan praticable. Ernest, duc de Saxe-Gotha, surnommé le Pieux, forma le projet de répandre dans d'autres contrées les doctrines de Luther. Il obtint le libre exercice du culte luthérien en Russie ; il entreprit une correspondance avec le patriarche d'Antioche, et envoya, en 1663, un ambassadeur en Egypte, afin qu'il passât

de là en Abyssinie. Il garda même assez long-tems à sa cour un prêtre Abyssin, nommé Grégorio, pour se mettre en relation avec l'empereur d'Abyssinie. Cependant avec tout cela, il n'obtint pas de grands résultats.

Ce fut le baron Justinien de Welz qui fonda la première société allemande pour la propagation de l'Evangile chez les gentils. Il présenta aux Etats protestants de Ratisbonne, en 1664, une pétition qui renfermait des propositions relatives à l'évangélisation des païens. Cette démarche n'ayant eu aucun résultat, il fonda lui-même une société de missions, à laquelle il fit don de 28,800 florins et il établit des écoles de Missionnaires. Enfin il se fit consacrer lui-même au saint ministère, et partit avec quelques autres ministres pour les Indes occidentales, où il passa le reste de sa vie au milieu des païens. Quelques années auparavant une pareille tentative avait été faite par les réformés de France, mais sans succès, pour fonder une mission en Brésil. En 1691 on fonda en Angleterre la société pour la propagation du Christianisme, dans les pays étrangers, et en 1700 la société pour l'avancement des connaissances chrétiennes. Sur la fin du dix-septième siècle se forma la société des Missions Danoises et de Hall, qui envoya des Missionnaires à Tranquebar dans les Indes Orientales. Les noms des Missionnaires Ziegenbalg et de Schwarz au service de cette société, seront toujours chers aux amis de l'Evangile. En 1721, Jean Egède, ministre danois, fut porté

par l'amour de Christ à visiter les rives glacées du Groënland, pour y relever l'Eglise du Seigneur tombée en ruine dans le cours des siècles. Jean Elliot et David Brainerd travaillèrent avec un dévouement vraiment apostolique parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale.

L'esprit missionnaire se réveilla avec une force toute particulière dans l'église renouvelée des frères de Herrnhut. Le comte Zinzendorf avait fait la connaissance à Copenhague d'un nègre de l'isle St.-Thomas (Indes Orientales,) lequel lui avait assuré que sa sœur, esclave dans cette isle, entendrait avec joie la bonne nouvelle du salut. Cette circonstance donna occasion au comte, lors de son retour à Herrnhut, de recommander instamment à ses frères les malheureux païens. Ces chrétiens d'Allemagne, pleins de reconnaissance envers le Sauveur qui les avait délivrés de l'oppression, étaient, depuis quelques années tout disposés à saisir les occasions qui s'offraient de le servir dans l'œuvre de l'affranchissement spirituel des païens; de sorte qu'ils embrassèrent avec joie l'idée que le comte leur suggéra. Le 21 août 1732, Léonard Dober et David Nitschmann, tous deux natifs de Moravie, partirent comme Missionnaires chez les nègres de l'isle de St.-Thomas; et le 19 Janvier suivant, Christian David et Mathieu et Christian Stach s'embarquèrent pour le Groënland. En 1734 les frères envoyèrent des Missionnaires chez les Indiens de l'Amérique septentrionale; en 1735, à Surinam et à Berbice, dans l'Amé-

rique méridionale; en 1736, chez les Hottentots de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE LXVI.

Missions Chrétiennes durant cette période.

(Suite).

(1736-1839).

Ces missionnaires n'étaient que d'humbles artisans ou des cultivateurs, ayant peu de besoins et habitués à une vie de fatigue et de peine. Il leur importait peu de savoir combien durerait leur voyage, s'il se ferait par terre ou par mer, dans un pays chaud ou froid. Leur unique but était d'amener des ames à Christ; pour en gagner une seule, ils auraient volontiers donné leur vie. Ce zèle pour les missions ne fut pas comme un feu de paille, qui ne dure qu'un moment. Après que le climat meurtrier des Indes occidentales eut enlevé en peu d'années jusqu'à vingt de leurs Missionnaires, les frères de Herrnhut ne se lassèrent point de réparer ces pertes, et il se présentait toujours plus de nouveaux ouvriers qu'il n'en fallait. Jusqu'à l'époque actuelle, il ne manqua jamais dans cette égli-

se, d'hommes et de femmes, toujours prêts à partir comme messagers de la paix, quoique de 1732 à 1832 pas moins de 190 missionnaires des deux sexes aient trouvé la mort dans les isles danoises des Indes occidentales. Ce fut en 1734 que les frères fondèrent la mission de la Jamaïque, et en 1756, celle d'Antigoa. Ces missions ont porté des fruits abondans. En 1770 ils formèrent leur première station sur la côte du Labrador et vers le même temps d'autres établissemens furent fondés dans les isles occidentales appartenant à l'Angleterre.

Cependant ce n'est pas à beaucoup près tout ce que les frères ont entrepris. Ils ont eu des Missionnaires dans toutes les parties du monde et partout ils ont cherché à allumer le feu sacré de l'amour du Sauveur; les revers et les épreuves ne les ont point arrêtés dans leur marche. Dans le commencement de leur séjour à Herrnhut, ils envoyèrent des Missionnaires chez les Lapons de la Suède, aux nègres de la Guinée et de la Caroline du Sud, aux esclaves chrétiens d'Alger et aux juifs d'Amsterdam D'autres furent envoyés dans l'isle de Ceylan, à Tranquebar, dans les isles Nicobar, aux Guèbres de la Perse, aux Cophtes d'Egypte; ils ont même frappé aux portes de l'Abyssinie. Mais tous ces essais de Missions et plusieurs autres n'ayant pas eu de succès permanents, durent être abandonnés. Toutefois qui pourrait dire qu'ils ont été tout-à-fait inutiles? En résumé, de 1732 à 1832 les missions des frères ont occupé 1199 missionnaires, savoir 740 hom-

mes et 459 femmes. Aujourd'hui ils ont 214 missionnaires répartis dans 42 stations. Telle est la bénédiction que le Seigneur a accordée à une œuvre commencée dans la foi, il y a un peu plus d'un siècle par un petit troupeau d'exilés moraves. Le nombre de Groënlandais, d'Esquimaux, d'Indiens, de Nègres, de Hottentots et de Caffres, qui sont placés sous la direction spirituelle de leurs Missionnaires, s'élève actuellement à 45,000.

La société des missions Wesleyennes sortie du sein de l'église épiscopale d'Angleterre, a aussi donné une grande extension à ses travaux. Elle eut pour fondateur Jean Wesley et George Whitefield, deux ministres distingués, à qui l'Eglise épiscopale n'offrait ni assez de vie ni assez de nourriture, et qui insistaient avec une grande force sur la nécessité d'une vraie conversion rendue manifeste par une vie chrétienne. Les Wesleyens se comptent par centaines de millions et sont principalement répandus en Angleterre et dans les Etats-Unis. En 1790 on vit se former à Londres la société baptiste des missions et la société des missions de Londres. Celle-ci envoya ses premiers missionnaires à Otahiti; celle-là dans les Indes orientales. Toutes deux ont considérablement prospéré, et la société des missions de Londres a maintenant des messagers dans toutes les contrées de la terre. La société épiscopale des missions d'Angleterre, fondée peu après, a jeté le filet de l'Evangile dans les quatre parties du monde. Une longue chaine de sociétés affiliées en An-

gleterre, travaille avec elle à la grande œuvre des missions. Toutes sont puissamment soutenues par la grande société biblique anglaise, fondée en 1804, qui répand la Parole de Dieu en plus de 150 langues, et par millions d'exemplaires. L'Allemagne, la France et la Suisse ont aussi pris une part active à cette œuvre d'évangélisation. Des écoles et des sociétés de Missions ont été fondées à Bâle, à Barmen, à Berlin, à Paris et à Lausanne. Les Chrétiens des Etats-Unis d'Amérique ne se sont pas montrés moins actifs que ceux d'Europe; et les travaux continuels de toutes ces associations missionnaires, excitent partout chez les Païens un désir croissant d'entendre la Parole de vie. La Chine, si longtemps fermée à l'Evangile, semble ouvrir maintenant ses portes aux messagers de la paix. L'Afrique commence aussi à être éclairée de cette douce et bienfaisante lumière. Les isles les plus éloignées entendent la voix du Dieu-Tout-puissant. On voit se lever l'aurore du beau jour où « toute la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme le fond de la mer par les eaux qui la couvrent. »

CHAPITRE LXVII.

Incrédulité et superstition.

L'homme a besoin d'une croyance quelconque : il faut qu'il croie à quelque chose. S'il n'invoque pas Dieu, il invoque le diable, ou se fait de soi-même sa propre idole. L'incrédulité et la superstition, qui semblent s'exclure réciproquement, n'existent pourtant jamais l'une sans l'autre. On sait que les plus fameux incrédules qui se décorent du titre d'esprits forts, bien que professant, comme les Sadducéens, de ne croire à rien, pas même à l'existence de Dieu, se sont montrés aussi superstitieux et aussi craintifs que des enfans mal élevés. Il est certain que celui qui ne croit pas les vérités de l'Evangile a bien sujet de trembler. Mais de tels incrédules sont toujours punis de leur incrédulité par la superstition à laquelle ils ne peuvent échapper.

Durant les siècles ténébreux où le papisme régnait sur le monde chrétien presque tout entier, la superstition était à son comble; cependant, même alors, l'incrédulité comptait aussi bien des sectateurs. Il y eut des papes qui furent, ainsi que leurs ministres, de

véritables incrédules. L'incrédulité se tenait alors cachée et n'osait pas se montrer ouvertement aux yeux d'une superstition universelle.

Quand la Réformation eut proclamé la liberté de conscience, l'incrédulité leva la tête; elle n'avait point à redouter les rigueurs que le papisme a toujours exercées contre ce qu'il appelait l'hérésie. Le même pays qui au 6e et au 7e siècles avait envoyé en Allemagne et en Helvétie les pures doctrines de l'Evangile, fut celui d'où leur parvint le poison de l'incrédulité; bien que cette plante vénéneuse croisse naturellement dans tous les terrains. Au 18e siècle, des ouvrages impies, publiés en Angleterre, pénétrèrent sur le continent. Ils avaient pour auteurs des matérialistes, c'est-à-dire des hommes qui croient qu'un ouvrage peut exister sans ouvrier, ou bien des déistes, c'est-à-dire des ennemis du Dieu de l'Evangile, et qui s'étaient créé un Dieu à leur façon. En France, de prétendus philosophes, à la tête desquels était le trop célèbre Voltaire, réunirent tous les efforts de leur génie et de leur esprit pour propager ces pernicieuses doctrines. *Ecrasons l'infâme*: tel était le mot d'ordre de ces ennemis du Seigneur. Savez-vous quel était pour eux cet infâme dont ils demandaient la destruction? C'était aussi bien l'Evangile de Jésus-Christ que le pontife de Rome: ils confondaient, dans leur aveuglement, les effrayans abus de l'église romaine avec les vivifiantes doctrines de l'Evangile. L'objet principal de leurs attaques était la divinité de Jésus-Christ et le pardon

qu'il nous a acquis par sa mort. Vers la fin du 18e siècle, les progrès de l'incrédulité furent tels qu'en Allemagne, les ministres de Christ, chargés du précieux dépôt de la vérité, la reniaient du fond de leurs cœurs, et la combattaient ouvertement dans les Universités et dans les chaires.

La France offre un exemple terrible des maux qu'entraîne l'incrédulité; elle a appris, à ses dépens, que l'on ne rejette pas impunément la Parole de la vérité. Le peuple français, si longtemps courbé sous le joug de la superstition, ne tarda pas à être victime du plus affreux débordement. Des centaines de milliers d'individus furent moissonnés par la faux révolutionnaire; un grand nombre d'autres durent s'exiler du lieu qui les avait vus naître et allèrent terminer leurs jours sur un sol étranger. Les hommes placés alors au timon des affaires portèrent l'audace jusqu'à proclamer l'abolition du saint jour du Seigneur, osèrent déclarer par un décrêt public qu'il n'y a point de Dieu, et offrirent à l'adoration des peuples une femme infâme sous le nom de la déesse de la Raison ! ! Peu de tems après cependant un nouveau décrêt vint permettre d'adorer Dieu ! On rapporte qu'à cette époque de lugubre mémoire, après une discussion qui eut lieu dans un club révolutionnaire à Nantes, le président demanda que les personnes présentes qui croyaient en Dieu, levassent la main, et qu'il ne se trouva dans l'assemblée qu'une pauvre vieille femme qui eut le courage de le faire. On en revint pourtant à reconnaître

l'existence d'un être suprême, mais bien différent du Dieu de la Bible, et l'on parla beaucoup de lui consacrer une fête solennelle. Un jeune garçon de Paris ayant commis un vol, sa mère lui dit : « Malheureux, qu'est-ce qui a pu t'induire à une telle action ? » L'enfant répondit qu'il avait voulu se donner le plaisir de voler avant que Dieu fût remis à sa place ; « car alors », ajouta-t-il, « personne n'osera plus voler. » — Des brigands étant entrés de vive force chez un riche propriétaire, à Blaneart, s'emparèrent de sa personne, et l'ayant fortement garrotté et jeté par terre, ils se mirent à le couvrir d'une grande quantité de sacs vides. Comme ce malheureux s'écriait qu'on allait l'étouffer, un des assassins, proposa de le tuer. « Laissez-moi au moins le temps de recommander mon âme à Dieu, » s'écria l'infortuné. — « Comment ? » lui répliquèrent les brigands, « tu oses nous parler de Dieu ! ne sais-tu pas que la nation a déclaré qu'elle n'en voulait plus ? Tu es rebelle à la loi. » — Là dessus ils le battirent impitoyablement avec leurs bâtons et le laissèrent mort sur la place.

Voilà quelques uns des fruits de l'incrédulité. Que n'aurions-nous pas à vous dire si nous voulions les décrire tous? « Maintenant donc, ô Rois, ayez de l'intelligence; juges de la terre, recevez l'instruction. Servez l'Eternel avec crainte et réjouissez-vous avec tremblement. Rendez hommage au Fils de peur qu'il ne se courrouce, et que vous ne périssiez dans cette voie,

quand sa colère s'embrasera tant soit peu. O qu'heureux sont tous ceux qui se retirent vers lui! » [1]

CHAPITRE LXVIII.

Coup d'œil général sur l'état actuel de l'église chrétienne.

Après avoir parcouru les dix-huit siècles que comprend l'histoire de l'église chrétienne, et avoir vu ses triomphes et ses épreuves, jetons un coup-d'œil rapide sur l'état où elle se trouve aujourd'hui.

C'est en général en s'avançant de l'orient à l'occident que les hommes ont peuplé la terre. Cette direction, qui est celle du soleil, est aussi celle que le Christianisme a suivie. On n'est point encore fixé sur la question de savoir si c'est de l'Asie que l'Amérique a reçu ses premiers habitants: une ancienne tradition, que les découvertes modernes n'ont pu renverser, parle d'un antique royaume d'Atlantis que la mer Atlantique couvrirait de ses eaux, et qui aurait servi de point de jonction à ces deux continens. L'Asie, dont

[1] Psaume II. 10-12

l'extrémité occidentale fut le point de départ de la lumière évangélique, demeure encore presque en entier dans les ténèbres du paganisme. Depuis que le brillant soleil de l'Evangile a poursuivi son cours vers l'occident, le croissant du Mahométisme s'est levé sur la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure et la Perse. Le petit nombre de Chrétiens que le glaive musulman n'a pu détruire, tels que les Grecs, les Nestoriens, les Arméniens et les Maronites du mont Liban, n'ont conservé qu'un christianisme de forme et sans vie. L'Arabie et une partie des contrées baignées par l'Indus et le Gange sont encore soumises au faux prophète. Le reste de la population des Indes orientales, jusqu'aux frontières de la Chine, suit le culte de Brahma et de Budha. Le paganisme sous ses diverses formes règne dans tout l'empire de la Chine, et depuis les hautes montagnes du Thibet jusqu'aux extrémités de l'Asie septentrionale, la religion de Lama exerce un empire absolu. Dans la partie méridionale du Thibet, cette idolâtrie semble une imitation du papisme; plus loin elle n'est qu'un amas des cérémonies les plus absurdes. Ainsi, toute l'Asie, à l'exception de quelques contrées qui professent un christianisme mort, est couverte des ténèbres de l'idolatrie. Ce n'est que sur les côtes méridionales que la lumière de l'Evangile commence à briller et que les pieux travaux des missionnaires sont parvenus à répandre avec de réjouissans succès la précieuse semence de la Parole de la Croix. Ces messagers de la paix ont encore à traverser bien des contrées té-

nébreuses avant d'atteindre les points lumineux qui existent en Syrie, en Perse, au pied du Caucase et sur les bords du lac Aral.

L'Afrique ressemble en quelque sorte, à ce grand papillon appelé Morio, dont les ailes, toutes noires, sont bordées d'un blanc éclatant. L'intérieur de ce vaste continent est peuplé de tribus innombrables et inconnues, idolâtres ou mahométanes. Mais il est bordé sur ces côtés, de plusieurs stations chrétiennes, d'où la lumière de l'Evangile tend à se frayer un chemin dans l'intérieur et à dissiper les ténèbres qui couvrent cet immense pays depuis des siècles. En Egypte et en Abyssinie on trouve encore, mêlés aux mahométans, des chrétiens cophtés ou jacobites, chez qui les missionnaires européens s'efforcent de rallumer la vie spirituelle presque éteinte. Dans la partie méridionale, des messagers de Christ, dont le nombre s'augmente de jour en jour, s'avancent toujours plus dans la région des ténèbres, portant avec eux le flambeau de la Parole du salut. Sur la côte occidentale, le soleil de justice brille en plusieurs endroits. Enfin dans l'Afrique septentrionale, jadis couverte de tant d'églises florissantes, deux flambeaux de la vérité ont été rallumés depuis peu. La conquête d'Alger par la France peut ouvrir dans ces contrées une large porte à l'Evangile et servir à y introduire les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Dans les Etats-Unis d'Amérique il se trouve encore

quelques tribus d'Indiens qui sont païennes, et un nombre considérable de catholiques-romains. La plus grande partie de la population est protestante, bien que divisée en vingt-sept dénominations différentes, et il y règne une entière liberté religieuse. Les isles des Indes occidentales se rattachent aux diverses communions chrétiennes. L'Amérique méridionale a été conquise à l'église romaine, principalement par les efforts des Jésuites; on rencontre cependant dans l'intérieur quelques tribus de païens. La plupart des isles de l'océan pacifique ont reçu l'Evangile par le ministère de missionnaires protestans, et le règne de Christ y a remporté de belles victoires.

En Europe, nous pouvons espérer de voir l'antique et belle Grèce sortir de l'engourdissement où l'avait plongée le sceptre de Mahomet. Dans la Russie européenne l'église catholique grecque est la religion dominante. Le papisme tient encore sous son joug une partie de la Hongrie et de la Transylvanie, la Dalmatie, l'Illyrie, l'Autriche et l'Italie, une grande partie de l'Allemagne méridionale, une portion de la Suisse, la Bohême, la Moravie, la Pologne, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Irlande. Mais la plus grande partie de l'Allemagne septentrionale et quelques portions de la méridionale, une partie de la Suisse et de la France, l'Angleterre et l'Ecosse, la Suède et le Danemark, ainsi qu'une partie de la Courlande, appartiennent aux diverses sections de l'église réformée. Ainsi la lumière de l'Evangile est encore loin d'être

répandue sur tous les habitans de la terre. Et parmi ceux qui professent le christianisme, combien y a-t-il de vrais chrétiens? Celui-là seul le sait, qui sonde les cœurs et les reins. Dans tous les cas, que leur nombre est petit, si on le compare à la population entière du globe ! Et cependant le petit troupeau des enfans de Dieu, disséminés sur le vaste champ du monde, est le levain dont parle l'Ecriture [1] et qui, tôt ou tard, fera lever toute la masse du genre humain.

CHAPITRE LXIX.

Coup d'œil général sur l'état actuel de l'église chrétienne. (suite.)

Ce beau jour n'est pas encore venu; mais nous en apercevons l'aurore. Car jamais dans aucune autre époque, depuis les temps apostoliques, le Seigneur n'a fait briller, dans autant de lieux, le flambeau de sa Parole; à aucune autre époque il n'y a eu autant de serviteurs de Dieu proclamant dans toute sa force la bonne nouvelle du salut; à aucune autre époque la

[1] Luc XIII. 20, 21.

Bible n'a été répandue avec une telle abondance et chez tant de peuples divers; l'Evangile, depuis le premier siècle, n'a jamais remporté d'aussi beaux triomphes. Nous avons déjà signalé les travaux des sociétés de Missions évangéliques. Le temps n'est pas éloigné où toutes les nations de la terre auront entendu le beau nom de Jésus et où se réaliseront les nombreuses prophéties sur l'établissement du Christianisme dans tout le monde. Du sein même des églises nouvellement fondées au milieu de peuples naguère idolâtres, sortent des instituteurs, des catéchistes, des évangélistes, des ministres de la Parole, qui à leur tour vont porter chez d'autres nations la lumière dont ils ont été éclairés.

Toutes les œuvres chrétiennes se touchent. Pendant que les sociétés de Bibles, de missions et de traités répandaient partout la semence de la vérité, de nouvelles institutions prenaient naissance et apportaient aussi d'inappréciables bienfaits. Qui pourrait décrire les excellens fruits qu'ont produit, et surtout que produiront les écoles du dimanche, les écoles enfantines, les asiles ouverts à l'enfance malheureuse et cette foule d'associations chrétiennes qui toutes tendent à un but unique, l'avancement du règne de Jésus-Christ? Toutes ces institutions sont l'œuvre de la foi : les pays où elles se sont montrées les premières, sont précisément ceux où règne à un plus haut degré un Christianisme vivant et pratique. Ce fut en 1785 et en Angleterre que l'on vit les premières écoles du Dimanche

exclusivement consacrées aux intérêts spirituels des enfans. En 1824, la Grande Bretagne possédait déjà plus de 7,500 écoles de ce genre, placées sous la direction de 74,614 instituteurs non salariés et réunissant environ 900,000 élèves. Le nombre des personnes occupées tous les dimanches dans ces écoles, soit élèves, soit instituteurs et institutrices, s'élevait à près d'un million. Quel avenir aux yeux de la charité chrétienne! Vers le même temps (1824), les sociétés des écoles du dimanche de New-York et de Philadelphie présentaient un tableau des plus réjouissans. On comptait alors, seulement dans ces deux Etats, 600 écoles, 5,839 instituteurs et près de 45,000 elèves. Dès lors il s'est formé une société générale pour tous les Etats de l'Union et l'œuvre eut bientôt un accroissement des plus grands. En 1829, il y avait dans les écoles du dimanche d'Irlande plus de cinquante mille enfans et de sept mille adultes. Il s'est fondé de telles écoles dans plusieurs villes et villages de France, de la Suisse réformée, en Allemagne, en Danemark, en Suède; en un mot dans tous les lieux où quelques ames chrétiennes ont compris les paroles du Seigneur: « Laissez venir à moi les petits enfans et ne les empêchez point. »

L'église chrétienne est le sel de la terre. L'Esprit qui l'anime et l'éclaire la rend propre à combattre la corruption où est plongé le monde et à féconder toute pensée généreuse. C'est au Christianisme qu'est due l'abolition de l'infâme traite des négres; ce sont des

chrétiens évangéliques, des quakers, qui s'élevèrent les premiers en 1727, contre cet abominable trafic et qui les premiers le proscrivirent, en 1774, dans la Pensylvanie. Mais pendant longtemps l'intérêt privé, l'amour de l'or, étouffa la voix de l'humanité et ce ne fut qu'en 1807, par les efforts du pieux et vénérable Willberforce et d'autres chrétiens de l'Angleterre, que le commerce des nègres fut aboli et mis au nombre des crimes les plus sévèrement punis. Cette abolition ne fut consacrée en France qu'en 1815. Ce n'était pas assez de proscrire cet exécrable trafic: il fallait rendre à la liberté les milliers d'esclaves arrachés à leur pays natal et courbés sous le joug de fer des colonies. Eh bien! ce sont encore des amis du Seigneur, des disciples de Celui qui est Amour, qui ont sollicité avec instance et au nom de la religion l'affranchissement des esclaves. Leur cri a été entendu, et le 1er août 1834 l'esclavage a été aboli dans toutes les colonies anglaises, en vertu d'un acte du parlement. La France chrétienne attend encore le même acte de justice de la part de ses Conseils; puissent-ils bientôt l'accomplir!

Ne pouvons-nous pas aussi mentionner dans l'histoire de l'église chrétienne les sociétés de tempérance, celles en faveur des détenus libérés et ces nombreuses associations de charité destinées à imprimer à l'exercice de la bienfaisance une marche plus éclairée et plus salutaire? Toutes ces œuvres ont pris naissance chez les peuples éclairés du pur flambeau de la Parole

et sont des fruits de cet amour chrétien qui embrasse tout et qui ne se lasse jamais. La lumière du Christianisme pénètre peu-à-peu partout et en tout : les institutions politiques et scolaires en ressentent de plus en plus les bienfaits. La liberté de conscience et des cultes, proclamée dans l'Evangile et pourtant si longtemps méconnue et proscrite, a pris la place qui lui appartient dans les codes de la plupart des nations chrétiennes : ses progrès et son triomphe ne sont assurés que là où le vrai Christianisme a pris des racines profondes.

Enfin, portons nos regards en haut et nous verrons la main du Chef de l'Eglise conduisant tout pour l'accomplissement de ses desseins, le salut éternel de ses enfans : il les rassemblera de toutes les extrémités de la terre. Pour lui point de barrière qu'il ne renverse, point d'ennemis qu'il ne puisse vaincre. Les prophéties accomplies nous prêchent la fidélité et la puissance de notre Dieu : celles qui ne le sont point encore attendent leur jour.

CHAPITRE LXX.

Conclusion.

Maintenant, chers lecteurs, que vous venez de voir dérouler devant vos yeux cette longue série des vicissitudes de l'église chrétienne, fermerez-vous ce livre comme vous le feriez d'une histoire profane ou d'un livre de voyage? N'auriez-vous pas quelques enseignemens précieux à recueillir?

Nous avons vu la croix de Christ renverser peu-à-peu les idoles des peuples. Toujours pur, inaltérable dans son essence, l'Evangile de Dieu se frayant un chemin dans le cœur des hommes, a poursuivi ses conquêtes partout et aussi longtemps que de faux amis ne l'ont pas souillé de leurs mains téméraires, en le chargeant des souillures de la superstition. Le Christianisme de la Bible est toujours le même, parceque la Bible, donnée de Dieu, est aussi gardée de Dieu. Depuis les jours de St.-Paul jusqu'à ceux de St.-Augustin, des Vaudois, de Jean Huss, de Luther, de Calvin, de Knox de Zinzendorf, et jusqu'à aujourd'hui, les doctrines vitales de l'église chrétienne ont toujours conservé leur divine efficace et leur ineffaçable empreinte. Tous les enfans de Dieu de toutes les époques, de tous

les pays, de toute langue, de toute dénomination, ont cru au même Sauveur, ont tourné leurs regards vers la même patrie céleste. Marqués du même sceau, destinés au même héritage, ils ont tous adoré et servi Jésus-Christ l'Eternel Dieu, et le Saint Esprit, comme leur seule Justice, leur seul Seigneur et Maître. Quelle conséquence en tirerons-nous? C'est que le Christianisme biblique est immuable, perpétuel; « il ne se perfectionne pas, » comme les sciences et les arts que les hommes ont découverts. S'il en était autrement ne voyez-vous pas qu'il nous faudrait chaque siècle, chaque année, chaque jour, chaque heure, une révélation dictée par le Saint Esprit? Or le livre des Révélations est fermé; car il est écrit à la fin des deux Testamens: « Je l'atteste à quiconque entend les paroles de la prophétie de ce livre: si quelqu'un *ajoute à ces choses*, Dieu fera venir sur lui les plaies écrites dans ce livre; et si quelqu'un *retranche aux paroles* du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part du livre de la vie. » [1] Immutabilité des doctrines du Christianisme: tel est le premier enseignement que nous offre la lecture de cet écrit.

Nous avons assisté à des scènes de destruction et de mort: nous avons vu à Jérusalem les efforts d'un Hérode et d'une magistrature impie et puissante dirigés contre les premiers disciples de Jésus; nous avons vu les chrétiens jetés aux bêtes féroces, comme une vile

[1] Apocal. XXII. 18. 19.

pâture; nous avons vu les Néron, les Domitien, les Trajan, les Lucius Vérus, les Septime Sévère, les Maximin, les Décius, les Valérien, les Aurélien, les Dioclétien, presque tous les empereurs de Rome prédécesseurs de Constantin, poursuivre avec une infernale persévérance leurs plans d'extermination. Pendant des siècles, les tenèbres de l'idolâtrie romaine ont couvert la chrétienté presque toute entière et semblaient devoir éteindre les derniers rayons de la lumière évangélique qui brillaient çà et là sur le petit troupeau, resté fidèle au Bon Berger. L'inquisition a allumé ses buchers, dressé ses échafauds et mis à mort des milliers d'hommes qui ne voulaient croire qu'en Jésus-Christ. Plus tard l'incrédulité a distilé partout son pernicieux venin. Toutes les puissances de la terre se sont coalisées contre l'église chrétienne. Et pourtant, voyez, elle est toujours debout; bien plus elle recule ses limites, et elle couvrira bientôt toute la terre. Ni la rage des empereurs, ni les tortures de l'inquisition, ni les attaques de l'impiété n'ont pu l'enlever de sa base qui est Christ, et lui porter un coup mortel. Quand le glaive ou le feu de la persécution éclaircissait leurs rangs, les chrétiens, en entrant dans leur céleste patrie, léguaient à leurs enfans et à leurs frères l'indestructible héritage de la foi. — Second enseignement que nous présente l'histoire de l'Eglise de Dieu : Jésus-Christ est toujours avec les siens. Il l'avait dit avant de monter vers le Père: « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation

du siècle. » Son Eglise est indestructible et éternelle.

Nous disons *Son Eglise*, l'église de Christ, et non l'église telle que les hommes ont voulu la faire ; car toutes les erreurs qui l'ont désolée ne sont le fait que de l'homme et périront comme l'homme. D'où sont venus les abus, les hérésies, les idolâtries, les abominations dont la chrétienté a été et est encore souillée? De ce que les hommes et surtout les docteurs se sont éloignés de la source pure des eaux vives pour creuser de leurs mains des citernes empoisonnées ; de ce que la Bible n'a plus été lue ni crue avec l'humble docilité des premiers disciples de Christ; de ce qu'au Livre de Dieu on a voulu associer des livres des hommes, et de ce qu'enfin on en est venu à substituer à la Révélation de Dieu les rêveries des hommes: de là tous ces affreux erremens qui ont sillonné en tout sens le beau champ du Seigneur. — Pourquoi les Vaudois des Apennins, du Piémont, du Sud de la France, pourquoi tous ces chrétiens évangéliques que le papisme a chargés d'épithètes dont il a bien fallu se servir pour distinguer les fidèles des infidèles, pourquoi les Albigeois, les Picards, les Lollards, les Hussites, pourquoi toute cette armée de soldats de Jésus-Christ restée sous le drapeau de l'Evangile a-t-elle conservé intact, à travers tous les siècles et en dépit des plus sanglantes persécutions, le divin trésor de la vérité? Vous l'avez vu, c'est parcequ'ils avaient la Bible, parcequ'ils ne croyaient que la Bible. Quelle leçon pour nous tous, chers lecteurs! — C'est cette même Bible, cette même Bon-

ne Nouvelle du Salut qui est venue jusqu'à nous pour nous apprendre quel est le seul chemin qui mène au Ciel.

Après avoir vu quels sont les puissans effets d'une foi simple et vivante à l'Evangile de la paix, n'y aurait-il pas une voix qui vous criât dans votre cœur: « A quoi en es-tu? N'as-tu reçu que le baptême de l'eau qui par lui seul n'a aucune efficace? As-tu pris au sérieux cette Parole que le Seigneur t'a fait transmettre pour t'amener aussi à Lui? Es-tu un membre vivant ou un membre mort de l'église de Jésus-Christ? » Cette question n'aurait-elle aucune gravité à vos yeux? S'il en était ainsi, vous devriez déclarer que tout ce qui est contenu dans ce livre n'est qu'un tissu de fables, que la Parole même de Dieu n'est que mensonge, ou reconnaître que cet Evangile ne vous regarde pas, que vous n'avez besoin ni de la paix qu'il proclame, ni de la régénération qu'il exige, ni du Dieu Sauveur qu'il nous révèle. Et pourtant vous n'osez pas vous élever en témoignage contre les mille et mille témoignages qui attestent l'authenticité des faits qui constituent l'histoire du peuple de Dieu. Oseriez-vous mieux vous croire d'une nature plus sainte que ne l'était celle de tous ces hommes qui, pendant dix-huit siècles, n'ont trouvé de refuge que dans une foi vivante en Christ? Vous le diriez, que votre conscience retiendrait aussitôt vos paroles sur vos lèvres. Si donc, d'un côté, vous êtes forcés de convenir que l'histoire de l'église chrétienne est réellement une histoire et non pas un roman; si

d'un autre côté vous entendez malgré vous une voix secrète qui vous dit : « Tu as péché, » que vous reste-t-il à faire? Quelle issue avez-vous? Comment échapperez-vous? Ah! il n'y a qu'une issue ; il n'y a qu'un abri contre l'orage de la justice divine grondant sur votre tête, c'est de vous jeter dans les bras du Libérateur puissant, c'est de croire à Celui qui donne la vie éternelle.

Nous vous en conjurons, ô vous qui repoussez l'Evangile, faute de le connaître, ne le confondez pas avec la contrefaçon que tant d'hommes en ont faite. La lecture de ces pages vous a montré que le christianisme biblique est innocent de ces impurs alliages et qu'il les repousse de toutes ses forces. Votre grande affaire, à vous, c'est d'être sauvé ; or il n'y a de salut qu'en Christ et en Christ seul. Quelle que soit la communion extérieure à laquelle vous appartenez par votre naissance ou par votre choix, il vous faut un Sauveur : ce n'est que dans la Bible que vous apprendrez à le connaître ; c'est à ces eaux salutaires qu'un Dieu d'amour vous invite à aller étancher votre soif. — Ne vous laissez pas non plus arrêter à la vue des divergences d'opinions qui ont existé et qui existent encore chez des chrétiens qui tous font profession de prendre la Bible pour la règle de leur foi. L'étude de l'Histoire de l'Eglise chrétienne vous a montré que tout en étant partagés sur quelques points de forme et de discipline, les vrais membres de cette église invisible sont tous placés sur le même fondement, et que tous

se serrent étroitement la main au pied de la croix de Jésus-Christ. C'est sur ce fondement, c'est vers cette croix que nous vous appelons. Prenez donc la Bible, qui est la Parole de Dieu ; lisez-la, mais avec prière ; lisez-la, mais avec droiture et en vous souvenant que c'est d'après cette Parole que nous serons tous jugés un jour. Lisez-la et le Saint-Esprit qui l'a dictée l'appliquera à votre cœur. Cherchez en priant, priez en cherchant, et vous éprouverez bientôt que « le Seigneur se fait aisément trouver à ceux qui le cherchent. »

Vous en avez déjà fait la douce, la précieuse expérience, lecteurs chrétiens, qui portez en vous le sceau de l'adoption et qui, comme l'apôtre Paul, « ne voulez savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Ce Dieu d'amour s'est fait trouver à vous, ou plutôt il vous a cherchés dans les déserts du monde, pour vous amener à son bercail et afin que vous ne suiviez que sa voix. L'exemple des chrétiens qui sont déjà entrés dans le repos des cieux serait-il perdu pour nous ? Ah ! sans doute nous n'avons qu'un seul parfait Modèle : c'est notre Maître. Mais nous pouvons aussi dire comme un apôtre : « *Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins*, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe aisément, poursuivons constamment la course qui nous est proposée, attachant nos yeux sur le prince et le consommateur de la foi, Jésus, lequel, en échange de la joie qui était devant lui, endura la croix, ayant méprisé la honte, et s'assit à la droite du trône de

Dieu [1]. Qu'une sainte émulation nous embrase. Bientôt aussi le combat sera fini pour nous : bientôt aussi nous verrons le salut de notre Dieu. En attendant sa glorieuse venue, souvenons-nous de ceux qui, ayant persévéré jusqu'à la fin, ont remporté la couronne de vie. Soyons fidèles à confesser Celui qui nous a rachetés, dévoués à son service, pleins d'un désir croissant d'avancer son règne de paix et de plus en plus unis à Jésus pour ne faire qu'un en Lui! « Que le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, nous perfectionne, nous affermisse, nous fortifie et nous rende inébranlables! A lui soient la gloire et le pouvoir aux siècles des siècles! Amen [2]! »

[1] Hébreux XII, 1, 2. — [2] I. Pierre, V, 10, 11.

VICTOR EMANUELE BIBLIOTECA NAZIONALE IN ROMA

CORRECTIONS A FAIRE.

Page 70, sous chapitre XVII, mettez (*suite*).
» 129. 11e. ligne, lisez: en 1349.
» 144. 4e. ligne, lisez: Clairvaux.
» 162. 17e et 14e. ligne, lisez: Bernard.
» 235. tout au bas, ajoutez *dans*.

TABLE DES MATIERES.

Pages.

AU LECTEUR. . . . . I.

Première Période,

Depuis la première Pentecôte jusqu'à l'Empereur Constantin.

ans.

Chap. I. Fondation de l'église, ... (35-35) 1.

II. L'apôtre Paul, ... (35-67) 5.

III. Travaux des autres apôtres et des évangélistes.-- Livres du Nouveau Testament, ... (35-67) 10.

IV. Persécution sous Néron, ... (67) 15.

V. Ruine de Jérusalem. — Mort de l'apôtre St. Paul, ... (70-100) 18.

VI. Propagation de l'Evangile en Palestine, en Egypte, en Arabie et dans les Indes, ... (100-174) 22.

VII. L'Evangile se répand en Ibérie, dans l'Asie mineure, en Macédoine, en Grèce, en Illyrie, dans les colonies romaines. — Martyre de la légion thébaine (174-323) 25.

VIII. L'Evangile pénètre en Helvétie, en Germanie et en Gaule, . . . (288-400) 30.

IX. Jésus-Christ est prêché en Espagne, en Bretagne et en Afrique, . (62-250) 37.

X. Persécutions des chrétiens, . (67-324) 41.

XI. Martyres de Siméon, d'Ignace, de Polycarpe, de Pothin, de Blandine etc. . . . . (106-169) 45.

Pages.

Chap. XII. Persécutions en Afrique, en Egypte et à Rome, ... (169-302) 48.

XIII. Martyres de plusieurs enfans chrétiens. — Divers fléaux désolent l'empire (260-311) 52.

XIV. Constitution de l'église chrétienne dans les trois premiers siècles, . . (34-325) 56.

XV. Culte et vie intérieure des chrétiens. — Conciles, ... (34-325) 59.

Seconde Période,

Depuis l'Empereur Constantin à Grégoire VII.

XVI. L'église sous Constantin. — Julien l'apostat, ... (325-363) 63.

XVII. Progrès de l'Evangile en Asie et chez les Goths. — Invasion des barbares . . . . . (363-368) 67.

XVII. (*suite*) Division de l'empire romain. — Alaric, Attila. — Gensérik. — Entrée des barbares dans l'église chrétienne . . . . . (395-1073) 70.

XVIII. Origine et établissement des monastères, ... (275-500) 74.

XIX. Patricius. — Martin, . . . (372-458) 77.

XX. Clovis. — Fridolin. — Columban. — Gall, ... (458-640) 82.

XXI. L'église se détourne de la pureté de la foi, ... (325-590) 88.

XXII. Ambroise. — Jérôme. — Chrysosthome. — Athanase. — Augustin, . (350-430) 95.

XXIII Le mahométisme, ... (570-732) 102.

XXIV. Progrès de l'évangile durant cette période dans l'Europe septentrionale, (685-722) 106.

XXV. Travaux de Winfried, de Sturm et de divers autres évangélistes, (722-826) 109.

Pages.

Chap. XXVI. La vie chrétienne s'éteint de plus en plus, ... (500-1073) 116.

XXVII. Premières traces des Vaudois, . . . 121.

Troisième Période,

Depuis Grégoire VII jusqu'à la réformation.

Chap. XXVIII. Extension du Christianisme durant cette période. — Schisme d'Orient et d'Occident, . . . (1073-1283) 124.

XXIX. Fléaux divers. — La peste. — Les croisades, ... 128.

XXX. Profonde ignorance à cette époque. — Indulgences, . . (1073-1431) 132.

XXXI. Pouvoir effrayant des papes. — L'inquisition, ... (1073-1415) 138.

XXXII. Anselme. — Bernard de Clairvaux, ... (1033-1153) 144.

XXXIII. Les Vaudois: leur doctrine; leur vie, ... (1073-1170) 149.

XXXIV. Pierre Waldo. — Persécutions des Vaudois, ... (1170-1250) 156.

XXXV. Suite des persécutions des Vaudois, ... (1250-1532) 160.

XXXVI. Histoire des frères de Bohême, ... (863-1394) 164.

XXXVII. Wycleff. — Jean Huss, (1324-1415) 167.

XXXVIII. Jérôme de Prague. — Acharnement de l'adversaire, . . . (1415-1458) 173.

XXXIX. L'église en Allemagne. — Les Taborites, ... (1415-1424) 176.

XL. Divisions parmi les chrétiens d'Allemagne. — Calixtins. — Nouveaux martyrs, ... (1424-1471) 181.

Pages.

Chap. XLI. Paix et évangélisation des chrétiens d'Allemagne. — Châtimens de leurs adversaires, . . . (1471-1517) 185.

Quatrième Période,

Depuis la réformation jusqu'à aujourd'hui.

XLII. Les ténèbres. — Coup-d'œil général. — Nécessité d'une réforme, . (1517) 191.

XLIII. La lumière. — Réformation en Allemagne, Luther, ... (1517) 198.

XLIV. Impression de la Bible. — Les thèses de Luther. — Diète de Worms. — Luther à Wartbourg, (1457-1534) 202.

XLV. Progrès de la réforme. — Mort de Luther. — Paix d'Augsbourg, ... (1519-1555) 207.

XLVI. La réformation en Suisse. — Zwingle, ... (1518-1528) 210.

XLVII. Réforme dans le Canton de Berne et le Pays-de-Vaud, . . . (1523-1536) 213.

XLVIII. Réformation à Genève, . (1532-1536) 220.

XLIX. Jean Calvin. — Théodore de Bèze, ... (1509-1605) 226.

L. La réforme à Neuchâtel, . (1529-1550) 234.

LI. Tentatives de la réforme dans quelques autres parties de la Suisse, ... (1529-1626) 238.

LII. La réformation en France (1515-1546) 244

LIII. La réformation en France (suite), ... (1546-1574) 249.

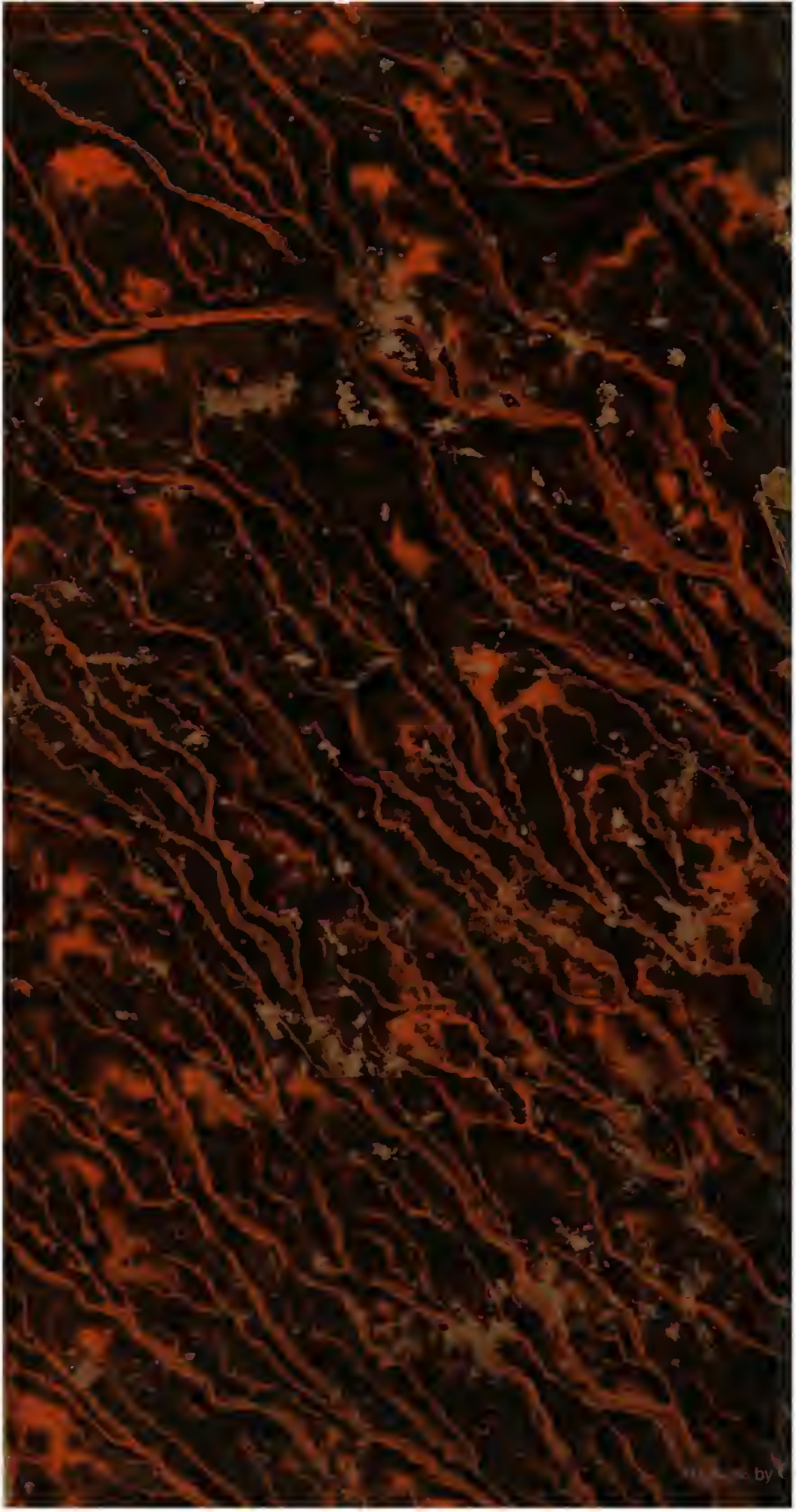
LIV. Réformation en Angleterre et en Ecosse.—Martyres de Tyndal, de Brown et de Lambert, . . . (1536-1553) 257.

Pages.

LV. Réformation en Angleterre et en Ecosse. — Fidèles confesseurs de la vérité.—Jean Knox,(suite) (1553-1572) 261.
LVI. La réforme en Italie, . (1530-1552) 267.
LVII. La réforme en Italie, (suite). . . . . (1553-1569) 273.
LVIII. La réforme en Italie, (suite) . . . . . (1537-1567) 277.
LIX. La réformation en Espagne, . (1559) 283.
LX. Nouveaux efforts de Rome contre la réforme.— Les Jésuites.—La Propagande. — Concile de Trente. — Guerre de 30 ans, . (1540-1648) 286.
LXI. Edit de Nantes.— Sa révocation.— Les dragonnades, . . . (1598-1685) 291.
LXII. Etat intérieur de l'église chrétienne peu après la réforme.— Confessions de foi, 297.
LXIII. Les frères de Bohême, . (1519-1565) 302.
LXIV. Les frères de Bohême(suite),(1565-1732) 308.
LXV. Missions chrétiennes durant cette période, ... (1517-1736) 313.
LXVI. Missions chrétiennes durant cette période, (suite) . . . (1736-1839) 316.
LXVII. Incrédulité et superstition, . . . 320.
LXVIII. Coup-d'œil général sur l'état actuel de l'église chrétienne, ... 324.
LXIX. Coup-d'œil général sur l'état actuel de l'église chrétienne (suite), . . . 328.
LXX. Conclusion, ... 333.

Rag 2016015

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google